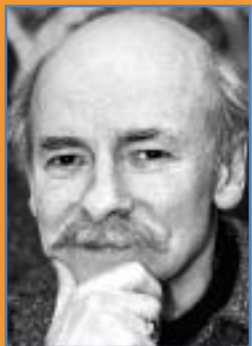


En entrevue



NOËL AUDET



TOM GILLING

Jardinage, plein air et tourisme
LE JARDIN DE BERTRAND DUMONT
DÉCOUVRIR LES PARCS QUÉBÉCOIS



LE TOUR
DU MONDE DE
TARAS
GRESOE

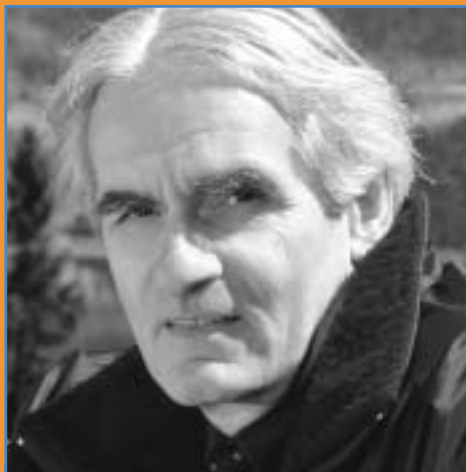
Biographies
AUJOURD'HUI, ON MANGE BIO

Polars et thrillers
ÉLÉMENTAIRE, MON CHER SHERLOCK

Science-fiction et fantastique
DES NOUVELLES DE L'IMAGINAIRE
ALEC COVIN : L'OMBRE DES LOUPS

Portrait d'éditeur
SCIENCES ET CULTURE :
BOUILLON D'UN SUCCÈS

Le libraire d'un jour



GÉRARD BOUCHARD

BIMESTRIEL GRATUIT

le libraire

postes-publications 40034260

journal de librairies indépendantes

juillet-août 2005 • n° 29



L'édition et les best-sellers

**LE SUCCÈS
EST
DANS**

L'air

Photo © Idra Labrie / Perspective Photo

LIBRAIRIE
PANTOUTE

CLUB
MORIN
Livres • Café
Magazines • Papeterie fine

Les
Bouquinistes
LIBRAIRIE • CAFÉ

LIBRAIRIE
LE
FURETEUR

Librairie
Monet

SOMMAIRE

PROLOGUE

À l'ordre du jour 5

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La vie, en dépit de tout 7
Noël Audet : Le vol arrêté 9

EN ÉTAT DE ROMAN

Irène Némirovsky, écrivaine de nulle part 11

LE LIBRAIRE D'UN JOUR

Gérard Bouchard : La recherche du temps perdu 12

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Les faussaires sont parmi nous 15
Tom Gilling : Défier la gravité 17

ESSAIS ET DOCUMENTS

Ah ! les journalistes ! 19

DANS LA POCHE

Lectures de plage 22

PORTRAIT D'ÉDITEUR

Sciences et culture : Bouillon de poulet pour l'âme... 23

L'ÉDITION ET LES BEST-SELLERS :

LE SUCCÈS EST DANS L'AIR 24 à 31

LE MONDE DU LIVRE

Don Quichotte ou l'édifice ? 32

BIOGRAPHIES

Aujourd'hui, on mange bio 33

POLARS ET THRILLERS

Sherlock Holmes: Enquête ouverte 35

SCIENCE-FICTION ET FANTASTIQUE

Des nouvelles de l'imaginaire 36
Alec Covin : L'ombre des loups 37

JARDINAGE

Bertrand Dumont et l'horticulture écologique 39

TOURISME

Taras Grescoe: C'est où, le bout du monde ? 41

PLEIN AIR

Aux quatre coins du Québec... LA NATURE 42

LITTÉRATURE JEUNESSE

Abécédaires : Nouvelle vague ! 45

BANDES DESSINÉES

La voix des images 49

ÉPILOGUE

Activités estivales et quelques récents lauréats 52

Prologue



À l'ordre du jour

Le saviez-vous ? Il paraît que la lecture, la littérature et, par extension, la culture seraient de retour au palmarès des priorités de nos dirigeants... La nouvelle a de quoi réjouir, si bien que j'en oublie mon scepticisme usuel. D'ailleurs, lors de son discours prononcé le jour de l'ouverture de la Grande Bibliothèque du Québec, le premier ministre Charest ne tarissait pas d'éloges sur les artisans de la culture québécoise, dont les écrivaines et écrivains, qui seraient au centre des préoccupations du présent gouvernement, et sur ce temple « où de nombreux Québécois et Québécoises viendra (sic) s'illuminer. »

Traitez-moi de naïf si le cœur vous en dit, mais je joue le jeu.

J'accepte de croire que l'administration qui a inauguré le magnifique édifice au coin de Maisonneuve et de Berri a vraiment la littérature et la culture à cœur.

Oublions qu'en deux ans l'actuel gouvernement a mis à mal toute l'écologie du milieu culturel en général et l'industrie du livre en particulier. Oublions que ces gens ont saigné librairies, salons du livre, bibliothèques scolaires et publiques, que la ministre de la Culture n'a même pas daigné répondre à la lettre que lui adressait en novembre dernier une coalition d'écrivains, de libraires et d'éditeurs, sur la nécessité de discipliner les pratiques commerciales dans le milieu du livre. Oublions que ce refus de faire montre d'une volonté politique ferme dans ce domaine ouvre grand la porte à des transactions douteuses, comme la récente et sauvage prise de contrôle par le groupe Renaud-Bray de Tome Un, librairie indépendante bien établie de la rive sud de Québec. Oublions qu'un tel geste confirme les craintes de tous et chacun sur les velléités expansionnistes de la chaîne de librairies, qui semble résolue à s'accaparer le marché des ventes institutionnelles hors Montréal. Oublions la quasi faillite du groupe Renaud-Bray en 1996 et ses répercussions catastrophiques sur l'ensemble du milieu. Oublions aussi, tant qu'à faire, que de telles pratiques vont à l'encontre de la philosophie du Fonds de solidarité de la FTQ qui a sauvé Renaud-Bray de la faillite en investissant massivement dans l'entreprise.

Des broutilles, tout ça ! En cette année où notre métropole a été désignée *Capitale mondiale du livre*, Jean Charest, dont on serait bien curieux de connaître les livres de chevet, l'a déclaré avec toute la sincérité dont on le sait capable : la culture québécoise, notre littérature et ses artisans sont au centre de ses préoccupations...

Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes, pas vrai ?

Il ne reste plus qu'à décider du titre des livres que nous emmènerons pour les vacances...

Nos suggestions s'articulent selon les rubriques habituelles. D'abord, il y a les conseils de notre libraire d'un jour, l'historien, sociologue et romancier **Gérard Bouchard**. Viennent aussi nos rencontres avec des écrivains et essayistes d'ici (**Noël Audet**, **Alberto Manguel**, **Taras Grescoe**) ou d'ailleurs (**Tom Gilling**, **Alec Covin**). Et puis, il y a notre dossier sur le best-seller, une notion qui à la fois séduit et inquiète. Sans oublier les chroniques et articles sur les littératures québécoise et étrangère, le polar, la science-fiction, le monde du livre et, belle saison oblige, le jardinage, la nature et autres plaisirs estivaux, sans oublier les recommandations de nos libraires partenaires.

Comme quoi, chez nous, lecture et littérature ont toujours été à l'ordre du jour. Heureux de savoir que nous sommes désormais dans l'air du temps...

Stanley Péan, rédacteur en chef



le libraire

Volume 8, n° 29
Juillet-août 2005

Journal de librairies indépendantes
Le Libraire est un journal bimestriel publié par les librairies Pantoute (Québec), Clément Morin (Trois-Rivières), Les Bouquinistes (Chicoutimi), Le Fureteur (Saint-Lambert), Monet (Montréal)

Une production de
L'ASSOCIATION POUR LA PROMOTION
DE LA LIBRAIRIE INDÉPENDANTE (APLI)
Directeur de la publication : DENIS LEBRUN
Rédacteur en chef : STANLEY PÉAN
Coordonnatrice-rédactrice adjointe : HÉLÈNE SIMARD
Assistant à la rédaction : ANTOINE TANGUAY
Édimestre : MATHIEU SIMARD
Webmestre : DANIEL GRENIER

Comité de rédaction : PASCALE RAUD (Pantoute), LINA LESSARD (Les Bouquinistes), MICHÈLE ROY (Le Fureteur), JEAN MOREAU (Clément Morin), ÉRIC BOUCHARD (Monet)

Collaborateurs et collaboratrices :

- Librairie Pantoute : ISABELLE LEBLANC-BEAULIEU, YOHAN MARCOTTE, ANNIE MERCIER, CHARLES QUIMPER, MÉLANIE QUIMPER, ÉRIC SIMARD, MATHIEU SIMARD, CHRISTIAN VACHON
- Librairie Clément Morin : RENÉ PAQUIN, JOHANNE VADEBONCOEUR, JACQUELINE CHAVIGNOT
- Librairie Les Bouquinistes : JACYNTHÉ DALLAIRE, MARIE-BELLE GIRARD, JOSIANE RIVERIN-CLOUTÉE
- Librairie Monet : FRANÇOIS BOUTIN, SUSANE DUCHESNE, MATISSE GODIN-CONSTANT, ÉRIC LACASSE, YOLANDE LAVIGUEUR, BRIGITTE MOREAU, JEAN-PHILIPPE PAYETTE

Chroniqueurs : JOCELYN COULON, LAURENT LAPLANTE, ROBERT LÉVESQUE, ANTOINE TANGUAY

Collaborateurs spéciaux : PIERRE BLAIS, FRANCINE BORDELEAU, GENEVIÈVE THIBAUT
Correction et révision linguistique : YANN ROUSSET

Conception graphique et montage : KX3 COMMUNICATION inc.
Photo (couverture) : IDRA LABRIE / PERSPECTIVE PHOTO

Publicité : HÉLÈNE SIMARD
Impression : PUBLICATIONS LYSAR, courtier
Date de publication : 20 juin 2005, volume 8 n° 29
Calendrier de publication : février, avril, juin, septembre, octobre, décembre.

Le *Libraire* n'est pas responsable des opinions émises par ses collaborateurs et chroniqueurs.

Le Libraire
286, rue Saint-Joseph Est
Québec (Québec) G1K 3A9
Tél. : (418) 692-5421
Télec. : (418) 692-1021
Courriel : hsimard@lelibraire.org
ISSN : 1481-6342
Envoi de poste publication : 40034260

CONSULTEZ WWW.LELIBRAIRE.ORG

Le Libraire est subventionné par le
Conseil des Arts du Canada et la SODEC.



Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour ce projet.

Canada

le libraire • JUILLET-AOÛT 2



Nouveauté

Le serment d'Hippocrate

Le Moyen Âge ne fut pas que l'affaire des chevaliers et des seigneurs ; les médecins et les universitaires ont aussi façonné cette époque... Montpellier, vers 1230. Élevée comme un garçon, la jeune Auralie bouleverse les conventions en entrant à l'école de médecine. Suivre son destin n'est pas aisé, mais la belle étudiante trouve le réconfort dans ses jardins, où elle cultive avec un égal savoir-faire plantes curatives et amour courtois... Dans ce sixième roman, Maryse Rouy s'attarde à la domination masculine par le biais du savoir médical et des institutions universitaires.

LES JARDINS D'AUROLIE,

Maryse Rouy, Québec Amérique, coll. Tous continents, 240 p., 24,95 \$



Nouveauté

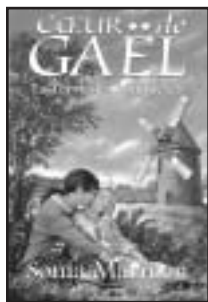
Triade amoureuse

L'Italie des années 80, troublée par les Brigades rouges, les grèves et les attentats néofascistes, reste cependant fidèle à elle-même, avec ses paysages champêtres et son soleil caressant. C'est dans ce décor composé d'extrêmes que Louis Lefebvre, aussi réputé pour ses travaux en éthologie que pour son œuvre littéraire (*Le Collier d'Huracan*, *Guanahani*, *Table rase*), campe l'histoire de Jean-François, généticien québécois en conférence à Bologne qui, au hasard des trains, tente de trouver les signes qui donneront à un sens à sa vie.

LE TROISIÈME ANGE À GAUCHE,
Louis Lefebvre, Boréal, 268 p., 22,95 \$

Les goûts de Dany

Preuve que notre littérature occupe de plus en plus de place dans l'Hexagone, l'hebdomadaire *Livres Hebdo*, qui s'adresse aux acteurs du livre francophone, livrait fin mai un **élogieux portrait de Dany Laferrière**, le qualifiant d'« immense lecteur et [d']écrivain plus complexe que son apparente décontraction ne le laisse croire ». Rappelons que l'auteur d'origine haïtienne, installé au Québec depuis nombre d'années, a mis le point final à son « **autobiographie américaine** », une série de dix romans qui, dès *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* (1985), a conquis la critique et le public. Quoique Laferrière apporte ponctuellement des ajouts à son œuvre (entre autres *Le Goût des jeunes filles*, 1992, réédité en 2005), c'est sa carrière de **cinéaste** qui occupe dorénavant le plus clair de son temps (*Comment conquérir l'Amérique en une nuit*, et bientôt à l'affiche *Vite, je n'ai pas que ça à faire*). À surveiller, en février 2006, l'adaptation, par Laurent Cantet (*L'Emploi du temps*, *Ressources humaines*), de *La Chair du maître*, devenu *Vers le sud*, qui mettra en vedette Louise Portal, Karen Young et Charlotte Rampling.



Nouveauté

Braveheart

Dans ce troisième et avant-dernier tome d'une série dont les deux premiers volets (*La Vallée des larmes*, *La Saison des corbeaux*) se sont écoulés à plus de 100 000 exemplaires, Alexander Macdonald, petit-fils de Liam et de Caitlin, fuit la vallée de son enfance. Enrôlé dans un régiment écossais allié aux Anglais dans la conquête de la Nouvelle-France, le jeune homme s'éprend d'Isabelle Lacroix, fille de marchand. Mais leur amour est contrecarré par leurs allégeances politiques : la guerre éteindra-t-elle leur passion ? *Les Sentiers de ronces*, dernier volet de la série, est prévu pour septembre 2005.

LA TERRE DES CONQUÊTES : CŒUR DE GAËL (t. 3), Sonia Marmen,
Éditions JCL, 580 p., 26,95 \$

Nouveauté

Presse, pouvoir et publicité

Doté de flair et de longs crocs, Michel Gagnon dirige Communimark Publicité, une agence qui a le vent en poupe. Le talent de navigateur de Gagnon lui permet de tirer le meilleur parti de Belleau, son directeur artistique, et des femmes de son entourage : Louise, son épouse, Marie, la chercheuse, et Mélanie, sa relationniste et amante épisodique. Lorsque d'importants contrats obtenus grâce à sa fréquentation des milieux médiatiques et politiques lui vaudront des ennuis, Gagnon devra revoir ses priorités. Par le fondateur et ancien président de Cossette Communication Marketing.

UN LOUP PARMIS LES LOUPS, Claude Cossette, Septentrion, 397 p., 29,95 \$



Nouveauté

Sur la lune en vélo

« 5-Fu » est le nom de la chimiothérapie suivie par Pierre Gagnon. Son livre, dont la couverture est signée Rabagliati, est constitué de textes brefs, d'une longueur qui varie d'une seule ligne à une vingtaine. Y sont rapportées les observations de l'auteur, qui dépeint avec malice et mesure l'expérience de son traitement contre le cancer. Les petits bonheurs prennent une gravité inouïe (lire « Le rêve du petit Simon ») ; les difficultés sont empreintes d'humour (voir « Lance et Neil »). Rares sont les livres à nous toucher par leur simplicité. *5-Fu* est du nombre.

5-FU, Pierre Gagnon, L'instant même, 92 p., 14,95 \$

La Librairie du Québec à Paris : une décennie, déjà !

Pour son dixième anniversaire, la **Librairie du Québec à Paris**, sise rue Gay-Lussac, au cœur du quartier latin, a organisé une semaine de festivités (débat, lectures, dédicaces), auxquelles le public était chaleureusement convié. Afin de célébrer cet important événement parrainé par **Bernard Pivot**, pas moins de dix Québécois, certains déjà connus en France, d'autres en passe de l'être, ont été invités. C'est ainsi qu'on a notamment pu rencontrer les écrivains **Yves Beauchemin**, **Marie-Claire Blais**, **Denise Bombardier**, **Guillaume Vigneault** et **Bruno Hébert**, les auteurs pour la jeunesse **Michel Noël** et **Julie Paquet**, de même que les essayistes **Hubert Reeves** et **Laure Waridel**. S'est joint à cette brochette le Français **Jean-Paul Dubois**, romancier (*Une vie française*, prix Femina 2004), qui connaît bien la Belle Province. Depuis 1995, la Librairie du Québec à Paris constitue le **porte-étendard de l'édition québécoise et franco-canadienne** ; l'ensemble du fonds éditorial québécois y est en effet offert. En dix ans d'activité, le succès de cette entreprise gérée depuis cinq ans par les éditions Hurtubise HMH, de Montréal, a confirmé sa place dans le paysage de la librairie française. Lorsque vous passerez par Paris, n'oubliez pas d'ajouter cette adresse à votre périple !



Nouveauté

Montréal : à nous deux !

1984. Charles frise la vingtaine, mais rien ne le décoiffe. Pas de temps à perdre avec l'école ! Au lieu de s'inscrire au cégep, il débarque à Montréal pour écrire : il sera Balzac ou rien. Ce second volet de *Charles le téméraire* suit l'itinéraire du jeune homme de petits boulots en petits boulots, jusqu'à son entrée triomphale dans la presse... au courrier du cœur d'un journal à potins ! Par les yeux grands ouverts de Charles Thibodeau, Yves Beauchemin nous fait revisiter avec plaisir le Québec des vingt dernières années.

UN SAUT DANS LE VIDE : CHARLES LE TÉMÉRAIRE (T. 2),
Yves Beauchemin, Fides, 413 p., 24,95 \$

Nouveauté

Qui prend mari prend pays

Après un premier épisode fort bien accueilli par le public, Nicole Fyfe-Martel raconte la suite de l'existence romancée d'Hélène de Champlain, née Boullé, dont l'histoire n'a conservé que quelques lignes. Entre un mari qui a trois fois son âge et un jeune amant, Ludovic, pelletier de son état, la fouguese Hélène participera à la grande aventure qui verra l'« Abitation » s'étendre peu à peu jusqu'à devenir le Québec.

HÉLÈNE DE CHAMPLAIN. TOME II, Nicole Fyfe-Martel, Hurtubise HMH,
coll. Roman historique, 692 p., 29,95 \$

Du cuivre, de l'or et du hockey

Il n'y a pas de lions dans les récits de Jean O'Neil, grand explorateur de terres connues, qui ajoute un morceau de choix à son œuvre avec *Mon beau Far West*. Suivant en auto la trajectoire de Samuel de Champlain vers les confins de la rivière Outaouais, le narrateur fait monter une auto-stoppeuse, Mélodie. Les deux complices nous présentent une suite de tableaux sur les gens ordinaires qui peuplent l'Abitibi-Témiscamingue, illustres inconnus et modestes célébrités confondus. Une écriture d'une rare noblesse, qui maîtrise un flot inouï de références sans perdre de vue la simplicité du récit.

MON BEAU FAR WEST, Jean O'Neil, Libre Expression, 238 p., 24,95 \$



Nouveauté



Nouveauté

L'idiot du village et la belle étrangère

Nicole Houde s'est attiré les éloges dès *La Malentendue* (1984), avec lequel elle raffait le Prix des Jeunes écrivains du *Journal de Montréal*. Depuis, malgré un Prix du Gouverneur général empoché en 1995 pour *Les Oiseaux de Saint-John Perse*, l'écrivaine saguenéenne reste étrangement méconnue du grand public. Avouons que les comparaisons avec Ducharme et Blais l'ont classée d'emblée parmi les écrivains dits littéraires, ceux qui font un peu peur. Pourtant, l'auteure raconte l'âme humaine, ses désirs, ses tourments, ses joies comme pas une. Voici votre chance de découvrir une grande auteure de chez nous.

LA FIANCÉE DE GOD, Nicole Houde, La pleine lune, 144 p., 20,95 \$



La vie, en dépit de tout

« Mourir, cela n'est rien », chantait Brel. Mais aimer, désirer, vivre, tout ça ne semble pas être une sinécure non plus, à en croire certains livres. Heureusement qu'au-delà du voile des ténèbres qui nous entourent, reste toujours la flamme vacillante de la beauté. C'est ce qu'on découvre en tous cas à lire Marie-Claire Blais et ses cadettes, Marie Uguay et Catherine Lalonde.

Le mal de vivre

On aime répéter que les livres de Marie-Claire Blais sont ténébreux. Et ce n'est certes pas *Augustino et le chœur de la destruction*, troisième volet de la trilogie entamée avec *Soifs*, qui dissipera cette idée reçue. Pourtant, je préfère penser que Marie-Claire Blais écrit des romans exigeants, comme l'est parfois la littérature, mais ces exigences n'expriment rien d'autre que le refus de la facilité qui prévaut dans trop de domaines à l'heure actuelle. Suite logique des précédents, le Blais nouveau nous ramène dans la même île du golfe du Mexique que nous avions explorée dans *Soifs* et *Dans la foudre et la lumière*. Véritable microcosme, l'île est peuplée de personnages forts et complexes, tous et toutes en proie à une certaine angoisse, un certain mal de vivre tout à fait typique de notre monde en deuil de valeurs et de repères. Ils sont légion, les personnages : de Lazaro, ce fils d'islamiste dans les veines de qui la rage coule tel un poison, à Carlos, le détenu qui rêve de liberté ; de Caroline, la photographe bourgeoise à Charley, sa gouvernante « qui a moins de mots mais plus d'images » ; de Mère, la sagesse faite femme, à Adrien, vieux critique littéraire aigri (devrions-nous d'ailleurs chercher le modèle de ce protagoniste en notre république des lettres?). Au gré d'une narration savamment orchestrée, le lecteur est convié à butiner les pensées, à goûter dans le détail et dans

l'ensemble le grondement de ce chœur de la destruction au-dessus duquel s'élève la voix d'Augustino, écrivain prométhéen, héraut plus que héros de ce roman polyphonique. Comme toujours chez Blais, et plus que jamais, l'écriture est dense, ciselée, sans compromis, le souffle proprement inépuisable. La romancière n'y raconte pas tant une histoire qu'elle inscrit ses personnages dans la marche inexorable de l'Histoire. On chercherait en vain la faille dans cet univers minutieusement construit, étourdissant à force de ressembler au nôtre. Vraiment, cette femme mystérieuse à qui l'on doit tant de jalons incontournables de notre littérature vient encore une fois de signer une œuvre qui mérite le statut de classique.

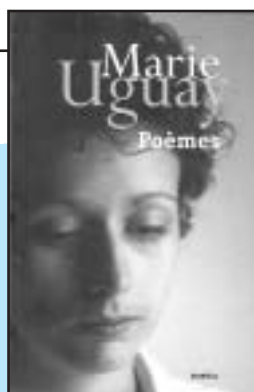
La soif de vivre

Allez savoir pourquoi, notre littérature est prodigue en poètes au sort tragique, dont l'envol n'est pas sans rappeler la figure d'Icare, brûlé pour s'être trop approché de sa propre blessure incandescente. On pense à Nelligan, certes, à Saint-Denys Garneau aussi. Et puis on pense à Marie Uguay, plus proche de nous dans le temps, qui est passée comme une étoile filante dans le firmament de nos lettres. Emportée en 1981 par le cancer à l'âge de vingt-six ans, Uguay a de son vivant publié trois recueils (*Signe et rumeur*, *L'Outre-vie* et *Autoportraits*), qui ont acquis au fil du dernier quart de siècle une importance capitale dans l'histoire de la poésie d'ici. À ces œuvres connues et célébrées à juste titre, les éditions du Boréal ont ajouté un grand nombre d'inédits (*Poèmes en marge* et *Poèmes en prose*), ainsi qu'une éclairante préface de Jacques Brault. En même temps que cette intégrale tout juste intitulée *Poèmes*, on a également fait paraître le journal de la disparue, dont le texte définitif a été établi par Stéphan Kovacs, son compagnon. Dans les inédits comme dans les œuvres déjà parues, on retrouve avec bonheur la Marie Uguay qu'on connaissait : chanteur de la sensualité et des nourritures terrestres, poète de la plénitude et de la beauté. De prime abord, compte tenu du destin qui fut le sien, cela peut avoir un air de para-

doxe. Le *Journal* révèle une facette inédite de l'écrivaine qui avait, découvre-t-on, tâté de la prose, jonglé avec l'idée d'écrire un roman, même si ses dispositions naturelles la ramenaient invariablement à la poésie. La maladie l'aura emportée trop vite pour qu'elle puisse investir sa formidable sensibilité dans un univers romanesque. Quel dommage ! Mais quel grand privilège que celui d'entrer dans l'atelier, dans l'intimité de cette grande poétesse, habitée d'une inassouissable soif de vivre !

La rage

On ressent toujours une sorte de malaise à l'idée d'encenser le travail de quelqu'un qu'on connaît et apprécie dans la « vraie vie » — d'autant plus que les esprits chagrins sont toujours prompts à chercher des traces de népotisme derrière tout éloge. Heureusement, les critiques positives recueillies par *Cassandra*, la suite poétique aux échos mythologiques qu'a signée Catherine Lalonde cet hiver, me gardent de tout soupçon. Je ne fais donc qu'ajouter ma voix aux louanges suscitées çà et là par l'ouvrage de la poète-chorégraphe et danseuse, son deuxième après une œuvre de jeunesse déjà ancienne (*Jeux de brume*) qui lui avait permis de remporter le concours Critère du temps de ses études collégiales. On a beaucoup parlé du point de vue masculin privilégié par Catherine Lalonde pour livrer ce chant d'amour et de douleur, doublé d'une méditation implacable sur le rapport entre dominant et dominée qui afflige trop de relations amoureuses. Lalonde n'est certes pas la première femme à revêtir un masque masculin pour écrire, peu s'en faut, mais elle le fait ici avec une vigueur à donner froid dans le dos. Il y a beaucoup de violence et de rage dans les pages de *Cassandra*, mais ni l'une ni l'autre n'empêchent l'émergence de la beauté. Ce n'est pas rien : qu'on se le dise.



Augustino et le chœur de la destruction, Marie-Claire Blais, Boréal, 305 p. 25,95 \$
Poèmes et Journal, Marie Uguay, Boréal, 216 et 326 p. 19,95 \$ et 25,95 \$
Cassandra, Catherine Lalonde, Québec Amérique, 88 p. 16,95 \$



Éric Simard
PANTOUTE



Josiane Riverin-Cloutée
LES BOUQUINISTES



Marie-Belle Girard
LES BOUQUINISTES



Charles Quimper
PANTOUTE



image aux hommes. *ÉRIC SIMARD*

Le Fou d'Omar

Abla Farhoud, VLB éditeur, 186 p., 19,95 \$

Le Fou d'Omar est une ode à la vie racontée par quatre voix d'hommes qui, tour à tour, nous livrent leur chant intérieur sans pudeur et avec beaucoup de sensibilité. Des hommes liés entre eux pour le meilleur et pour le pire. Le fou, le père, le frère et le voisin nous parlent d'espoir, de douleur, de détresse, de regrets, de bonheur, d'amour et de tout ce qui fait de nous des êtres humains à part entière. Tout tourne autour du fou complètement démuni et désarmé à la suite du décès du père. Le roman est porté par l'écriture hautement maîtrisée d'Abla Farhoud. Ses mots nous happent, nous bousculent, nous hypnotisent, nous subjuguent, nous heurtent, nous séduisent et toujours nous touchent profondément. Une œuvre réussie, un bel hom-



sommes pas à la dernière perle de Matthieu Simard. *JOSIANE RIVERIN-CLOUTÉE*

Douce moitié

Matthieu Simard, Stanké, 212 p., 14,95 \$

Un jour, comme ça, Julie signifie à Matthieu qu'elle aimerait bien se faire demander en mariage... Les questionnements fondamentaux s'installent alors dans l'esprit du sympathique gars ordinaire, qui fera une véritable analyse de sa vie en couple. C'est dans une langue moderne et vivante que le lecteur est entraîné à la suite de ces deux Montréalais d'aujourd'hui, qui ont le courage de prendre le temps de réfléchir. Parions que nous n'en



La Trace de l'escargot

Benoît Bouthillette, Éditions JCL, coll. Couche-Tard, 364 p., 19,95\$

Voici un polar iconoclaste aux références alternatives et artistiques, vraiment anticonformiste tant par la forme et le style éclatés que par les thèmes abordés. L'intrigue se situe dans un Montréal alternatif, nocturne de surcroît, où un inspecteur hors norme enquête sur un meurtrier en série, qui élabore ses crimes en s'inspirant d'œuvres du peintre Francis Bacon. Benoît Bouthillette signe ici un roman fascinant, surprenant, qui traduit l'esthétique de Bacon en fictions morbides. L'écriture est foisonnante, le lecteur doit s'adapter au fil des pages au rythme particulier du récit pour en savourer toute la richesse. Écrit avec aplomb, *La Trace de l'escargot* risque de faire du chemin. *MARIE-BELLE GIRARD*



Sparadrap

Marie-Chantal Gariépy, Marchand de Feuilles, 141 p., 17,95 \$

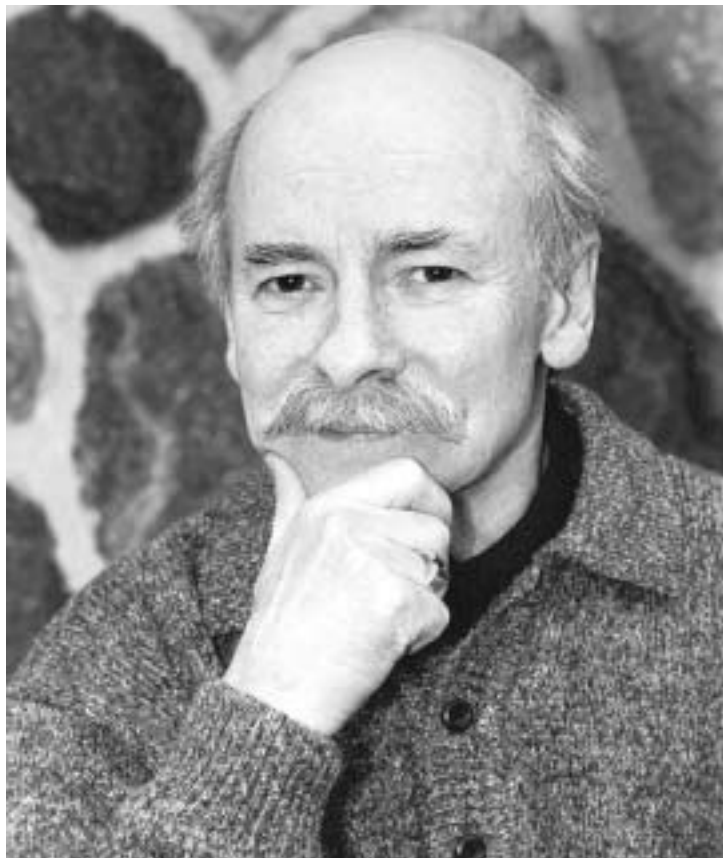
Fugue Malrot en a marre d'exister. Et, depuis toujours, elle souhaite exaucer son vœu le plus cher : s'enlever la vie. Mais voilà, à chaque tentative quelqu'un ou quelque chose l'en empêche, et tout est à recommencer. Face à un psychiatre qui ne comprend rien à son mal ni à ses désirs, face à l'incompréhension d'un système fait pour sauver à tout prix, elle nous raconte son histoire. Le ton et le langage employés pour aborder des thèmes tels que la mort par suicide, la dépression et le manque de volonté de vivre tiennent par moment du burlesque, quelquefois au détriment du récit. Marie-Chantal Gariépy parvient néanmoins à livrer un petit roman tantôt drôle, parfois pathétique et souvent distrayant *CHARLES QUIMPER*

Noël Audet

Le vol arrêté

Il y a quelques années, Noël Audet signait le best-seller *L'Ombre de l'épervier*. Aujourd'hui, l'homme en est à l'heure des bilans : que retiendra-t-on de notre passage sur terre ? Qu'avons-nous laissé en partage à ceux qui héritent de la planète ? Premier tome d'une trilogie romanesque qui fait l'inventaire de l'aventure humaine, *Le Roi des planeurs* est écrit sous le signe du vent. Comme l'existence, le vent varie, vire de bord, devenant ainsi l'ami ou l'adversaire de nos entreprises. Un souffle fort comme l'envie de vivre, mais parfois destructeur.

Par Geneviève Thibault



Lorsque je rejoins Noël Audet au Boudoir, sur le Plateau Mont-Royal, il est déjà attablé en bonne compagnie. Le professeur de littérature retraité de l'UQAM discute avec d'anciens étudiants, et la conversation s'engage sur des sentiers qui vont de la commission Gomery à l'environnementaliste Pierre Dansereau. Une belle entrée en matière pour son neuvième roman, *Le Roi des planeurs*, dont l'histoire se tisse à même l'intrigue policière, la satire sociale, l'avenir de la planète, le « journal asilaire et autres paroles envolées ».

Le planeur du roman, c'est Loubert, professeur de deltaplane. Un solitaire qui joue avec les frontières de la vie et de la mort, et qui inspire de la méfiance à ceux qui l'observent à partir du plancher des vaches. Entre deux sauts de la falaise de l'anse du Diable, Loubert va tomber amoureux de Mélissa, une adolescente de 16 ans curieuse des abîmes qu'il survole. En vol, Mélissa glisse de son fourreau et s'écrase sur les rochers. Loubert sera accusé de négligence criminelle ; son avocat plaidera la psychose pour lui éviter la prison. Alors qu'il volait pour être libre, le pilote sera interné neuf mois à l'asile Saint-Jean de Québec. Exclu du monde, il découvrira le secret de son amoureuse et le vrai sens, ici-bas, du mot « évasion ».

Les testaments trahis

Le Roi des planeurs est dédié à la mémoire de D., « trop pressée de changer la vie ». À travers le personnage de Mélissa, le roman médite sur le sujet troublant du suicide des jeunes, leur désarroi et l'absence d'espoir, ces gangrènes de la société québécoise contemporaine : « Les adolescents retournent contre eux la violence de notre monde. Le pacte de mort que Mélissa contracte avec la société de La Rose noire s'inspire d'un fait divers des années 1960. J'ai connu alors une jeune fille brillante, d'une lucidité aiguë, à la pensée philosophique très développée, qui s'est jetée devant un train. On doit se demander pourquoi les meilleurs deviennent les plus désespérés », s'interroge l'écrivain.

L'ancien professeur n'hésite pas à pointer du doigt nos démissions. Loubert est affligé d'une mère froide et absente, qui le larguera en temps opportun : « Cette mère incarne une société laxiste, qui abandonne ses enfants. Nulle part en Europe ou en Amérique, les parents n'ont renoncé autant à leur rôle de transmetteurs qu'ici. Quand on n'apprend pas à se battre pour surmonter les obstacles, on perd le sens des valeurs, et celui de la valeur de la vie », observe le vieux sage.

Audet s'inquiète de nos dérives éthiques : « Le scandale de la commission Gomery est emblématique : au Québec, tant qu'on ne se fait pas prendre, on n'est coupable de rien », ironise-t-il. Il ne remet pas pour autant en question les acquis de la Révolution tranquille : « À l'époque duplessiste, les Québécois vivaient une répression politique et religieuse assez terrible. Je crois que l'Église nous a causé du tort : elle véhiculait des valeurs morales, et non sociales, et nous avons encore de la difficulté à devenir des citoyens », déclare-t-il.

La cour des miracles

Sans doute parce qu'il relève d'une grave maladie (« après le choc, j'ai accepté ma situation mortelle. J'ai cru dépasser la crainte de la mort »), l'écrivain explore ces thèmes graves avec une légèreté et un goût du bonheur qui caractérisent ceux qui ont le

sentiment de leur propre finitude. L'invention verbale de ce conteur coloré a trouvé à « lâcher son fou » dans le huis clos asilaire que subira Loubert. Une véritable cour des miracles, où les types sociaux prennent des allures de fable carnavalesque : Émile, le doux dépressif incapable d'agir, Poil-aux-doigts, l'exhibitionniste, Jack Pot, un justicier maître-du-monde, Pitre, le surveillant, etc. : « C'est l'humour gaspésien, mon côté délinquant, contestataire, rigole le romancier. Mes fous représentent notre aliénation. » En effet, ce stendhalien promène son miroir le long du chemin : « Le roman a une fonction de séduction mais, pour susciter une prise de conscience, les gens doivent s'y reconnaître ».

Drôle d'oiseau que Noël Audet, jamais là où on l'attendrait. Un moraliste doublé d'un maître du roman qui pratique l'art de l'esquive et de la volte-face. Car si l'oiseau est libre, il a déjà goûté aux cages : « Quand j'ai écrit *L'Ombre de l'épervier*, je me suis arrangé pour que ce roman ne puisse pas avoir de suite. Mais tous s'attendaient à ce que je refasse quelque chose de semblable : cela se paie d'une manière ou d'une autre », résume sobrement celui qui a immortalisé la Gaspésie dans notre imaginaire collectif.

Bien d'autres aventures littéraires ont succédé à l'adaptation télévisée du best-seller, toutes sous les auspices de « l'échappée belle » et de la voltige, dont l'essai *Écrire ce qu'il nous reste de liberté* (Trois-Pistoles, 2002), et ce que d'aucuns qualifient comme son chef-d'œuvre, *Frontières ou Tableaux d'Amérique* (Québec Amérique, 1998), une promenade continentale à travers les destins de sept Marie, inspirée de l'architecture des *Tableaux d'une exposition* de Moussorgski. Les lecteurs savent qu'il existe deux espèces d'écrivains : ceux qui, comme Jacques Poulin, replongent avec délices dans les variations d'un même livre cent fois réécrit. Noël Audet, lui, se réclame de l'école littéraire de Gérard Bessette, cet autre oiseau rare qui ne craignait pas le concept de la table rase : « Chaque livre est le fruit des autres, et j'en conserve l'expérience. Mais ma motivation et le plaisir d'écrire se trouvent du côté de l'exploration, que ce soit celle des thèmes, des formes, des genres », déclare-t-il. C'est là toute la force de l'art selon Audet, quand l'envol de l'imagination, comme une rédemption, procure une « enivrante sensation d'apesanteur, où le corps ne pèse pas plus que l'esprit ».



Le Roi des planeurs, XYZ éditeur, coll. Romanichels, 194 p., 23 \$

Jean-Philippe Payette
MONETCharles Quimper
PANTOUTEIsabelle Leblanc-Beaulieu
PANTOUTE

L'Adoption du système métrique

Jacques Reda, Gallimard, coll. Blanche, 121 p., 20,95 \$

Ces poèmes écrits par le grand Réda sont purs ravissements. Nous voilà devant la poésie d'un ciseleur silencieux taillant avec sa plume des observations et des réflexions prises sur le fait et jointes à l'inhabituel, à des incongruités magnifiques : « voyez, si je suis sourd, je demeure à l'affût/De l'espace où mon fil souple encore qui se balance/Mesure une montagne et pèse un nuage, un oiseau./Je vais m'enraciner dans le silence/Mais reverdir peut-être à la prochaine saison » (« Complainte du vieux poteau »). Le tout est cadencé, le titre en témoigne, par la prosodie française traditionnelle : cela donne un *swing* candide et syncopé au pessimisme enivré du poète. *L'Adoption du système métrique*

est d'orfèvrerie faite, de beautés trouvées où le regard porte. JEAN-PHILIPPE PAYETTE

Des ombres en formes d'oiseaux

Isabelle Gaudet-Labine, Éditions du Noroît, 98 p., 15,95 \$

Ce recueil de poésie étonne certainement par la découverte de cette nouvelle voix déjà forte et ancrée, chez qui l'on peut déceler d'ores et déjà l'investissement d'un langage qui lui est propre et l'importance de sa portée. Au fil des mots ensemencés, on lit la rencontre amoureuse, puis la rencontre avec soi-même, amplifiée et neuve. Les tranchées irriguées font place à des chemins reconstitués, pleins de nouveaux regards et d'autres possibilités. Des brefs instants aux exhalations personnelles et libres naît la richesse d'une parole assumée. La profondeur et l'assurance de l'écriture émanent à chaque instant, satisfaisant le lecteur avide. Assurément, la route est tracée : une poète qu'il faut connaître et dont on ne peut qu'espérer les prochains mots. ISABELLE LEBLANC-BEAULIEU

La Nouvelle Poésie russe

Anthologie, Collectif, Écrits des Forges/Autres Temps, 192 p., 15 \$

Brillante idée qu'ont eue les Écrits des Forges et Autres Temps en publiant une anthologie de poésie russe contemporaine, rassemblant 33 poètes sous la même couverture. Longtemps étouffées par le bâillon du communisme, ces voix se dévoilent enfin en pleine lumière. De Evgueni Bounimovitch (« depuis que la tsarine ma mémoire me trahit/élisabeth je crois bien/nous a privés du droit à la terre mon peuple et moi/ je suppose que les jardins/ ce n'est pas un sujet qu'il m'appartient de traiter ») en passant par Bakhyt Kejeev (« L'heure favorite des non-voyants, c'est la nuit/ et leur bruit favori est vert tirant sur le bleu ») ou Mikhaïl Gronas (« là je vais établir la carte de tes rides et je/conduirai un régiment de cils curieux de/haut en bas »), des êtres qui nous

parlent d'un pays étourdi par trop de changement, une poésie qui prend naissance à même les ruines d'un empire déchu. CHARLES QUIMPER



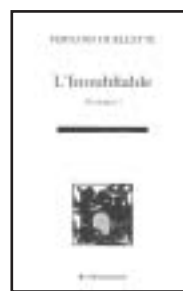
Nouveauté

Jeux en coulisse

Critiquer n'est pas jouer. Tout discours sur l'art, à plus forte raison lorsqu'il est soumis à l'actualité, constitue un périlleux exercice. Le jugement, la culture et le regard du critique sont alors contraints à une pression redoublée. Journaliste culturelle et critique de théâtre, Anne-Marie Cloutier a rencontré une vingtaine de personnalités issues des milieux québécois de la dramaturgie et de la critique. Ses entretiens révèlent une communauté de points de vue inespérée...

LE DÉPIT AMOUREUX. CRÉATEURS ET CRITIQUES AU THÉÂTRE

Anne-Marie Cloutier, Fides, 240 p., 24,95 \$



Nouveauté

Sur les cimes de l'espoir

En 1955, l'Hexagone publiait *Ces Anges de sang*. Fernand Ouellette a depuis multiplié les œuvres et les prix sans pour autant perdre le nord poétique. Sa *Chronique*, dont nous évoquons ici le premier volet, contiendra quelque 325 poèmes, tous écrits entre 2003 et 2004. Inoubliable ? Le thème du recueil est d'abord l'« inatteignable ». Véritablement libres, recourant parfois à la rime, ses vers poursuivent l'idéal holderlinien et acceptent les limites du dire.

L'INOUBLIABLE. CHRONIQUE I, Fernand Ouellette, Éditions de l'Hexagone, coll. L'appel des mots, 327 p., 27,95 \$



Nouveauté

La colère du Temple

Publié sur du papier recyclé, *Objectif Zéro* manifeste d'emblée le sérieux de l'entreprise de son auteur, Mathieu Laliberté. La conscience planétaire est à l'avant-plan de cette poésie qui mord : « Ma planète mère s'écarte de son axe quand je la regarde danser ». La disposition graphique, sans être audacieuse, garde le lecteur en éveil. « Tu es fourbu », constate l'auteur avec raison en fin de parcours. Si le lecteur est un brin fatigué, c'est qu'il s'est fait secouer avec brio : « Te sens-tu serein lorsque des loques mangent dans ta main ? »

OBJECTIF ZÉRO, Mathieu Laliberté, Coronet liv, 119 p., 16,95 \$

Une grande voix s'est tue

Triste nouvelle pour le monde de l'édition acadienne : **Gérald Leblanc**, poète (*L'Éloge du chiac*), directeur littéraire (Éditions Perce-Neige) et parolier du groupe 1755 s'est éteint le lundi 30 mai des suites d'un cancer. Il avait 59 ans. Auteur d'une quinzaine d'ouvrages, l'écrivain de **Moncton**, au Nouveau-Brunswick, a largement contribué à faire connaître la réalité acadienne contemporaine. Il fut d'ailleurs l'un des premiers auteurs à parler de Moncton dans ses poèmes et ses chansons. Lauréat du prix Pascal-Poirier 1993 pour l'ensemble de son œuvre, Gérard Leblanc, qui a publié son dernier livre en 2004 (*Techgnose*, Perce-Neige), travaillait à plusieurs manuscrits lorsque la maladie l'a emporté.



Irène Némirovsky, écrivaine de nulle part



Elle était au bord de l'oubli, Irène Némirovsky, quand le jury Renaudot considéra *Suite française*, son roman publié soixante ans après sa mort à Auschwitz, comme le meilleur paru en France en 2004 ; roman magistral et inachevé... Maintenant reparaissent d'autres titres et, revanche de la déportée, si l'œuvre est inégale, la meilleure part la resitue parmi les grands romanciers de la première moitié du XX^e siècle, entre Colette et Chardonne, Bove...

Parmi les grands romanciers... certes, mais encore ? Français, russes, juifs ? Avec Némirovsky (née à Kiev en 1903), la question de l'identité de l'écrivain est au cœur de l'œuvre, ambigüité, et le biographe qui vient de se pencher sur son parcours jusqu'à sa disparition dans un camp nazi écrit : « L'intérêt de l'œuvre ne se situe pas dans l'invention d'un nouveau style littéraire mais dans le rapport entre l'acte d'écrire et l'effort pour trouver une identité d'écrivain ».

Alors que chez Sarraute, née en Russie un an avant Némirovsky et émigrée en France à l'âge de 8 ans où elle écrira une œuvre en français, cette question de l'identité ne s'est pas posée (Sarraute, c'est la littérature française !), chez Némirovsky, dont le parcours est pourtant semblable, elle demeure ouverte : voilà une œuvre qui, sans innovation dans la forme, avec une plume inspirée, a parfois égalé ses modèles (Flaubert, Huysmans, Maupassant, le *Dorian Gray* de Wilde), mais dont l'inégalité relève d'une irrésolution identitaire.

Sarraute et Némirovsky, dans leur enfance, ont connu la France lors de fréquents séjours, les deux ont eu une éducation francophile et ont dévoré la littérature du pays de Montaigne, leurs familles aisées (d'intellectuels pour Sarraute, de financiers pour Némirovsky) ont fui la révolution bolchévique pour Paris ; deux familles juives dont la judéité passait au second plan.

Est-elle un écrivaine française, la romancière de *Suite française* ? Elle n'en a jamais eu la nationalité malgré sa demande pressante en 1938 alors qu'elle habitait le pays depuis dix-neuf ans et que, depuis la

parution de son premier roman (*David Golder*, 1929), elle avait une notoriété dans le monde des lettres. Injuste et cruel refus pour celle qui, le biographe en retrace la preuve dans un carnet qu'elle tint dès l'âge de 15 ans, aimait « la France plus que la Russie » et qui vécut comme les Français, Parisienne « entre la Sorbonne et le dancing ».

Une écrivaine russe ? Elle n'a jamais écrit un mot dans la langue russe : seuls deux de ses dix-neuf romans sont d'inspiration russe. Apolitique, elle ne s'est pas intéressée au sort de la Russie et de l'Union soviétique, mais elle avait une admiration pour Tchekhov, dont elle a écrit une biographie, se reconnaissant au regard délicat de l'auteur de *La Cerisaie*. Enfin, c'est le trait le plus important de sa personnalité (sinon de son identité), elle n'a pas voulu être, malgré ses origines sémites, ce que l'on appelle « un écrivain juif ». En France, elle resta étrangère à la communauté juive. Dans *David Golder*, où elle décrivait un financier juif retors sous l'emprise de l'argent, elle heurta le lectorat juif, qui vit là un livre à l'odeur antisémite. Némirovsky, « non antisémite parce que juive », répliquait-elle, livrait une figure, selon elle vraie, caricaturale aux yeux de plusieurs, d'un descendant du Shylock de Shakespeare.

« L'amie juive »

À Paris, ses proches étaient les écrivains de droite qui allaient se compromettre avec les Allemands, Jacques Chardonne, Paul Morand ; ces antisémites admiraient la plume élégante et le regard franc, critique et cruel, de cette jeune femme sur ses coreligionnaires. À 32 ans, en 1935, elle se convertit au catholicisme et n'hésita jamais à envoyer des textes aux journaux de la collaboration dans lesquels, jusqu'au moment de son arrestation par la Gestapo en 1942, elle écrivit abondamment.

Tchekhov avait lui aussi un éditeur antisémite, Souvarine, et Némirovsky ne se gêna pas pour afficher ses affinités avec la bourgeoisie littéraire de droite, avec Grasset qui publia *David Golder*. Elle sera d'ailleurs une habituée de *Gringoire*, et plus la situation devint grave, plus l'envahisseur allemand s'imposait, plus sa

situation en devint absolument paradoxale (« inquiétante », écrit le biographe Jonathan Weiss) puisque, Juive mariée à un Juif, elle avait ses entrées dans la presse anti-juive...

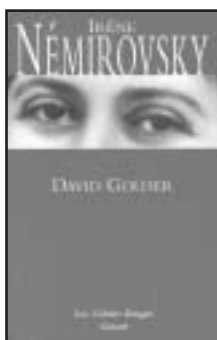
Pour la droite française, dans les salons de la collaboration, Némirovsky était vue (ou tolérée ?) comme « l'amie juive », ce qui dotait le collabo lettré d'un brin de bonne conscience... mais ces collaborateurs ne levèrent pas le petit doigt, en 1942, lorsqu'elle fut arrêtée à Issy-l'Évêque où, plongée alors dans le regret, elle se terrait avec son mari et ses filles. Weiss nous apprend que la femme de Morand, chargée par le mari de Némirovsky de remettre aux autorités allemandes une lettre de détresse, ne le fit pas. Alors que le mari juif de Colette fut rapidement sorti de Drancy par l'intervention d'écrivains comme Cocteau...

Reste l'œuvre...

À la sortie de *David Golder*, où elle brossa un magistral portrait d'usurier à la fois bourreau et victime, des critiques évoquèrent *Le Père Goriot*. La barre était haute au départ. Avec *Le Bal*, en 1930, l'autre thème autobiographique de son œuvre, la détestation-rivalité entre fille et mère, allait être porté par un chef-d'œuvre. Ces deux romans ont été réédités en 1985 et 1986 chez Grasset dans la collection « Les Cahiers rouges ».

Dans la foulée du Renaudot 2004, Albin Michel (où elle a publié huit de ses romans) ressort *Le Vin de solitude*, largement autobiographique, sur le déracinement et la solitude d'un farouche caractère féminin ; *Jézabel*, portrait pathétique d'un personnage « trop femme pour être mère » ; *Les Chiens et les Loups*, l'histoire d'un amour sacrifié par une modeste femme qui préfère fuir à l'étranger pour ne pas compromettre l'avenir financier de celui qu'elle aime depuis l'enfance mais qui, Juif comme elle, appartient à un monde au-dessus d'elle...

Écrivaine de nulle part, Némirovsky... Emblématique de ceux qui, ayant adopté une culture, se retrouveront, dans un moment crucial, seuls, face à leur différence...



Irène Némirovsky, une biographie, Jonathan Weiss, Le Félin, coll. Les marches du temps, 221 p., 37,50 \$
Suite française, Denoël, 343 p., 34,95 \$
David Golder, Grasset, coll. Les cahiers rouges, 140 p., 13,95 \$
Le Bal, Grasset, coll. Les cahiers rouges, 140 p., 11,95 \$
 Chez Albin Michel : *Le Vin de solitude*, 337 p., 32,95 \$, *Jézabel*, 266 p., 30,95 \$, *Les Chiens et les Loups*, 335 p., 32,95 \$, *Les Feux de l'automne*, 345 p., 32,95 \$, *La Vie de Tchekhov*, 202 p., 28,95 \$

Gérard Bouchard

La recherche du temps perdu

Bien qu'il ait d'abord été connu du grand public en tant que sociologue et historien, Gérard Bouchard n'en trahit pas moins un amour bien sincère des mots et des récits. Inspiré par tous les contes recueillis auprès des détenteurs de notre patrimoine, l'actuel directeur du projet Balsac*, à l'UQAC, s'est lancé dans l'aventure romanesque avec *Mistouk*, et publiait récemment sa suite, *Pikauba* (Boréal, 2002 et 2005). Lecteur vorace féru des classiques, Bouchard est néanmoins toujours à l'affût de la surprise qui surgit au détour d'un rayon...

Propos recueillis par Antoine Tanguay

Quels souvenirs gardez-vous de vos premières lectures ?

Mes lectures de jeunesse se résument simplement : Tintin, Spirou et une encyclopédie pour la jeunesse. Après, j'ai découvert, à la bibliothèque de Jonquière, les romans de Jules Verne et une série de romans britanniques pour la jeunesse (je crois qu'il devait y en avoir une quinzaine) qui s'appelaient « Les Biggles », et dont tous les héros étaient des aviateurs pendant la Seconde Guerre mondiale.

Parlons de l'époque où les goûts du lecteur adolescent se mêlaient à ceux que l'on prescrivait à l'école.

À l'époque du cours classique, soit entre 15 et 17 ans, on ne nous permettait pas de lire grand-chose. Presque tout était défendu ou à l'index, alors il fallait se procurer les romans autrement. J'ai des souvenirs de Dostoïevski ou de Gogol : *Les Âmes mortes*, en particulier. C'est un livre qui a meublé mon imaginaire, tout comme les nouvelles de Tchekhov ou *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier. Et puis, il y a bien entendu *Maria Chapdelaine* et *Menaud, maître-draveur*... Un peu plus tard, j'ai été marqué par le *Voyage au bout de la nuit* de Céline, et aussi *Mort à crédit*, un roman dont on parle moins, mais qui m'a dévasté.

Qu'est-ce qui vous a tant marqué dans ce dernier ?

Son écriture et son univers, parce que Céline a composé une langue pour décrire ce sentiment que l'on éprouve au bout de la désespérance. Ce fut dévastateur, même si je ne sais pas trop ce que j'aimais là-dedans ; ce n'était pas dans ma nature, moi qui étais plutôt gai et hyperactif. Mais lorsque j'y suis entré, j'ai eu de la difficulté à en sortir. Encore une fois, j'ai préféré *Mort à crédit* au *Voyage*..., qui est une série d'aperçus, tandis que dans *Mort à crédit*, il y a là un absolutisme de la dureté, du désespoir et de la laideur... Je pourrais ajouter à la liste Blaise



Cendrars, chez qui j'allais chercher l'exotisme. Je songe à *L'Homme foudroyé* et *Bourlinguer*, deux livres faussement autobiographiques d'où se dégageait une certaine vérité. Cendrars a écrit cela, vieillissant, pendant la guerre, reclus à Aix-en-Provence. Et puisque nous sommes dans les classiques, je ne peux pas passer à côté de F. Scott Fitzgerald, de Hemingway ou Steinbeck. Plus tard, j'ai eu ma période Kerouac. Une période fiévreuse, d'ailleurs. Dans ma quarantaine.

Relisez-vous souvent les classiques de la littérature internationale ?

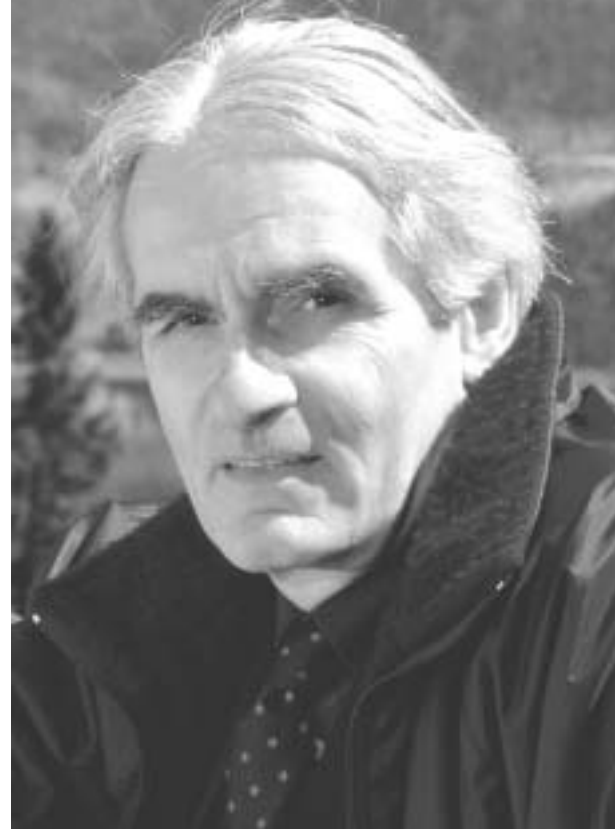
En vieillissant, oui. Depuis une dizaine d'années, je me suis remis à lire Dostoïevski ou Tchekhov. Je suis retourné chez Zola et Flaubert. J'ai ressenti le besoin de retrouver des souvenirs. Il y a un peu de nostalgie là-dedans. Ça doit venir avec l'âge...

Qu'en est-il des œuvres d'ici ?

Je pense à *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy, un roman que j'ai lu assez tôt et qui m'a beaucoup marqué. J'aimais la quotidienneté d'un milieu ouvrier qui nous ressemblait, où la vie n'était pas facile et où il y avait une envie de s'en sortir même si on n'y croyait pas vraiment.

Et qu'en est-il pour la littérature québécoise actuelle ?

J'ai lu *La Maison étrangère* d'Élise Turcotte et j'ai beaucoup aimé, tout comme *La Petite Fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy. Je suis en train de lire *Un jardin entouré de murailles* de Robert Lalonde. C'est très beau, l'admiration qu'il porte à Yourcenar... Il faut dire que j'ai toujours trois ou quatre livres en même temps. Par exemple, je suis en train de lire une biographie de Tourgueniev. J'aime beaucoup les biographies, mais pas celles sur des hommes politiques. Je préfère la vie des peintres, des écrivains ou des hommes de théâtre.



© Paul Cimon

Il y a sûrement des lectures qui ont accompagné votre parcours universitaire et formé, en quelque sorte, l'historien et le sociologue que vous êtes devenu.

Encore une fois, j'ai lu des classiques. Dans les années 70, je me suis intensément mis à la lecture des penseurs marxistes. Vraiment intensément. Ce fut difficile, mais j'en suis sorti parce que j'entrais dans une sorte d'appauvrissement, d'assèchement de l'esprit et de l'imagination. D'un autre côté, j'ai aussi fréquenté auparavant Max Weber, qui a une pensée plus souple, plus sinieuse. J'ai trouvé que c'était très riche, très humain et respectueux à la fois. J'ai enjambé tous les structuralistes : je ne me sentais pas à l'aise et ça me laissait complètement froid. Je suis donc passé d'un auteur à l'autre et quand j'avais l'impression que j'avais appris ce qu'il y avait à apprendre et que j'entrevois les clôtures, j'avais envie d'aller voir ailleurs.

Vous avez appliqué le même principe exploratoire au roman ?

Tout à fait. Pendant quarante ans, j'ai lu presque tous les San-Antonio. Je les achetais par paquet, parfois une trentaine, chez des bouquinistes. Une fois par mois, dans une rage, j'en lisais deux ou trois, surtout en voyage. Chez San-Antonio, il n'y a pas que la folie, car Frédéric Dard avait une écriture admirable : une vie, un rythme. C'était un vrai littéraire. Pour le reste, je m'amusais comme un fou, évidemment. Dans mes deux premiers romans, on peut trouver des petits bouts de truculence inspirés de San-Antonio...

Et quels livres avez-vous envie de lire bientôt ?

Proust. J'en ai lu un peu, mais pas sérieusement. Mon frère Lucien m'a offert l'intégrale en cadeau. Un jour, je vais me précipiter là-dedans et je ne voudrai pas lire autre chose ; c'est pour ça que j'attends un peu. Je vais prendre, un jour, un bain de Proust.

Les Âmes mortes, Gogol, Flammarion, coll. GF, 478 p., 15,95 \$
Le Grand Meaulnes, Alain-Fournier, Le Livre de Poche, 306 p., 7,95 \$
Maria Chapdelaine, Louis Hémon, Lux Éditions, 177 p., 6,95 \$
Menaud, maître-draveur, Félix-Antoine Savard, Bibliothèque québécoise, 162 p., 8,95 \$
Voyage au bout de la nuit et *Mort à crédit*, Louis-Ferdinand Céline, Folio/Plus et Folio, 558 p. et 628 p., 19,95 \$ ch.
L'Homme foudroyé et *Bourlinguer*, Blaise Cendrars, Folio, 448 p. et 512 p., 15,95 \$ ch.
Bonheur d'occasion, Gabrielle Roy, Boréal Compact, 414 p., 12,95 \$
La Maison étrangère, Élise Turcotte, Leméac, 221 p., 25,95 \$
La Petite Fille qui aimait trop les allumettes, Gaétan Soucy, Boréal Compact, 184 p., 12,95 \$
À la recherche du temps perdu, Marcel Proust, Gallimard, coll. Quarto, 2408 p., 60 \$
La majorité des romans de San-Antonio sont publiés en version de poche chez Fleuve Noir (env. 10,95 \$ ch.). L'intégrale des œuvres est offerte en 30 volumes chez Fleuve Noir (env. 60 \$ ch.).

* Ce projet consiste en une banque de données informatisées qui permet la construction automatique des arbres généalogiques des Québécois, et ce, du XVII^e siècle jusqu'à nos jours. Consultez www.uqac.ca/balsac.



Les faussaires sont parmi nous



Faussaires et romanciers ont plus en commun qu'ils ne veulent bien l'avouer, à ceci près que les faussaires ne sont jamais bien vus en société, et que les romanciers, oui. Le romancier idéal aurait tout du « bon » faussaire, de l'illusionniste aussi, avec quelques tours dans sa plume et une poignée de souvenirs en guise de carburant. À partir de presque rien, soit quelques simulacres et jeux d'identité, Peter Carey et Umberto Eco forcent chacun à leur manière une redéfinition de la frontière, fort contestée, qui sépare le « roman à succès » du « bon roman ».

Avec deux prix Man Booker en poche (*Oscar et Lucinda*, 1988, et *Véritable histoire du gang Kelly*, 2001), l'Australien Peter Carey n'a plus besoin de présentation chez nos amis les Anglo-Saxons. De Londres à Melbourne en passant par New York, où il habite aujourd'hui, on salue la finesse de son art, qui consiste souvent à repasser à la moulinette les événements oubliés de l'histoire pour en extraire des romans au souffle épique — et tant pis pour la véracité des faits. Carey est romancier, pas l'historien. Comme dans *Véritable histoire du gang Kelly*, basé sur les exploits véridiques d'un Robin des Bois au pays des kangourous, c'est une page du cahier noir de son pays que l'écrivain réécrit, s'inspirant du plus grand canular littéraire que l'Australie ait connu. En 1944, les lecteurs du magazine *Angry Penguins* (!) ont découvert le talent d'un mécanicien nommé Ern Malley. Tous, à commencer par son éditeur, chantent ses louanges, jusqu'au jour où l'on apprend que deux militaires tirent les ficelles derrière Ern Malley, une pure invention de leur cru. Changez quelques noms, ajoutez une saveur internationale au complot et vous obtenez *Ma vie d'imposteur*, ou ce qui est arrivé lorsque le poète frustré Christopher Chubb a inventé le génial Bob McCorkle, une étoile filante fleurant le cambouis.

Vu cette fois à travers les yeux de Sarah Wode-Douglass, directrice éditoriale en mal de talents, le récit prend une tournure plus croustillante puisque Carey ajoute la tragédie à la

farce. Wode-Douglass, voulant piéger un ancien ami, Chubb, est entraînée dans une machine infernale l'accablant aux limites de sa raison. Alors que son amie est jugée pour avoir publié les vers de McCorkle, considérés comme obscènes (nous sommes au milieu du siècle dernier, après tout), Chubb reçoit la visite d'un homme qui dit être McCorkle. À partir de là, les choses se compliquent. Avec un sens de la retenue et du détail impressionnants, Carey tisse entre les lignes une variation sur le mythe de Frankenstein qui heurte les fondements de la sphère littéraire, mais qui demeure on ne peut plus actuelle. Peut-on créer le génie et donner naissance à des phénomènes ? Tout à fait. Est-ce un crime pour autant ? Ce qui apparaissait en 1944 comme un scandale est aujourd'hui monnaie courante. En nous tendant le miroir de l'histoire, Carey souligne qu'il n'y a guère de nouveau dans les rouages de la « machine littéraire » moderne. Au passage, il signe aussi, faut-il le préciser, un roman d'une réjouissante impertinence.

Ecoïste

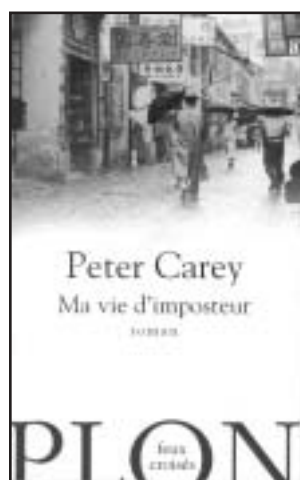
Et puisqu'il est question de mythe littéraire, la publication de *Ma vie d'imposteur* a coïncidé avec celle de *La Mystérieuse Flamme de la reine Loana*, ouvrage richement illustré, édifice romanesque prodigieux et pourtant fragile signé Umberto Eco. Comme Carey, Eco appartient à la catégorie des poids lourds. Or, il faut appliquer ici la cruelle loi du « deux poids, deux mesures » ; si l'un récolte les louanges presque seulement chez les Anglo-Saxons, l'autre s'est imposé comme le patriarche incontesté de l'intelligentsia littéraire et bénéficie, en librairie, de toute la visibilité qui lui est due. À titre d'exemple, demandez à votre libraire de comparer le nombre d'exemplaires des romans d'Eco et de Carey à l'inventaire, juste pour le plaisir...

Outre l'attention (un brin agaçante) dont fait preuve Eco, soulignons tout de même la présence, dans *La Mystérieuse Flamme...*, d'un piège habile. Un attrape-lecteur, si vous voulez. Un tour de passe-passe orchestré par un écrivain dont il paraît toujours bien d'avoir lu la prose (et pas seulement *Le Nom de la rose*), mais qui cache une bien mince ossature. Trop habitué aux éloges, Eco semble devenu sourd à l'argument selon lequel un livre réussi daigne offrir un fil narratif solide, et pas seulement un prétexte au verbiage. À ce mince fil tendu par l'écrivain italien, j'ai été maintes fois réduit à l'état de

funambule aux genoux chancelants sous le poids des digressions et des références. J'ai d'ailleurs plus d'une fois frôlé la chute. De quoi s'interroger, non sans un certain sentiment de crainte et de culpabilité (vu la réputation du bonhomme), sur la solidité des fondations de l'édifice romanesque d'Eco¹. Suis-je en train de commettre un sacrilège ? Suis-je trop paresseux ? Comprendons-nous bien : *La Mystérieuse Flamme de la reine Loana* n'a rien d'un canular ; il s'agit plutôt d'un cube Rubik trop complexe pour la majorité des lecteurs.

Ainsi, l'histoire de Giambattista Bodoni, alias Yambo, un bouquiniste devenu amnésique au sortir d'un coma, plaira à ceux que les éternels débats sur la trace du souvenir dans les mots et les images passionnent. De retour chez les siens (qu'il ne reconnaît pas), Yambo, dont la « mémoire de papier » n'est traversée que de fugaces références à un livre ou un autre, cherche dans la demeure familiale à se refaire un passé en feuilletant les illustrés de son enfance. Si l'on se lasse parfois du rythme capricieux de la première partie du roman, il appartient cependant à chacun de décider s'il fréquentera ou non les corridors tortueux et encombrés de la mémoire de Yambo. J'y ai déniché bien des merveilles (l'objet édité par Eco lui-même, soigneusement publié par Grasset, est superbe) et quelques déceptions, comme autant de recoins laissés vides par un romancier et essayiste à qui il importe plus de faire étalage de sa connaissance que de son sens de l'humour (dommage, car il peut être très drôle, Umberto). Il y a un peu de Proust là-dedans aussi, de la nostalgie à revendre et une finale éblouissante. Un exercice périlleux, donc, où l'auteur du *Pendule de Foucault* se cache à peine. Une construction intimiste qui tient du miracle, capable de s'écrouler à tout moment, et qui parvient malgré tout à nous entraîner dans ses méandres. Pour le meilleur et pour le pire. C'est peut-être ça, la mystérieuse flamme du roi Eco.

¹ Il est tentant de faire comme Dominique Noguez, cet écrivain qui a envoyé à plusieurs éditeurs le manuscrit du *Mrs. Dalloway* de Virginia Woolf, rebaptisé pour l'occasion *Madame Beauchemin* et signé par une certaine Virginie Lalou. Tous ont refusé. Le même stratagème a été répété à quelques occasions dans l'histoire de la littérature mondiale, question d'ébranler quelques lettrés et de faire plaisir à des auteurs comme Peter Carey. Sous une autre identité, Eco serait-il Eco ? La question est lancée.



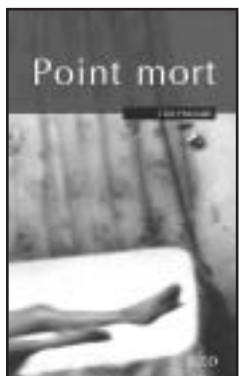
Ma vie d'imposteur, Peter Carey, Plon, coll. Feux croisés, 267 p., 39,95 \$
La Mystérieuse Flamme de la reine Loana, Umberto Eco, Grasset, 483 p., 36,95 \$

Johanne Vadeboncoeur
CLÉMENT MORINMélanie Quimper
PANTOUTEYohan Marcotte
PANTOUTEMathieu Simard
PANTOUTECharles Quimper
PANTOUTE

La Ballade d'Iza

Magda Szabó, Éditions Viviane Hamy, 262 p., 42,95 \$

Hongrie, début des années 60. Etelka et Vince habitent Dorozs, bourgade éloignée de la capitale. Lors du décès de Vince, Iza, leur fille unique, qui réside et travaille à Budapest, y amène vivre sa mère. Sûre d'elle, Iza vend la maison familiale et tout ce qui rattache la vieille femme à son passé de provinciale. Malheureusement, Etelka ne s'adapte pas à sa nouvelle vie et le fossé infranchissable entre elle et sa fille aboutit à un désastre... Chronique de la société hongroise à une époque où la modernité bouscule les valeurs traditionnelles, ce roman d'une grande finesse psychologique laisse au lecteur un troublant sentiment d'impuissance face à la déchéance et à la dégradation de cette mère dont la fille est devenue inconsciemment le bourreau. En 2003, l'auteure a reçu le prix Femina étranger pour *La Porte* (Éditions Viviane Hamy). JOHANNE VADEBONCOEUR



Point mort

Clint Hutzulak, Alto, coll. Domaine canadien, 236 p., 23,95 \$

Traduction du premier roman de Clint Hutzulak, *Point mort* raconte le retour de Stace dans la petite ville qu'il a quittée il y a un an et demi, après avoir tué un homme. Les retrouvailles avec Lillis Rae, sa femme, qui ignore encore tout des raisons de son départ, seront plus intenses que prévues. Stace décède des suites d'une overdose le soir de son arrivée. Âme errante sans obole, il sera guidé par le vieil Emmett dans une quête de vérité. Pour la première et l'ultime fois, il devra voir plus loin que « la terre sous ses pieds », rencontrer sa victime et revoir Lillis Rae. Un roman gris plutôt que noir, entre la vie et la mort, entre les intentions et les gestes. L'érotisme tempéré qui termine ce voyage d'une conscience est d'une beauté divine. MATHIEU SIMARD



Le Miroir fêlé

Svetislav Basara, Les Allusifs, 111 p., 16,95 \$

Un soir, Anan reçoit la visite du Saint-Esprit, qui lui confie que l'homme ne descend pas du singe, mais bien du néant. Anan se lance alors dans l'écriture d'un roman rocambolesque, tentant en vain d'expliquer à son entourage les véritables origines de l'homme... Dès les premières phrases, le lecteur sait qu'il vient de plonger dans une œuvre sortant de l'ordinaire. Reposant sur une structure narrative insolite défiant la raison et l'ordre établi, l'histoire se balade au gré des fantaisies de l'auteur. Svetislav Basara est un magnifique clown tordu qui s'amuse à jongler avec les genres, à bafouer les règles du roman traditionnel et à malmenier le lecteur en le prenant constamment par surprise. *Le Miroir fêlé* est un petit roman ahurissant, regorgeant d'originalité et parsemé de petites perles littéraires. Très fort. CHARLES QUIMPER



La Glace

Vladimir Sorokine, Éditions de l'Olivier, 312 p., 42,95 \$

Étrange roman. Les membres d'une secte martèlent le sternum de blonds qu'ils kidnappent dans le but de départir les personnes sensibles au langage du cœur des « machines de chair » de la masse. Ils cueillent les promesses, leur donnant l'affection qui manque dans nos sociétés encadrées par des infrastructures froides. Dans une frénésie sans dénouement réel, cette subtile critique, telle une fable, se clôt en confrontant à l'innocence de l'enfance le ton de la ségrégation entretenu par les personnages de la secte. YOHAN MARCOTTE



Affinités

Sarah Waters, Denoël & d'ailleurs, 521 p., 39,95 \$

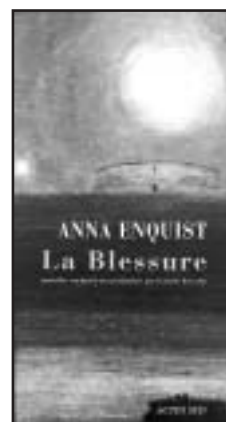
Dans la prison pour femmes la plus sinistre de Londres, Margaret, dame patronnesse, rencontre Sélima Dawes, un fascinant médium écroué pour meurtre. Celle-ci dévoile peu à peu son histoire, séduisant et confondant Margaret, qui peine à discerner le vrai du faux. Ses propos nous conduisent hors des couloirs sordides des cellules glaciales, dans les salons clos où se tiennent les séances de spiritisme. Cette fresque est une mine d'informations sur le milieu carcéral de l'époque victorienne. L'ambiance fantomatique colle à l'esprit du lecteur comme la brume sale des matins de novembre jusqu'à la finale, qui laisse parfois le plus incrédule des lecteurs. Très bien écrit, troublant et passionnant. MÉLANIE QUIMPER



L'Usage de la photo

Annie Ernaux & Marc Marie, Gallimard, coll. Blanche, 151 p., 26,50 \$

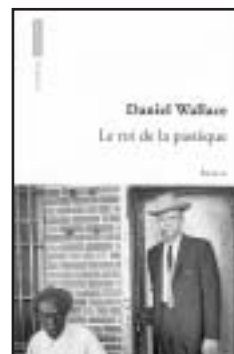
En 2001 paraissait *Légendes de Catherine M.*, dans lequel le photographe Jacques Henric exposait des nus de sa compagne, Catherine Millet (*La Vie sexuelle de Catherine M.*). *L'Usage de la photo*, du couple Ernaux-Marie, circonscrit l'exposition de l'intimité à la trace de leurs vêtements jetés par terre et à celle des objets esseulés de leurs veilles. De mars 2003, date de leur rencontre, à janvier 2004, à partir des mêmes photos, les amants reconstituent chacun pour soi le casse-tête de leur relation. Au centre de ce dialogue de sourds, le cancer du sein d'Annie, dont elle décrit la quotidienneté du traitement. Les remarques feutrées de l'écrivaine sur le choc de la maladie donnent une force particulière à ses réflexions sur l'amour. Enfin, l'écriture de Marc Marie, pour sa virtuosité à passer d'une image à l'autre sans perdre le fil, nous fait espérer un roman. MATHIEU SIMARD



La Blessure

Anna Enquist, Actes Sud, 267 p., 39,95 \$

Avec *La Blessure*, la Néerlandaise Anna Enquist signe un spectaculaire recueil. Dix nouvelles tragiques habitées de personnages maudits par le sort. On y croise une adolescente qui vivra une soirée inoubliable, un médecin qui ne mettra plus jamais les pieds sur un bateau, un couple qui aime les déceptions, un jeune pêcheur effectuant sa dernière sortie en mer... Fatalité du sort, bêtise humaine, précarité mentale, perturbations domestiques, méprises tragiques, obsessions dévorantes, folie : voilà les éléments qui constituent l'essence de ces nouvelles. La grande force d'Anna Enquist réside d'abord et avant tout dans la création de personnages. Au fil de la lecture, on s'aperçoit vite qu'ils sont bien plus que de simples créatures littéraires. En fait, on comprend que ce sont des êtres entiers et complexes qui vivent et respirent entre ces pages. CHARLES QUIMPER



Le Roi de la pastèque

Daniel Wallace, Autrement, 229 p., 29,95 \$

Deuxième roman de Daniel Wallace, qui nous avait donné le sublime *Big Fish*, *Le Roi de la pastèque* prend place dans une petite ville du Sud des États-Unis, où Thomas tente de percer le mystère entourant sa mère, qu'il n'a jamais connue. C'est à travers les divers témoignages des habitants de la ville d'Ashland que Thomas découvrira qui était sa mère, donc qui il est, lui. La narration du roman étant assumée par plusieurs individus, le langage varie gentiment d'un court chapitre à l'autre. Il s'élève et virevolte d'astucieuse façon en adoptant le caractère de chaque personnage. Wallace nous fait le coup encore une fois. Il parvient aisément à nous transporter, nous charmer et nous divertir avec un seul instrument : une histoire toute simple. CHARLES QUIMPER

Tom Gilling

Défier la gravité

Mine de rien, les bons bouquins finissent par faire leur chemin. Rien, en effet, ne prédestinait le roman de l'Australien Tom Gilling, *Miles et Isabel*, « une variation sur le rêve de voler », à devenir un best-seller traduit dans plusieurs pays. Rien, sauf la plume aérienne de Gilling, son style étincelant, sa tendresse pour ses personnages, teintée d'ironie, et son désir forcené de raconter des histoires qui font décoller.

Par Geneviève Thibault



© Philippa C.

Le phénomène de la traduction québécoise du roman (*Miles McGinty*, 2001), jusqu'ici inédit en français, vaut qu'on s'y attarde. C'est Sophie Voillot (avec une sensibilité et un sens de la nuance qu'on salue bien bas), qui a relevé le défi de rendre la finesse de langue de Gilling pour la jeune maison d'édition Alto. Née cet hiver grâce aux bons soins de son directeur littéraire Antoine Tanguay — que vous pouvez incidemment lire en ces pages —, Alto en est déjà à son troisième titre, après *Nikolski* et *Point mort*. Le premier, *Nikolski*, du Québécois Nicolas Dickner, a causé une véritable commotion critique, fait l'unanimité auprès des plus chipoteurs, et s'est très bien classé dans les palmarès des meilleures ventes. Chez Alto, sise dans la Vieille Capitale, on a dû prévoir plusieurs réimpressions : du jamais vu depuis longtemps dans l'édition d'ici...

Or, les romans de Dickner et de Gilling appartiennent à la même parentèle, celle de la fiction débridée, de l'écriture picaresque, de l'imaginaire foisonnant où l'aventure du récit l'emporte sur une structure habilement figulée. Celle aussi du bonheur de l'affabulation, de la légende urbaine, de l'obsession encyclopédique et du mélange des genres. Bref, *Miles et Isabel* appartient à ce type littéraire que les Anglo-saxons dénomment des *narratives* : « Je lis et relis Dickens, Sterne et *Don Quichotte*, nous écrit Gilling d'Australie. J'adore aussi Peter Carey, un écrivain

d'origine australienne vivant à New York. » En misant sur des auteurs fascinés par les mythes fondateurs de leurs continents respectifs, la direction littéraire d'Alto a rassemblé des imaginaires voisins : « Je me considère comme un écrivain australien issu de la tradition littéraire britannique, poursuit Gilling (qui a vécu en Angleterre jusqu'à l'âge de 20 ans). Notre littérature exprime les paradoxes d'un pays d'héritage européen métissé avec la culture de l'extrême pointe de l'Asie ; d'une population urbaine occupant un immense continent presque désert ; de blancs prospères côtoyant un peuple aborigène décimé. »

Le siècle de tous les vertiges

« Elle pensa à toute la distance sur laquelle elle l'avait porté et l'appela Miles. » 1856 : nés le même jour au tournant du XIX^e siècle, Miles et Isabel seront les enfants de la révolution industrielle, obsédés par la locomotion, l'électricité et les machines volantes. Tout les sépare, dont la classe sociale, mais ils défieront ensemble les conventions de la gravité terrestre et celles de l'époque victorienne à son apogée : « Cette période précède — et préfigure — les exploits des frères Wright, soutient Gilling. J'ai voulu écrire sur le mythe immémorial du vol, en le situant dans un contexte scientifique plausible. L'épopée des développements aéronautiques, qui entrecoupe ponctuellement l'intrigue, n'est pas toujours historiquement exacte mais, même transposée, elle reprend d'authentiques événements de l'histoire de l'aviation. »

Sous le signe de la prédestination, Miles et Isabel font leurs débuts dans un théâtre de Sydney, le Prince of Wales. Eliza McGinty, une actrice outrageusement célibataire et enceinte, jouit d'un succès de scandale en interprétant le rôle d'Hamlet. Elle accouche en pleine scène et provoque le même phénomène chez Louisa Dowling, une femme de banquier venue l'applaudir ce soir-là.

Les destins spectaculaires des protagonistes se croiseront par mille chemins de traverse. À 3 ans, Miles a déjà ratissé l'Australie en tournée, mais sa future carrière prend véritablement son envol un soir où sa mère le surprend suspendu aux cintres de plafond du théâtre Royal Victoria. Isabel, quant à elle, n'aime pas les poupées : la petite entêtée de 7 ans sera la première femme australienne à grimper dans une montgolfière. Miles — devenu entre-temps l'assistant du magicien Wolunsky, qui le fait léviter — rencontrera par le biais d'un cirque ambulant l'ex-proprétaire de la montgolfière, Tobias Smith, un aéronaute déchu, ivrogne et visionnaire. À 18 ans, tandis qu'Isabel repousse tous les préten-

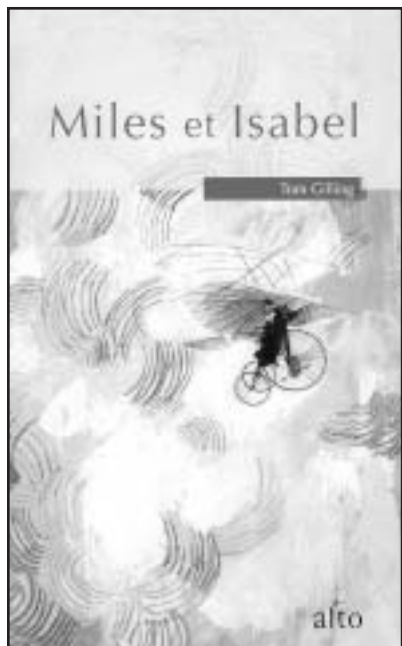
dants et parcourt les routes d'Australie, Miles devient le propriétaire du carnet où Smith griffonnait ses plans d'engins volants. Puis, grâce à un accident de bicyclette, les deux casse-cou se rencontrent, et l'électricité se propage. Miles trouve une confidente qui croit en son rêve de voler (« quelqu'un a bien inventé la machine à coudre », lui dira-t-elle), et une interlocutrice qui aime avoir le dernier mot. Mais leurs amours seront contrariées par les conventions de l'époque. Miles fera l'essai de son planophore sur la plage de Coogee : les amoureux fuiront ensemble et, passant là par hasard, un photographe ambulant immortalisera « sur la toile du ciel » leur entrée dans l'histoire.

La fugue et le contrepoint

Au lecteur de déterminer la signification de cette « tache floue dans le ciel ». Comment croire qu'une intrigue aussi captivante puisse finir dans la tragédie ? « Miles et Isabel s'évanouissent dans l'horizon, ils disparaissent aussi dans le récit de légende que le vieux Wolunsky raconte à leur propos à la fin du roman. Cela fait référence à la manière dont l'histoire se métamorphose et s'incorpore au mythe. C'est une conclusion en résonance avec l'Australie, un pays jeune, dont l'histoire officielle demeure incomplète, instable, et qui, par conséquent, entretient des doutes quant à son identité et ses accomplissements », explique Tom Gilling.

On comprend pourquoi les héros, déterminés à forger leur propre destin, sont des fabulateurs hauts en couleur, épris des canulars ingénieux qu'ils inventent à l'envi. Vouloir sa part d'histoires, c'est démêler l'écheveau de l'existence, et qu'importe si, au gré des narrations d'une pléthore de savants scientifiques ou de conteurs de foire, Balthazar le léviteur devient Melchior l'électricien.

On a comparé la virtuosité de Gilling à celle du romancier italien Alessandro Barrico (*Soie*). Ils partagent le même goût pour l'oralité, le dialogue, les méandres palpitants et l'art de la digression. Au lecteur de prendre en marche ce convoi disparate où il sera aussi question de l'introduction des lapins en Australie, de la condition féminine (Isabel lit *L'Assujettissement des femmes*, de John Stuart Mill), du théâtre élisabéthain, des tortues géantes et de l'Institut de mécanique de Sydney. En réinventant par le merveilleux une époque exaltante de l'histoire de son pays, Gilling nous révèle la façon dont les fictions régissent nos vies. Et finissent par nous élever au-dessus des obstacles.



Miles et Isabel, Alto, coll. Domaine étranger, 328 p., 23,95 \$

Un inédit de Dumas exhumé

Il ne cessera jamais de nous surprendre : l'un des plus grands feuilletonistes du XIX^e siècle, **Alexandre Dumas**, quoiqu'en réduit en poussières depuis des lustres, persiste et signe... Début juin, les éditions Phébus publiaient *Le Chevalier de Sainte-Hermine*, une **œuvre inédite** jusqu'ici préservée à la Bibliothèque nationale de France, et que seuls les chercheurs pouvaient consulter. Il s'agit cette fois de l'histoire, déployée sur 1000 pages, d'un chevalier déchiré entre ses convictions royalistes et sa fascination pour Napoléon Bonaparte. Le premier tirage s'élève à 20 000 exemplaires, et plusieurs contrats de traduction ont déjà été conclus.

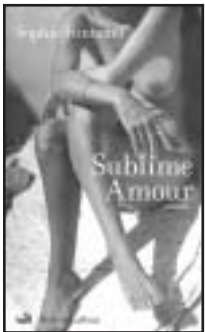


Nouveauté

Pierre qui roule...

Faite, en 1996, Chevalier des Arts et des Lettres en France, lauréate du Prix du Gouverneur général en 1997 pour *The Underpainter* (*Le Peintre du lac*, Albin Michel), l'Ontarienne Jane Urquhart est considérée ici comme à l'étranger comme l'un des meilleurs écrivains canadiens vivants. Dès sa sortie en 2001, *Les Amants de pierre* recevait sa juste part d'éloges. À travers la vocation créatrice de Klara Becker, sculpteure qui doit abandonner au front de la Première Guerre mondiale son amoureux, nous assistons à l'histoire puissante d'une existence solidement affirmée. Un des grands romans de l'été.

LES AMANTS DE PIERRE, Jane Urquhart, Fides, 482 p., 29,95 \$

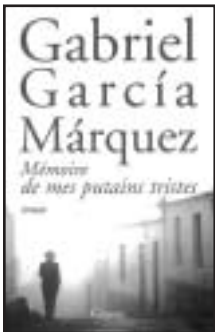


Nouveauté

L'amour dure... 99 ans ?

« Vous êtes beau. — Je suis marié ». Arminé, trente-sept ans, Arménienne, écrivaine. Manie : aime faire la roue en robe du soir. Claudio, cinquante ans, Italien, avocat. Signe distinctif : bavard...mais bavard ! Les années passent : il s'aiment. Sans jamais commettre d'adultère. Sans se lier aux yeux du monde. Sophie Fontanel, journaliste à *Elle* et lauréate, en 1995, du prix du Premier roman pour *Sacré Paul* (Nil), rafraîchit ce schéma archi-connu par sa maîtrise du conte.

SUBLIME AMOUR, Sophie Fontanel, Robert Laffont, 334 p., 27,95 \$

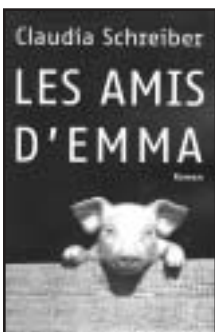


Nouveauté

Le vieil homme et la vierge

« L'année de mes quatre-vingt-dix ans, j'ai voulu m'offrir une folle nuit d'amour avec une adolescente vierge. » Avouez que comme incipit pour *Mémoire de mes putains tristes*, on ne pouvait pas faire plus... aguichant. La sortie d'un nouvel ouvrage du Colombien García Márquez, né en 1927, constitue toujours un événement en soi. En effet, depuis le très souvent cité ou donné en exemple *Cent ans de solitude* (1967), saga familiale qui le propulsa sur la scène littéraire mondiale, ce prix Nobel de littérature de 1982 a poursuivi une œuvre remarquable où nouvelles, récits et romans font bon ménage. Ce *Mémoire* en constitue une nouvelle preuve.

MÉMOIRE DE MES PUTAINS TRISTES, Gabriel García Márquez, Grasset, 129 p., 22,95 \$



Nouveauté

Sang de cochon

Orpheline, une fille de ferme n'a pour compagnons que les cochons. Chaque semaine, elle tue un porc, fait quelques saucissons, les vend, mais n'arrive pas à joindre les deux bouts. Un jour, une Ferrari s'écrase dans sa cour. À son bord, un homme évanoui, un sac plein d'argent. Plus rien ne sera pareil : Max est atteint d'un cancer, ses jours sont comptés, et pourtant c'est lui qui redonnera à Emma le goût de vivre... L'Allemagne a craqué pour cette deuxième œuvre de Schreiber, par ailleurs pigiste pour divers journaux. *Les Amis d'Emma* sera publié dans plusieurs pays et fera l'objet d'un film.

LES AMIS D'EMMA, Claudia Schreiber, Nil Éditions, 208 p., 27,95 \$



Nouveauté

Le pouvoir ? Il connaît !

John Edgar Hoover, directeur du FBI de 1924 à 1972, a projeté sur les États-Unis une ombre menaçante comparable à celle du Grand Inquisiteur sur la société espagnole du XVI^e siècle. Malheureusement, les milliers de pages d'archives accumulées par ce maniaque du secret ont disparu à sa mort. Le roman de Marc Dugain est le récit de cette sombre chronique par l'amant de Hoover, Clyde Tolson. Par l'auteur de *La Chambre des officiers* (JC Lattès), porté à l'écran par François Dupeyron.

LA MALÉDICTION D'EDGAR, Marc Dugain, Gallimard, 332 p., 32,95 \$

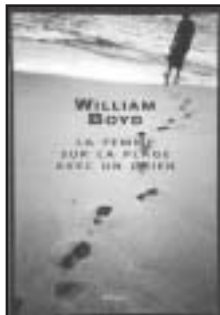


Nouveauté

Shoukèt laroze

La dictature de Duvalier a fait gagner à l'Amérique ce qu'elle a retiré à Haïti. Ces hommes et ces femmes, au passé et aux talents divers, ont repris racine tout le long de cette bande de terre qui va de la Floride au Québec. L'un de ces exilés s'est fait coiffeur à New York. Son bonheur tranquille cache sous les lambris d'une nouvelle vie une fausse image. En effet, le père Bienaimé est un ancien *shoukèt laroze*, nom créole qui signifie « briseur de rosée », l'un de ces fiers-à-bras qui, aux aurores, s'emparaient des gens destinés à être torturés.

LE BRISEUR DE ROSÉE, Edwige Danticat, Boréal, 278 p., 24,95 \$



Nouveauté

Rencontres, hasards et tondeuse

La Femme sur la plage avec un chien est le quatrième recueil de nouvelles du Britannique William Boyd. Ses neuf textes nous promènent en divers temps et espaces, de l'Angleterre rurale à Cape Cod, et du fond de la Russie aux plages de Normandie. Boyd n'a pas son pareil pour déployer toutes les possibilités d'un petit détail. On retiendra principalement « Le fantôme d'un oiseau », où, par la lecture du rapport médical rédigé par le médecin qui le suit, on assiste jour après jour au lent retour des souvenirs d'un jeune soldat retrouvé aux portes de la mort, le 12 juin 1944. Par l'auteur de *À livre ouvert*. (Prix des lectrices de *Elle* 2003).

LA FEMME SUR LA PLAGE AVEC UN CHIEN, William Boyd, Seuil, coll. Cadre vert, 197 p., 29,95 \$



Nouveauté

De chair, d'os et d'esprit

Auteur de *Sous la peau* (Seuil, 2001), court roman atypique, Michel Faber a consacré un quart de siècle à l'écriture de *La Rose pourpre et le lys*, une luxuriante fresque racontant les amours de Sugar, une prostituée dotée de charmes hors du commun, d'un esprit et d'une plume alertes (une rareté à Londres, en 1875), et de William, jeune héritier d'une parfumerie prospère tombé fou amoureux d'elle. Faber a su construire un récit captivant sur un fond de débauche des sens, de misère humaine, de bourgeoisie déclinante et de révolution industrielle. Cette œuvre (d'une vie) subjugue par la variété de ses thèmes et le souci des détails concernant des domaines tels que vêtements et mobilier, mœurs sexuelles et conventions amoureuses, découvertes médicales, rôles de la femme et de l'homme, abandon progressif de la religion au profit d'un nouveau dieu nommé « travail ». Le tout est rédigé dans une langue vive, sans lourdeurs, et nous entraîne à la suite de personnages bien définis, attachants, dont les destins croisés révèlent des combats personnels illustrant magnifiquement l'époque victorienne, au seuil d'une profonde mutation. Un best-seller international traduit en vingt-deux langues, qui se lit quasiment d'une traite, aussi incroyable que cela puisse paraître !

LA ROSE POURPRE ET LE LYS, Michel Faber, Boréal, 1142 p., 34,95 \$



Nouveauté

Quelque part dans le temps

À l'âge de 36 ans, Henry rencontre la femme de sa vie, Claire, qui n'a que... 6 ans. Ils s'unissent pourtant alors que ce dernier en a 31, et elle, 23. Comment une telle équation est-elle possible ? Claire et Henry s'aiment, et iront de premières rencontres en séparations : Henry souffre d'une maladie génétique très rare qui le propulse dans le temps sans avertissement. Une magnifique histoire d'amour, très émouvante, qui traite de façon inusitée des thèmes de l'attente et de l'absence au sein d'une relation amoureuse. Un projet d'adaptation au grand écran est en cours.

LE TEMPS N'EST RIEN, Audrey Niffenegger, Éditions Michel Lafon, 522 p., 29,95 \$

Une étoile de plus au firmament

Les presses américaine et européenne francophone ont, avec raison, fait beaucoup de cas de **la mort du romancier Tristan Egolf** qui, comme Hemingway avant lui, s'est tiré une balle dans la tête. En effet, le 7 mai dernier, l'écrivain de 33 ans, dépressif depuis dix-huit mois, a mis fin à ses jours dans sa ville natale de Lancaster, en Pennsylvanie. Considéré comme l'un des plus grands espoirs de la littérature étasunienne, Egolf avait subi 70 refus d'éditeurs avant de voir son premier roman, *Le Seigneur des porcheries*, le tragique et décapant récit d'un garçon de ferme du Midwest, enfin publié en 1998 par Gallimard. L'écrivain Patrick Modiano, qui le premier détecta l'immense potentiel de l'écrivain, a signé un émouvant billet dans *Les Inrockuptibles* de mai. Militant pacifiste, Tristan Egolf avait publié en 2002 *Jupons et violons* (Gallimard). L'an prochain devait paraître sa troisième fiction, *Kornwolf*.



Ah ! les journalistes !

Ah ! les journalistes ! Ces « fouille-merde », ces « chiens galeux » ! Ils sont accusés de tout. Pour les uns, ils n'en font jamais assez, ou sont à la solde des pouvoirs politiques, financiers ou culturels. Pour les autres, ils forcent le trait, manipulent l'opinion, avilissent la vie en société. Ignorants, arrogants, serviles, la litanie des épithètes lancées à leur égard est inépuisable. Alors, il fait bon tirer dessus. Mario Cardinal n'a pas résisté à la tentation. Le Français Gérard Spitéri s'y est refusé, préférant livrer une analyse plus complexe et nécessairement plus subtile de leur travail.

La « marchandisation » de l'information

Mario Cardinal pratique le journalisme depuis cinquante ans. Il a travaillé dans les milieux de la presse écrite et des médias électroniques, dont Radio-Canada. C'est donc à partir d'une vaste expérience et d'exemples bien connus, comme l'affaire Normand Lester, la guerre contre l'Irak et l'attitude de la presse canadienne-anglaise face au Québec, qu'il pose un regard acéré sur les médias, ses artisans comme ses propriétaires. Les journalistes d'aujourd'hui, écrit l'auteur, maîtrisent mal la langue (ce qui est vrai), n'ont pas toujours la compétence ou la passion nécessaires dans ce métier (c'est discutable), sont trop proches de leurs sources (vaste débat), sont mus par leurs penchants idéologiques (normal, ce sont des humains, pas des machines) et sont devenus des tâcherons de la dépêche au détriment de la qualité de l'information (c'est un avis que défendait déjà Zola) ou des porteurs de micro au service du divertissement (de tout temps, les journaux ont été très people). Quant aux médias, ils sont sous l'influence des puissances d'argent (rengaine entendue au XIX^e siècle) et, entre leurs mains, l'information est devenue une marchandise (va-t-on mener un jour un véritable débat sur ce poncif?).

Diantre ! le tableau n'est pas joli, mais est-ce la réalité ? Toute la réalité ? Je n'en crois rien, car, après tout, si les médias, comme l'écrit l'auteur, se « complaisent dans les historiettes de quartier » alors que « nous vivons sur une planète qui est en train de basculer dans une monstrueuse dialectique manichéenne (...) », c'est, qu'avant, il devait y avoir un paradis ou quelque chose de meilleur qu'aujourd'hui. Les journalistes étaient des héros, les médias, des redresseurs de torts au service de la veuve et de l'orphelin, l'information soupesée, analysée, le public nombreux, éduqué et combatif. Nous aurions donc régressé par rapport à cet âge édénique. Cette interprétation du passé et du présent est caricaturale.

Mario Cardinal a voulu donner de la crédibilité à son pamphlet en évoquant des affaires connues. Il



m'est difficile de juger de l'exactitude de son argumentaire à propos du traitement médiatique de la série *Le Canada, une histoire populaire* ou au sujet de l'affaire Normand Lester. Mon sentiment, mais c'est un sentiment, est qu'il frappe fort et juste. Pourtant, même là, je ne peux m'empêcher de douter après avoir lu son chapitre sur le soi-disant « asservissement des médias américains » pendant la guerre contre l'Irak en 2002-2003. L'auteur charge. Que les médias aient été patriotes et aient fait preuve d'un certain relâchement, je veux bien, mais que « la noirceur qui s'est abattue sur les réseaux américains de télévision pendant la guerre d'Irak » ait eu « des similitudes avec celle qui étouffait la presse soviétique aux heures les plus sombres du régime communiste », là, l'auteur pète les plombs. Il en veut pour preuve l'absence sur CNN, Fox News et MSNBC d'information à propos de plusieurs événements pendant le déroulement quotidien de la guerre. À moins de jouir du don d'ubiquité, personne ne peut regarder ces trois chaînes en même temps, toute la journée et pendant un an d'affilée. Ainsi, ce que Mario Cardinal ne voit pas, n'entend pas ou ne lit pas n'existe pas. Or, pour avoir écrit un livre sur la guerre contre l'Irak, et regardé CNN et lu le *New York Times* et le *Washington Post* tous les jours pendant cette période, je peux réfuter bon nombre de ces affirmations.

Une exigence personnelle

Les médias canadiens ont-ils fait mieux ? Globalement oui, écrit Mario Cardinal, qui rend hommage aux analystes de la chaîne RDI, dont j'étais, pour leur compétence et leur neutralité remarquable. Là encore, j'ai tiqué. En ce qui me concerne, compétent, peut-être, neutre, jamais. Tous les téléspectateurs de Radio-Canada et les lecteurs de *La Presse* savaient que j'étais contre la guerre, et je ne me gênais pas pour le dire. Mario Cardinal m'a-t-il bien écouté et lu ?

Les médias américains n'ont pas été partiaux pendant la guerre, comme l'indique une étude publiée récemment par le Projet pour l'excellence en journalisme de l'univer-

sité Columbia, où sont analysés 2200 reportages diffusés à la télévision, dans les journaux et sur les sites Internet. Les médias ont louvoyé, certes, comme on peut le faire lorsqu'un pays est en guerre et que le traumatisme touche des journalistes qui sont aussi des hommes et des femmes. Je n'excuse rien : je tente simplement de mettre en contexte. D'ailleurs, le traitement de la guerre par la presse française aurait dû intéresser Mario Cardinal. J'ai conservé les pages Irak du *Monde*, du *Figaro* et de *Libération*. Le parti pris anti-guerre était tel qu'il vaudrait bien une étude. Les médias français, à l'instar du *New York Times*, se sont-ils excusés de leurs dérives ? Non, écrit Gérard Spitéri, dans son ouvrage *Le Journaliste et ses pouvoirs*, car « cette déontologie en acte est inconnue en France, où l'on se bat moins pour l'exactitude des faits que pour le poids des idées ».

Le livre de cet ancien rédacteur en chef des *Nouvelles littéraires* porte sur la presse écrite et se veut historique, sociologique et factuel. Il nous réconcilie avec la profession. Rien ici de manichéen. Spitéri expose et décrit les forces et faiblesses des journalistes, les compromis quotidiens avec la réalité, les marges de manœuvre étroites dans lesquelles se débattent les grands groupes de presse. L'auteur est formel : « La presse écrite est généralement de meilleure qualité qu'autrefois », et c'est pour cette raison qu'elle est en mesure de retrouver une nouvelle vitalité face aux médias électroniques en s'engageant dans le journalisme d'opinion. Par ce terme, il faut entendre « des jugements éclairés, des prises de position affranchies des lieux communs comme des controverses artificielles, une qualité d'analyse qui entraîne la conviction. » On est loin des imprécations et plus proche de l'espérance.

Je sors toutefois de la lecture de ces deux livres un peu insatisfait. Je suis de ceux qui croient que l'information est une exigence personnelle de la part du lecteur, du téléspectateur. Aujourd'hui, le citoyen ne peut plus prendre prétexte des conditions politiques et économiques pour excuser son ignorance et son impuissance. La multiplicité des sources, la facilité technique d'y accéder et la gratuité grandissante ouvrent des avenues de connaissances inimaginables il y a quarante ou cent ans. Oui, le public a le droit à l'information, mais il a aussi un devoir, celui de s'informer. Il aurait été intéressant de voir cet aspect de la circulation de l'information abordé par les deux auteurs.

Il ne faut pas toujours croire les journalistes, Mario Cardinal, Bayard Canada, 284 p., 25,95 \$
Le Journaliste et ses pouvoirs, Gérard Spitéri, PUF, 336p., 49,95 \$

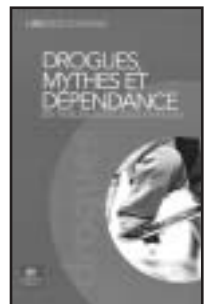


Nouveauté

On ne naît pas femme...

Depuis 1975, les Éditions du remue-ménage alimentent la réflexion sur la condition féminine. Anne-Marie Sicotte vient d'y faire paraître une biographie solidement documentée, qui ravive le souvenir des premiers pas du féminisme au Québec. Marie Lacoste Gerin-Lajoie naît à Montréal en 1867 dans un milieu aisé. À une époque où les rôles sociaux relèvent d'une vision à courte vue, elle travaillera à garantir aux jeunes femmes l'accès à une éducation digne de ce nom, rédigeant à leur intention un Traité du droit usuel qui fera école. Un ouvrage essentiel qui éclaire les enjeux du féminisme.

MARIE GÉRIN-LAJOIE. CONQUÉRANTE DE LA LIBERTÉ, Anne-Marie Sicotte, Éditions du remue-ménage, 503 p., 34,95 \$

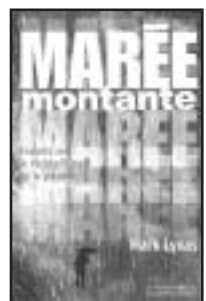


Nouveauté

Réflexion ou consommation

Line Beauchesne, professeure au département de criminologie de l'Université d'Ottawa, signe avec *Drogues, mythes et dépendance* un précieux guide destiné aux parents. Davantage informés, ceux-ci seront capables de mieux communiquer leurs valeurs à leurs enfants. Le livre commence par établir les mérites de la prévention, en expose les méthodes, pour enfin conseiller directement le lecteur. On note en ses pages un souci permanent de remettre les idées reçues à leur place.

DROGUES, MYTHES ET DÉPENDANCE. EN PARLER AVEC NOS ENFANTS, Line Beauchesne, Bayard Canada, 100 p., 14,95 \$

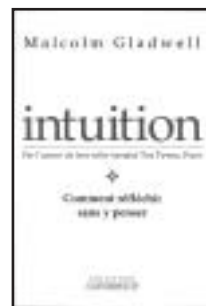


Nouveauté

La goutte qui fait déborder

Écologiste et journaliste réputé du Royaume-Uni, Mark Lynas suit pour nous dans *Marée Montante* les traces tangibles du réchauffement climatique. En 2002, revoyant pour une énième fois une photo d'un glacier péruvien prise par son père vingt ans auparavant, le reporter a l'idée d'aller au même endroit. Le constat est alarmant (voir www.marklynas.org). Un témoignage à mettre de toute urgence dans les mains de qui doute encore de la précarité de notre condition.

MARÉE MONTANTE, Mark Lynas, Au diable vauvert, 363 p., 42,95 \$



Nouveauté

Faire vite et bien

Le *Point de bascule* a sans contredit représenté l'un des ouvrages les plus utiles jamais écrits pour qui s'intéresse aux questions de marketing et de leadership. Journaliste au *New Yorker*, Malcolm Gladwell, toujours aussi bien documenté, nous montre dans *Intuition* comment parvenir à « réfléchir sans y penser ». Ne dit-on pas que les improvisations les plus réussies sont les mieux préparées ? À l'aide d'exemples tirés de milieux aussi différents que le sport, la musique classique, la publicité ou la thérapie de couple, il nous prouve que les meilleures décisions sont souvent les plus rapides.

INTUITION, Malcolm Gladwell, Transcontinental, coll. Revue Commerce, 243 p., 27,95 \$

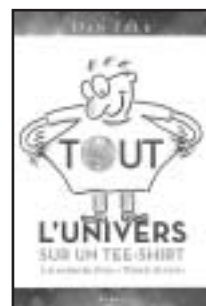


Nouveauté

Tous au chimique !

De nos jours, 7 décès sur 10 auraient pour cause une maladie chronique. Parmi ces maux, un grand nombre serait imputable à la pollution de nos propres corps. La procédure canadienne ne change pourtant pas : avant de s'assurer des dangers à long terme, on lance les produits, quitte à les retirer du marché ensuite. Marc Geet Éthier ne souhaite pas seulement sonner l'alarme : son ouvrage, tout en présentant un portrait de la situation, propose des solutions. Pour chaque sphère d'activité ou de consommation (aliments, entretien domestique, transports), des mesures précises sont décrites.

ZÉRO TOXIQUE : POURQUOI ET COMMENT SE PROTÉGER, Marc Geet Éthier, Trécaré, 287 p., 19,95 \$



Nouveauté

« Just do it »

La physique en arrivera-t-elle un jour à nous proposer une théorie expliquant tout, si simple à comprendre qu'on pourra l'arborer sur un tee-shirt ? Journaliste et vulgarisateur scientifique, Dan Falk raconte avec rigueur et clarté la quête d'absolu des philosophes et des scientifiques désireux de donner une réponse à toutes les questions soulevées par l'Univers. Depuis l'Antiquité, ils sont nombreux à avoir tenté de faire entrer l'infiniment grand dans l'infiniment petit... Prix de l'Association canadienne des écrivains scientifiques.

TOUT L'UNIVERS SUR UN TEE-SHIRT, Dan Falk, Fides, 252 p., 24,95 \$


Jean Moreau
CLÉMENT MORIN

Éric Simard
PANTOUTE

Christian Vachon
PANTOUTE

Matisse Constant
MONET

L'Étrange Voyage de Rudolf Hess. Mai 1941

Martin Allen, Plon, 351 p., 43,95 \$

Martin Allen, historien britannique, nous dévoile après maintes recherches des faits nouveaux sur l'un des événements les plus curieux de cette période agitée de l'histoire du XX^e siècle. Comment expliquer le mystérieux vol vers l'Angleterre de Rudolf Hess, fidèle second d'Adolf Hitler, qui fut arrêté et passa le reste de sa vie en prison ? L'auteur nous explique tout ce qui a précédé cette curieuse traversée. Le rôle des services secrets britanniques était d'une importance primordiale dans le déroulement de cette affaire ; leur tâche était de faire croire aux Allemands que l'Angleterre était prête à faire

la paix. Leur but : faire ouvrir un second front vers la Russie, afin que les nazis cessent de les attaquer. Toutes ces négociations secrètes étaient inconnues encore il n'y a pas longtemps : à lire pour les amateurs d'histoire de la Seconde Guerre mondiale. **JEAN MOREAU**

Il était une fois... et pour toujours

Alison Lurie, Rivages, coll. Essais, 262 p., 39,95\$

On connaît Alison Lurie comme romancière, mais on ignore qu'elle est une spécialiste de la littérature jeunesse. Cet essai ludique, intelligent et un tantinet psychanalytique le prouve hors de tout doute. En partant de sa propre expérience, elle montre l'importance que peuvent avoir certaines lectures dans la vie d'un jeune lecteur. Ainsi, elle nous invite dans l'univers de Hans Christian Andersen, de Pinocchio, de Harry Potter, du magicien d'Oz, de Babar et de Louisa May Alcott, pour ne nommer que ceux-là. Ses choix vont beaucoup vers la culture anglo-saxonne, qui est un peu éloignée de la nôtre, mais sa plume est si contagieuse et son regard si pertinent que

ça ne gâche en rien le plaisir qu'on a à la lire. La preuve en est qu'elle m'a donné le goût de lire *Les Quatre Filles du Docteur March* ! **ÉRIC SIMARD**



Dans la Tanière du loup

Traudl Junge, JC Lattès, 307 p., 34,95 \$

On rêve souvent d'être un petit oiseau pour pouvoir épier les gens à leur insu. Traudl Junge, en devenant la secrétaire de Hitler en 1942, a un peu joué ce rôle malgré elle. La position qu'elle occupait auprès du chancelier du III^e Reich lui a permis d'être un témoin plus que privilégié de ce qui se passait à l'intérieur du bunker. Grâce à elle, nous franchissons les murs bétonnés qu'aucun historien n'avait pu pénétrer de cette manière. Fine observatrice, elle dépeint le quotidien de Hitler, d'Eva Braun et de toute cette faune qui gravitait autour des deux personnages.

Elle croyait que ses anecdotes n'avaient aucun intérêt alors qu'au contraire, elles apportent un éclairage nouveau et essentiel à la compréhension de ce triste pan de notre histoire. Un document fascinant et effroyable. **ÉRIC SIMARD**



Traité d'athéologie

Michel Onfray, Grasset, 282 p., 32,95\$

« Le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas », disait Malraux et, tristement, nous ne pouvons pour le moment lui donner tort. Avec son *Traité d'athéologie*, le philosophe Michel Onfray s'attaque à cette recrudescence de la religion et aux conséquences de celle-ci. Il nous propose une historiographie rigoureuse de l'athéisme, qui force un certain recul face aux monothéismes et à leurs pratiques passées et présentes. Reprenant certains abus des religions du Livre, Onfray justifie le recours à l'athéisme pour combattre la pulsion de mort

qu'elles appellent, les tyrannies et servitudes qu'elles imposent et les désirs irréels qu'elles suggèrent. Ainsi, il nous rappelle qu'à trop vouloir profiter d'un « arrière-monde » hypothétique, nous oublions trop souvent de profiter du moment présent. **MATISSE CONSTANT**

Esquisses d'exil

Le grain tombé entre les meules (t. 2) : 1979-1994

Alexandre Soljénitsyne, Fayard, 702 p., 49,95 \$

Au fond d'une forêt du Vermont, il y a Alexandre Soljénitsyne l'exilé. Il est un grain, broyé par la meule soviétique, broyé par la « tribu instruite » américaine. Trop paysan, trop russe, parlant trop de rigueur morale, de courage, l'écrivain barbu déplaît. On lui préfère le dissident urbain Sakharov, le réformateur communiste Gorbatchev. Qu'on l'isole, il n'en a cure : il peut dorénavant écrire son oeuvre à sa guise. Les pages les plus belles, les plus tragiques de ces *Esquisses d'exil*,

il les rédige entre 1989 et 1994. Un dégel a lieu dans sa patrie. Les portes de la terre natale s'ouvrent. À la frénésie du départ se substitue l'angoisse : la Russie n'est que chaos et il va à sa rencontre. Mais le récit de son installation, ce sera pour une autre fois. **CHRISTIAN VACHON**



Douce Tamise

Matthew Kneale, Pocket, 414 p., 12,95 \$

Alors que le fleuve répand le choléra sur la capitale britannique pendant l'été 1849, la vie de l'ingénieur Joshua Jeavons bascule : son épouse, qui se refusait à lui, s'est enfuie. La rumeur taxe la disparue de libertinage, mais n'en croyant rien, Jeavons écume les beaux quartiers. C'est pourtant dans les ruelles des bas-fonds londoniens qu'il retrouvera sa trace... Cette fresque marie drame conjugal et catastrophe médicale avec habileté. Né à Londres, Matthew Kneale est l'auteur de deux autres romans (*Les Passagers anglais* et *Cauchemar nippon*). À l'automne 2006 paraîtront des nouvelles chez Belfond.



La Nostalgie de l'ange

Alice Sebold, J'ai Lu, 349 p., 13,95 \$

Susie Salmon a 14 ans lorsqu'elle est victime de la sauvage agression d'un voisin. De l'au-delà, la jeune femme, narratrice de *La Nostalgie de l'ange*, assiste à l'histoire de sa propre absence à travers la longue reconstruction de sa famille. Énorme succès lors de sa parution en 2002 aux États-Unis, *The Lovely Bones* trouvait l'année suivante un semblable écho auprès du public francophone. Alice Sebold est également l'auteure de *Lucky* (Nil, 2005), un récit poignant portant sur le viol qu'elle a elle-même subi.



Le Dictateur et le hamac

Daniel Pennac, Folio, 410 p., 15,95 \$

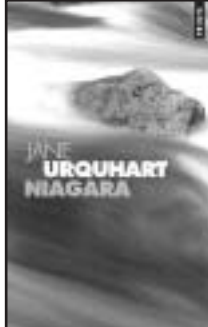
Il y a un dictateur d'Amérique latine agoraphobe qui se fait remplacer par un sosie, ce dernier cédant sa place à un autre sosie, l'ombre du *Dictateur* de Chaplin qui plane au-dessus de ces hurluberlus, puis cet écrivain français réputé, qui se prélassait dans son hamac, en fait l'éloge et imagine cet abracadabrante récit. L'auteur alterne entre l'histoire proprement dite et les souvenirs de voyages et de lectures. (*Comme un roman*, la série des Malaussène), qui l'ont conduit jusqu'à la conception de ce livre iconoclaste et déroutant.



Niagara

Jane Urquhart, Points, 253 p., 12,95 \$

On va aux chutes du Niagara en voyage de nocces ou pour s'y noyer. N'importe quel touriste vous le dira : nombreux sont les corps d'intrépides acrobates ou de cœurs malheureux à s'être fracassés sur les rochers situés au pied de ces splendeurs naturelles. Si vous en doutez, allez donc faire un tour au musée de Niagara-Falls... C'est cette vision noire que l'Ontarienne Jane Urquhart nous invite à découvrir par le truchement de personnages bigarrés, au destin lié au tourbillon de l'eau. Un roman fascinant honoré du Prix du meilleur livre étranger 1992.



La Dame à la Licorne

Tracy Chevalier, Folio, 359 p., 14,95 \$

La Jeune Fille à la perle brodait allègrement autour du peintre Vermeer une histoire d'amour et d'art. De regard et de tableau il est de nouvelle question dans *La Dame à la Licorne*. Paris, 1490. Nicolas des Innocents est peintre. Il se voit confier par Jean Le Viste la réalisation de miniatures, qui serviront de modèles à ses tapisseries. Le noble seigneur a commandé une représentation de la bataille de Nancy mais, fasciné par la fille de Le Viste et détourné de son premier objectif par son épouse, Nicolas peint plutôt une femme et une licorne...



Le Milieu du jour

Yvon Rivard, Boréal Compact, 328 p., 15,95 \$

Grand Prix du livre de Montréal 1996, *Le Milieu du jour* propose une fine et originale lecture du sempiternel thème du triangle amoureux. Yvon Rivard, dans ce roman « d'une rare intelligence et d'une rare lucidité » (*Spirale*), dresse avec sincérité le portrait d'un écrivain déchiré entre deux muses. Lauréat du Prix du Gouverneur général 1986 pour *Les Silences du corbeau*, Rivard, qui enseigne les lettres françaises et québécoises à l'Université McGill, vient de publier *Le Siècle de Jeanne* (Boréal).



Service clientèle

Benoît Duteurtre, Gallimard, coll., Folio, 109 p., 10,95 \$

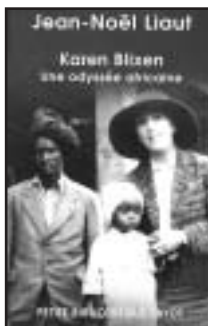
Ce bref opus se lit de manière aussi compulsive que les obsessions modernes qu'il décrit : le temps (24 heures dans une journée ne suffisent plus), l'appât du gain (« money rules the world ») et la vitesse (« farnienter » n'est plus bien vu). Muni de son portable, un homme fait la file à l'épicerie, à l'aéroport, au péage routier, au service à la clientèle... L'attente équivalant à une « perte », l'auteur du *Voyage en France* (Médicis 2001) se livre ici à une brillante satire de la société occidentale, décidément trop pressée.



Karen Blixen : Une odyssée africaine

Jean-Noël Liaut, Payot, coll. Petite Bibliothèque Payot, 230 p., 14,95 \$

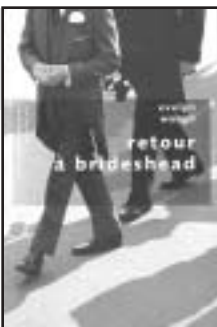
Auteure majeure du XX^e siècle, Karen Blixen (*La Ferme africaine*, *Le Dîner de Babette*, *Sept Contes gothiques*) reste peu lue de nos jours — quoique *Souvenirs d'Afrique*, avec Meryl Streep et Robert Redford, l'ait fait connaître davantage. Et pourtant, sa vie a tout d'un roman qu'on prend plaisir à découvrir ici : née au Danemark, elle émigre au Kenya en 1914 avec un mari rustre, et règne sur une plantation de café arrachée aux Noirs, qu'elle fréquente et protège pourtant assidûment. En outre, elle souffrira de la syphilis, et tombera follement amoureuse d'un aristocrate anglais.



Retour à Brideshead

Evelyn Waugh, Robert Laffont, coll. Bibliothèque Pavillons, 607 p., 15,95 \$

Publié en 1945, *Retour à Brideshead* raconte les déboires d'un étudiant d'Oxford en visite à la demeure familiale d'un ami excentrique et fortuné. Auteur d'une quinzaine d'ouvrages (romans, nouvelles), dont les plus connus restent *Grandeur et décadence* et *Une poignée de cendres*, l'Anglais Evelyn Waugh (1903-1966) a grandement contribué à répandre l'humour *british*, savoureux amalgame de sarcasme et d'ironie. Maître de la satire, l'auteur s'est joyeusement fait la main sur l'aristocratie et la politique britannique, de même que sur le judéo-christianisme. *So marvelous, dear !*



Véritable Histoire du gang Kelly

Peter Carey, 10/18, 478 p., 18,95 \$

Hommage inspiré au plus controversé hors-la-loi de l'Australie, ce récit galopant et adroit, au style truculent, offre une vision différente du funeste destin de ce bandit qui, avant d'être pendu en 1880, a tenu en échec la police pendant des années. En véritable virtuose capable de jouer du farfelu (*La Vie singulière de Tristan Smith*) comme du tragique et du baroque (*Jack Magg*), Peter Carey s'est offert le luxe de poser au-dessus de son foyer un deuxième prix Man Booker grâce à la *Véritable Histoire du gang Kelly*.



Plutôt mourir

Marcello Fois, Points, 296 p., 14,95 \$

Noires sont les intrigues de Marcello Fois et longs, les couteaux des nuits de sa Sardaigne. L'auteur de *Les Hordes du vent* (Seuil, 2005) raconte dans *Plutôt mourir* une histoire glauque à souhait, au développement enrichi par un nombre impressionnant de personnages. Dans la ville de Nuoro, en 1992, Ines Ledda, 12 ans, est la quatrième petite fille à disparaître depuis septembre 1989. Son cadavre, retrouvé dans les bois, révèle les signes d'un récent avortement. La corde de l'enquête, prodigieusement mêlée, se noue peu à peu : on est pris au collet !



Le Dernier Ami

Tahar Ben Jelloun, Points, 148 p., 9,95 \$

Tahar Ben Jelloun n'est plus à présenter, lui qui sait si justement rendre compte du paradoxe opposant la tradition et la modernité qui anime sa patrie, le Maroc. Il en nourrit d'ailleurs son œuvre foisonnante depuis *Harrouda* (1973), en passant par *La Nuit sacrée* (1987) ou *Le Premier Amour est toujours le dernier* (1995). Sur fond de jalousie et de trahison, *Le Dernier Ami* constitue, sur une trentaine d'années, le récit à deux voix de l'amitié unissant Ali et Mamed, qui livrent chacun leur version des faits.



Sciences et culture

Bouillon de poulet pour l'âme de l'éditeur

Bien qu'elles soient aujourd'hui surtout connues grâce au succès retentissant de leur collection « Bouillon de poulet », vendue à plus de 500 000 exemplaires depuis son lancement en 1996, les Éditions Sciences et Culture offrent depuis trente ans bien d'autres décoctions faites de savoirs, d'un soupçon d'audace et de flair. Comme quoi les bonnes vieilles recettes peuvent aussi mener loin. Car dans la petite maison d'édition fondée par Michel Béliveau en 1975, on n'a jamais perdu de vue plusieurs principes, dont l'idée selon laquelle la taille d'une entreprise n'est nullement garante de la solidité de ses fondations.

Par Antoine Tanguay

Selon Mathieu Béliveau, fils du fondateur et aujourd'hui président-directeur général de la maison, la longévité de l'entreprise n'a pas à voir avec le succès instantané ou les opérations de marketing intempestives : « Je crois que ce qui résume bien notre histoire, c'est que nous avons réussi à demeurer petits, mais solides. » En trois décennies, on n'a pas oublié les principes de Michel Béliveau, un ingénieur de formation, qui a toujours préféré se concentrer sur la publication d'un nombre limité d'ouvrages s'adressant à des clientèles précises, gages de qualité et de professionnalisme : « Mon père a toujours considéré son entreprise comme quelque chose qui devait avant tout conserver une certaine stabilité. »

Il est vrai qu'avant de goûter au succès des « Bouillon de poulet pour l'âme » au milieu des années 90, Béliveau avait vécu bien d'autres aventures éditoriales, marquées par l'ambition de réconcilier le savoir avec la production de livres accessibles. À ses débuts, la maison a surtout publié des notes de cours dans différents domaines des sciences pures, et ce, pour diverses institutions d'enseignement. Puis l'achat, en 1980, de Diffusion Iris, et la création de la librairie qui porte le même nom, ont permis d'accueillir dans son catalogue des ouvrages à caractère religieux. Le fait de devenir leur propre distributeur a permis à Sciences et culture de mieux envisager l'avenir, tout en démontrant une ferme volonté de partir à la recherche de nouveaux marchés, notamment dans le domaine du développement de la personne. En 1991, une association avec la fondation Hazelden, un centre reconnu mondialement pour ses traitements de la toxicomanie et de l'alcoolisme, a confirmé à l'éditeur l'importance de miser sur la volonté d'allier mieux-être et rigueur scientifique. Ainsi, selon Mathieu Béliveau, le succès spectaculaire de *Vaincre la codépendance* de Melody Beattie a marqué un point tournant encore plus

important que l'arrivée de la série « Bouillon de poulet », puisque Sciences et culture s'est ensuite associée au Centre jeunesse de Montréal pour produire une collection de titres spécialisés en éducation.

Le secteur du développement personnel a connu son premier véritable essor avec la publication des livres de Beattie et, plus tard, de *L'insatisfaction chronique* (Laurie Ashner et Mitch Meyerson) et de *Manger ses émotions* (Bill B.). Toutefois, il est vrai que l'année 1996 est celle qui marqua l'entrée au catalogue des fameux « Bouillon de poulet pour l'âme », mijotés par deux Américains, Jack Canfield et Victor Hansen. Pour la petite histoire, notons que le succès de cette série ne fut pas instantané, et qu'il aura fallu bien de la détermination de la part des auteurs et des agents responsables de la commercialisation internationale pour qu'un vaste public apprécie enfin ces livres. Imaginez : le projet a été refusé par plus d'une trentaine d'éditeurs américains... Au Québec, ce ne fut pas vraiment plus facile : « Tout le monde a aussi refusé, même mon père. Les Éditions Du Roseau ont fait une première édition en changeant le titre et la couverture, puis elles ont décidé de ne pas continuer la série. Les agents ont rappelé mon père et réussi à le convaincre. De là, tout a décollé. Nous avons été l'un des premiers éditeurs au monde à décider de ne rien changer aux titres ni à la couverture, ce qui explique en partie pourquoi la série marche si bien », explique Béliveau.

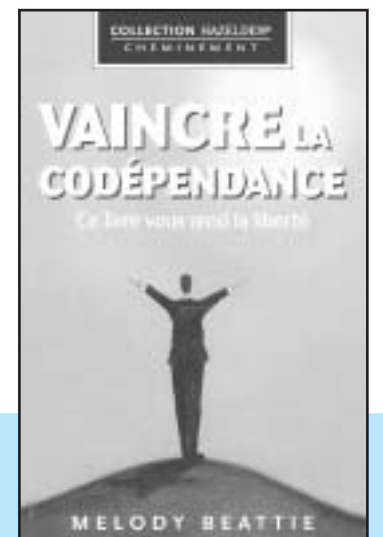
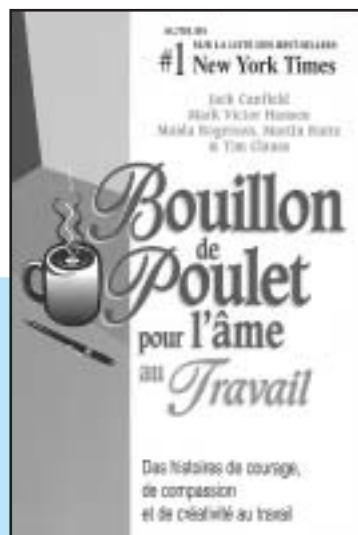
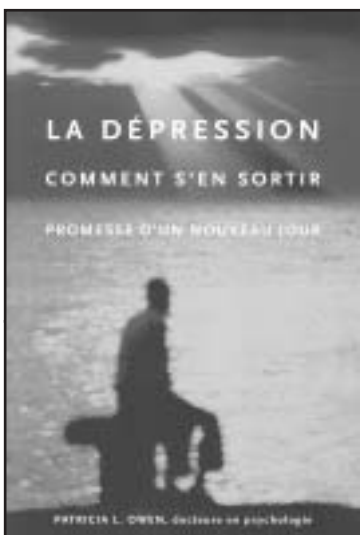
Aujourd'hui, Sciences et Culture a publié trente volumes de cette série de textes destinés à vous revigorer l'âme et traduits en plus de 36 langues. En anglais, on offre déjà 80 titres, ce qui force Mathieu Béliveau et son équipe à effectuer une certaine sélection : « Il y en a pour les chiens et les chats, pour ceux qui voyagent, les étudiants, les jardiniers, les parents... Si je voulais, je pourrais faire de la



traduction jusqu'à la fin des temps ! Je préfère en éditer seulement deux ou trois par année et tenter de faire coïncider la publication avec un événement spécial. À la rentrée de septembre, par exemple, paraîtra *Bouillon de poulet pour les professeurs*, et *Bouillon de poulet pour l'âme romantique* sortira à la prochaine Saint-Valentin... »

Avec à son emploi une douzaine de personnes œuvrant à la publication d'une quinzaine de livres annuellement, Sciences et Culture estime avoir atteint un bon rythme de croisière. Et comme son père, Mathieu Béliveau n'a pas l'intention de changer la formule gagnante : « Je recherche toujours un bon mélange entre des volumes plus grand public mais très sérieux comme ceux sur la dépendance, qui amènent de l'eau au moulin, et d'autres, beaucoup plus spécialisés. Cependant, j'aimerais avoir plus d'auteurs québécois dans le secteur du développement de la personne. Je vais donc tout faire pour aller à leur rencontre et ainsi tenter d'équilibrer notre catalogue. Ça nous permettrait aussi d'établir une dynamique entre auteurs et éditeurs, que nous n'avons pas avec les auteurs étrangers. »

Pas question donc, aux dires de Béliveau, de « se lancer dans le roman ou le livre de recettes ». Une seule suffit (outre le bouillon de poulet) : celle reposant sur l'idée qu'il faut toujours s'assurer d'être bien solide avant de se lancer dans n'importe quelle entreprise. Une recette qui, à trente ans bien sonnés, ne se démode pas.



L'édition et les best-sellers

LE SUCCÈS EST DANS L'air

L'édition internationale s'est engagée dans une féroce course aux best-sellers. De l'Angleterre à l'Allemagne en passant par l'Italie, le Brésil, les États-Unis, le Canada et, oui, le Québec (quoique dans une moindre mesure), les acteurs du monde du livre sont désormais séparés en deux camps. D'abord, il y a ces maisons d'édition qui recherchent le gain à tout prix, qui préconisent un contenant attrayant dont l'histoire, bâtie sur un canevas convenu, voire simplet mais efficace, a le mérite de répondre, selon un obscur calcul, aux attentes des lecteurs. Et puis, il y a ces tenants de la vieille garde, ces éditeurs qui privilégient un contenu plus riche au détriment de ventes faramineuses, préférant l'établissement d'une relation de confiance entre eux et l'auteur puis, si Dieu (ou l'industrie) le veut, entre l'écrivain et son public.

Hélène Simard, coordonnatrice-rédactrice adjointe

Tout le monde le lit

Vous me direz que tout est une question de goût et qu'il faut de tout pour satisfaire tout le monde. Et vous aurez bien raison. Mais n'avez-vous pas remarqué, ces temps-ci, que plusieurs personnes lisent le même livre ? Au café et au parc, en bus et en avion ? Puisqu'il faut bien citer un exemple, parlons du *Da Vinci code* de Dan Brown. Ici, l'idée n'est pas de déterminer si ce roman est bon ou mauvais (tous les goûts sont dans la nature, dirai-je au risque de me répéter), mais de souligner que ce thriller religieux a fait l'objet d'une mise en marché d'une ampleur inimaginable il y a quelques années seulement (qui s'est soldée par des millions d'exemplaires écoulés). Par ailleurs, de nombreux « produits dérivés » en sont inspirés : pensons à ces ouvrages démystifiant le mystère au cœur du récit et autres fictions relevant du clone romanesque.

Au fil des pages qui suivent, vous découvrirez que depuis les beaux jours du feuilleton, au XIX^e siècle, la finalité de l'édition a beaucoup changé, au point de mettre en péril une forme d'expression fondamentale et nécessaire. Aujourd'hui, derrière les différentes stratégies publicitaires élaborées en fonction des caractéristiques du livre et de son public cible, c'est finalement la définition même du livre et le traitement qu'on lui réserve qui sont menacés. En effet, une œuvre ayant requis un long investissement physique et psychologique de la part de son créateur (une rareté dans notre société axée sur la performance et le profit), doit-elle être mise en marché comme des chaussures, un jean ou une voiture ? La réponse est non. Certes, le livre est un produit, mais il est « culturel » ; sa conception n'a pas été faite en usine.

Le secret du succès

Que ce soit au petit écran, dans les journaux ou à la radio, il semble que seuls l'auditoire ou le lectorat comptent de nos jours, et que tous les moyens sont bons pour les obtenir. Ce qui nous ramène à la problématique des best-sellers, tantôt des torchons, tantôt des chefs-d'œuvre, et à l'éventualité qu'il existe bel et bien une recette du succès. La création d'un livre-événement relève encore d'un mystère (partiellement résolu) : il n'y a pas de recette magique, le résultat est aléatoire (les éditeurs sont parfois les premiers surpris), mais on sait que la concentration d'un certain nombre de facteurs transforment un succès d'estime en *blockbuster* international. Si l'on revient à la théorie des goûts, il serait juste de clamer qu'il existe autant de best-sellers que de lecteurs. Osons croire que la variété, l'une des plus grandes caractéristiques de la littérature, est là pour rester.

Dans la mesure, donc, où nombre de lecteurs lisent le même ouvrage, doit-on s'inquiéter ? Interrogeons-nous, tout au moins. Demandons-nous jusqu'où nous mènera la course aux best-sellers. Les standards dans le livre n'ont pas lieu d'être. Le métissage de cultures musicales, la *World Beat*, d'accord, mais la *World Fiction*, non merci. L'hégémonie laisse peu de place aux nouvelles initiatives, presque condamnées d'avance par la présence massive de best-sellers en librairie. Mais les signes sont là. Dans n'importe quel domaine, la convergence est dangereuse : pensée et littérature seront-elles taxées un jour d'« uniques » ? Les éditeurs du monde entier vont-ils adapter leurs tactiques de promotion à un marché ne carburant qu'aux meilleurs vendeurs ? Espérons que non. C'est pourquoi, au-delà du simple plaisir de la lecture, on doit s'attarder un instant au livre lui-même, à ce qu'il recèle de trésors cachés. Évidemment, la part des choses est plus difficile à faire qu'au chapitre de l'alimentation où, entre un hamburger doublement garni et une salade de thon, le tableau des calories parle pour nous. Bien sûr, des écarts occasionnels ne sont pas proscrits ; ils contribuent à l'équilibre. Même chose pour la littérature, pensez variété, cultivez la curiosité, laissez-vous happer par le livre de l'heure. Mais le reste du temps, allez lire ailleurs.

Comme la dynamite, le best-seller naît de façon accidentelle. Son explosion est liée à l'élargissement du lectorat, et ne peut être séparée de l'existence du roman tel que nous le connaissons. Un ensemble de phénomènes expliquent sa création, parmi lesquels l'amélioration de l'éducation publique, la réduction du coût du papier et le développement de la presse d'information.

Par Mathieu Simard, librairie Pantoute

Information ou loisir ?

À la fin du XIX^e siècle, acheter un livre est un luxe réservé aux classes les mieux nanties. Les revenus d'une famille ouvrière n'encouragent pas l'achat d'un produit comme le roman, considéré comme étant exclusivement dédié au loisir. Le temps de repos, susceptible d'être consacré à la lecture, était par ailleurs plutôt rare : rappelons que la semaine de travail, au début du XX^e siècle, s'étirait du lundi au samedi, à raison de 10 heures à 12 heures par jour. Compromis économique et idéologique : le feuilleton, que l'on retrouve bientôt dans la plupart des journaux et des revues. Roman coupé en épisodes, il entraîne une rapide pénétration de la fiction dans les milieux populaires. Le périodique ne coûte pas cher ; il a, de plus, une valeur d'information qui vient à bout des réticences des hommes, moins portés à lire : ils s'y tiennent au courant des affaires publiques... et du prix des objets de consommation. À cette époque, en France, le roman-feuilleton intéresse d'abord les femmes, et sa présentation en un chapitre à la fois encourage sa lecture : « une livraison peut être rapidement lue, entre deux tâches ménagères, et le suspense narratif par lequel elle se termine brise quelque peu la monotonie de l'existence » (Anne-Marie Thiesse, *Le Roman du quotidien*). Les épisodes, découpés, sont cousus à la main et les romans ainsi recomposés sont prêtés à l'entourage.

Au pays de l'Oncle Sam

Aux États-Unis, un plus grand bassin de population, doublé de stratégies publicitaires persuasives, permettent déjà aux ouvrages reliés d'atteindre des ventes impressionnantes. En 1895, le magazine *The Bookman* publie la première liste des « meilleurs vendeurs ». Le premier best-seller consacré, cette année-là, est *Beside the Bonnie Brier Bush*, de l'Écossais Ian MacLaren. L'effet des listes sur les ventes est immédiat : le livre est déjà conçu et perçu comme un produit de consommation dont l'offre passe par le même canal que les autres... Ainsi, en 1897, *The Honorable Peter Stirling* de Paul Leicester Ford connaît des ventes décevantes... jusqu'à ce que son éditeur laisse entendre que le récit est inspiré de la vie du président Cleveland. Résultat : 228 000 copies vendues dans l'année. Souhaitant répéter les succès des éditeurs américains, l'industrie française appliquera rapidement les mêmes recettes. L'une de ces premières réussites orchestrées est la réédition, en 1921, de *Maria Chapdelaine*, premier titre de la collection « Les cahiers verts » de Grasset. Le tirage atteindra près de 170 000 exemplaires en deux ans.

De la définition d'un best-seller

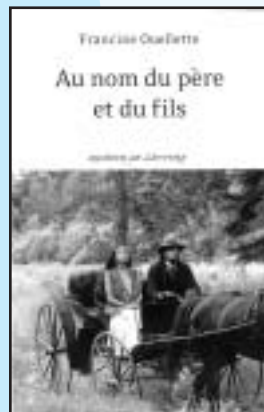
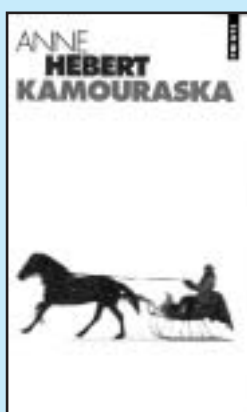
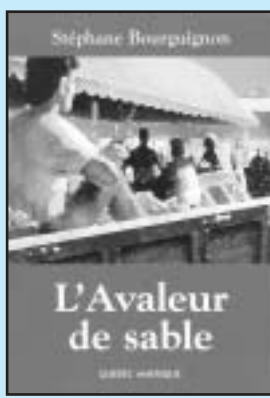
Mais que désigne-t-on, aujourd'hui, par « best-seller » ? Parle-t-on d'un ouvrage produit selon des stratégies de mise en marché éprouvées, orienté vers un public-cible ? Ou ne s'agit-il pas plutôt d'un livre qui tombe à point, satisfaisant les exigences de la critique et comblant les attentes d'un large lectorat ? D'un côté il y aurait l'« art » ; de l'autre, le « produit ». Le malaise provient d'une confusion dans la définition de l'objet. Exemple de cette ambivalence, une citation de *La Force de l'âge* de Simone de Beauvoir (1960), tirée de l'article « Best-seller » de Pierre Nora (*Encyclopedia Universalis*) : « Le dernier best-seller américain, *Babbit*, nous parut laborieusement plat ». Or *Babbit*, de Sinclair Lewis, prix Nobel de littérature, est considéré comme un classique.

En ce qui concerne exclusivement la fiction, le statut de « best-seller » demeure ambigu. Mais cette confusion est d'abord affaire de regard. Parler de best-seller, c'est, dans une certaine mesure, faire de l'histoire ou de la sociologie, quand ce n'est pas tout simplement en rester au niveau de la mise en marché : les maisons de distribution, parmi leurs listes de livres à paraître, présentent une colonne « best-sellers ». Il n'est pas question de « littérature », au sens où l'on ne juge pas d'une qualité, pas plus qu'on n'interprète une œuvre selon sa forme par rapport à d'autres œuvres.

La lecture « littéraire » implique de s'intéresser d'abord à la façon dont c'est fait. La réussite littéraire évoquée par la critique est comme un tour de magie dont on prend plaisir à piger le truc. Cette visée de décodage n'exclut pas la foi en cette magie, qui repose d'abord sur l'identification à un personnage, souvent une héroïne (*Les Filles de Caleb*, *La Cordonnière*, *Madame Bovary*, *Anna Karénine*), puis sur l'adhésion à un contexte qui évoque des traits sensibles de notre passé ou de notre présent : rapports entre les hommes et les femmes, difficulté à concilier les rôles sociaux, affrontement avec le clergé, certains milieux économiques ou politiques, etc.

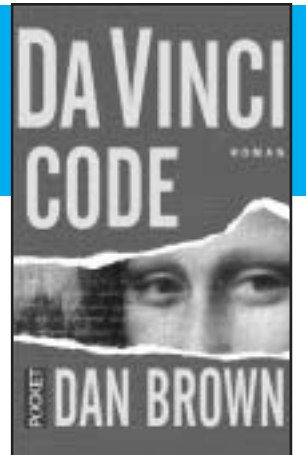
« Les best-sellers, écrivait Denis Saint-Jacques dans *Ces livres que vous avez aimés : Les best-sellers au Québec de 1970 à aujourd'hui* (Nota bene, 15 \$), participent à la constitution de la culture commune ; ils offrent une scène où l'on peut jouer ou être joué ». Mais, en dehors du marché français, qui demeure difficile d'accès, on voit mal les possibilités pour un best-seller québécois d'atteindre les chiffres de vente des plus grosses pointures. *L'Histoire de Pi*, de Yann Martel, est une exception notable, mais il fut d'abord publié en anglais, et par un éditeur étranger. L'Italien Umberto Eco, quant à lui, reste l'un des rares noms extérieurs au monde anglo-saxon à jouer sur la scène de ce qu'on appelle désormais la *World Fiction*. Lueur d'espoir pour la littérature québécoise, l'existence d'un roman populaire national, avec les Beauchemin, Tremblay, Cousture, Brouillet, et, plus récemment, les Lacombe et Gill. À l'exemple de l'intérêt notable des Québécois pour leur propre contenu télévisuel, notre production de best-sellers trouve son public. Et les listes des meilleurs vendeurs nous offrent parfois quelques surprises, comme Gaétan Soucy et Guillaume Vigneault.

Classiques québécois d'hier à aujourd'hui



L'édition québécoise à l'heure du best-seller

Faire de l'argent avec le livre



Les mégasuccès mondiaux façon *Da Vinci code* font rêver écrivains et éditeurs d'ici. Ces derniers, inspirés par leurs confrères étrangers, affichent sans rougir leurs ambitions mercantiles. Depuis quelque temps, la course à la rentabilité influence nettement le paysage éditorial. Sommes-nous en marche vers une production déterminée par son seul potentiel de bénéfices ?

Par Francine Bordeleau

Jean Baril, directeur des communications et du marketing pour Libre expression, Trécaré, Stanké, Logiques et Publistar — toutes propriété de Quebecor Média —, le dit sans ambages : « Le livre est un produit. » Et à ce titre, il faut prendre les moyens pour le vendre. Opinion que partage Michel Brûlé, controversé patron des Intouchables, dont l'approche s'apparente à celle des gros éditeurs étasuniens ou français. « Ça ne m'intéresse pas de faire des livres qui ne se vendent pas », dit-il. Et d'ajouter : « Le livre, c'est une chose sacrée... qu'il faut vendre ! Ce n'est pas l'argent qui m'intéresse, mais le succès. Je veux battre les Américains et les Européens, je veux rivaliser avec eux, je veux bâtir des carrières internationales pour les écrivains québécois. »

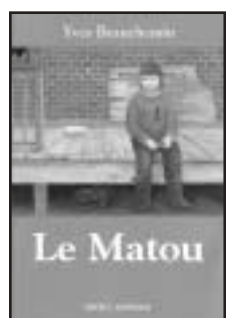
Le phénomène des best-sellers internationaux n'a pas attendu la mondialisation des marchés. Dans les années 1970 triomphent Erich Segal (*Love Story*), Colleen McCullough (*Les Oiseaux se cachent pour mourir*), Barbara Taylor Bradford (*L'Espace d'une vie*), Irwin Shaw (*Les Jordache*)... Le roman québécois de type best-seller — pensé en fonction d'un grand public — n'apparaît que la décennie suivante, avec *Le Matou*, d'Yves Beauchemin, et *Les Filles de Caleb*, d'Arlette Cousture. Ces succès inciteront écrivains et éditeurs d'ici à investir délibérément le créneau de la littérature de grande consommation. Au point où « le Québec a su développer une génération de romanciers grand public qui occupent une place de plus en plus importante sur le marché québécois », affirme Pierre Graveline, directeur du Groupe Ville-Marie Littérature, qui chapeaute notamment l'Hexagone et VLB éditeur.

Pierre Graveline est bien placé pour en juger. L'Hexagone a une vocation « littéraire » et VLB, qui publie une flopée de romans historiques, une vocation « populaire ». Certains des écrivains de la maison, comme Pauline Gill (*La Cordonnrière*) et Diane Lacombe (la trilogie de Mallaig), vivent maintenant de leur plume. Un club sélect, auquel appartiennent encore, par exemple, Michel Tremblay, Marie Laberge et Yann Martel.

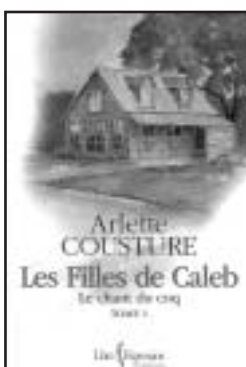


Avec *Life of Pi*, lauréat du Man Booker 2002, Martel a signé un livre « millionnaire ». Prix prestigieux — beaucoup plus que le Goncourt —, le Booker constitue un sésame royal pour la conquête de tout le marché anglophone et, règle générale, est traduit en plusieurs langues. Au

Québec, durant l'année 2003-2004, *L'Histoire de Pi* a longuement régné en première place du palmarès de Renaud-Bray, et somme toute réussi une « performance » comparable à celle de *Da Vinci code*, de Dan Brown.



Ici, le palmarès de Renaud-Bray, publié hebdomadairement dans divers journaux, tient lieu d'indicateur quasiment « officiel » des best-sellers, dans la mesure où cette liste est à toutes fins utiles la seule : « Les listes de best-sellers reflètent des tendances, mais leur fiabilité s'arrête là, car elles se limitent aux seules ventes en librairie. Or, certains auteurs vendent beaucoup plus dans les grandes surfaces, les phar-



macies, etc. On restera donc circonspect dans l'interprétation de ces listes », dit Chantal Savoie, professeure de littérature à l'Université Laval. La fameuse liste de Renaud-Bray ne dit pas tout, les éditeurs québécois révèlent les chiffres qu'ils arrangent et, ici, la définition du best-seller est relativement élastique : étant donné la taille de notre marché, un livre devient un best-seller à compter de 5 000 exemplaires vendus, ou peut-être même 4 000.

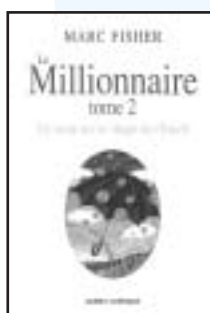


La diversité relative

Le best-seller se décline en plusieurs types. « Il n'y a pas un modèle unique », remarque d'ailleurs M^{me} Savoie. « Mais nombre de best-sellers finissent par se ressembler, même si leurs auteurs disent ne pas appliquer de recettes », poursuit-elle.



La littérature populaire québécoise (et étrangère) comporte certes des pointures et des styles variables, avec par exemple les Marie Laberge, Micheline Lachance, Christine Brouillet, Diane Lacombe, Pauline Gill, Marc Fisher, Denis Monette (vedette des Éditions Logiques) ou encore Marthe Gagnon-Thibault, aujourd'hui décédée, qui, avec 12 titres vendus au total à près de 450 000 exemplaires au Québec et en France, alimente le fonds de commerce de



la maison JCL, de Chicoutimi. Mais ces auteurs utilisent quelques motifs récurrents : l'histoire, la saga, la romance, le suspense, qui sont, les chiffres le démontrent, les genres clés de voûte de la littérature populaire, parce qu'idéalement porteurs d'évasion et de divertissement (*Da Vinci code*, mêlant polar historique et énigmes à caractère religieux, partait avec des conditions gagnantes). D'où une impression à la fois de déjà-lu et de nouveauté.



De même, les procédés narratifs sont similaires, la règle numéro 1 du best-seller, selon M^{me} Savoie, réside dans une trame qui permettra aux lecteurs de s'identifier aux personnages. D'où, puisque 80 % des lecteurs de fiction sont des lectrices, une panoplie de femmes fortes dans la littérature, et en particulier dans le roman historique. A également la cote le modèle « David contre Goliath », décliné en une multitude de variantes — John Grisham, Dan Brown, le Québécois Jean-Jacques Pelletier, etc. —, et se résumant en un héros

solitaire dressé contre une organisation ou un système, qui conteste l'autorité, qui traverse une série d'épreuves initiatiques avant de triompher.

Toutefois, la littérature de type best-seller ne conduit pas forcément à un best-seller effectif, tandis que des livres



(suite en page 30)

Alberto Manguel

Des livres et des saucisses

L'édition et les best-sellers
**LE SUCCÈS
EST
DANS** *l'air*



Photo : © Simo NERI

S'il existait une religion de la littérature et un paradis des saintes plumes, sis quelque part au-dessus de nos têtes de lecteurs-disciples, Alberto Manguel mériterait d'être canonisé de son vivant. Du moins, son nom figurerait sans doute en tête de liste des élus potentiels au titre de patron des causes perdues, tant l'essayiste, romancier et surtout l'amoureux éperdu du livre et de la lecture, prêche avec une ferveur contagieuse son amour du livre bien fait.

Par Antoine Tanguay

Si la tendance se maintient...

Car pour l'auteur d'une incontournable *Histoire de la lecture* (Babel, Prix Médicis de l'essai) et, plus récemment, du *Journal d'un lecteur* et d'*Un amant très vétilleux* (Actes Sud/Leméac), il faut de toute urgence réfléchir à la réelle valeur du travail des écrivains et à l'appui qui doit leur être accordé : « Les dix dernières années, il est arrivé à l'édition et au marché du livre la chose la plus désastreuse qui ait pu lui arriver : elle a été découverte par les marchands, explique Manguel. Les compagnies internationales se sont rendu compte que le livre s'achetait et se vendait et, ainsi, que ça devait être un objet commercial comme un autre. Or, le livre n'est pas un objet comme un autre. [...] Le livre est avant tout un réceptacle de mémoire, un lieu de réflexion. En tant que tel, il ne produit pas de rendement économique. Il se peut que cela déclenche un rendement, mais c'est justement aléatoire. Or, ceux qui se sont penchés sur le livre en tant qu'objet commercial se sont dit que dans l'édition, comme dans la vente en librairie, on pourrait appliquer le même système que celui qui prévaut pour la vente de saucisses. Ainsi, vous proposer un produit qui a une présentation déterminée, une saveur au goût, comme la charcuterie dans les supermarchés. »

Éditeur cherche best-seller

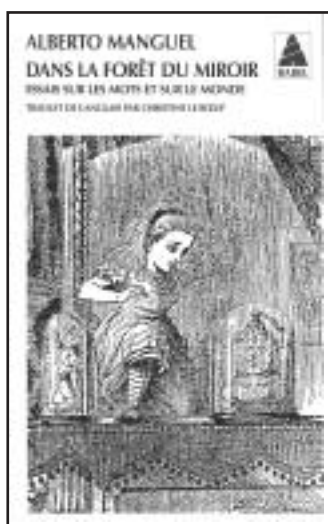
Alberto Manguel, qui possède la nationalité canadienne depuis 1985 et vit actuellement en France, avoue d'emblée son inquiétude et, en ne mâchant pas ses mots, se lance sans hésitation dans ce qu'il conviendrait de nommer une « défense et illustration du livre libre » : « La vision du monde de l'édition qu'ont les marchands a plusieurs effets néfastes. Autrefois, l'éditeur se lançait dans l'aventure par amour des livres et pour avoir un rôle dans la création d'une œuvre d'art ; il s'engageait à soutenir les écrivains et à publier leurs livres. Notez bien l'ordre des priorités ! Car aujourd'hui, l'écrivain, pour les marchands, n'est que celui qui fabrique le livre, comme le cochon fournit la saucisse. Cela équivaut à saigner entièrement tout ce qui constitue le geste littéraire nécessitant, pour créer un chef-d'œuvre, un long cheminement intellectuel, l'acceptation de l'échec et l'exploration littéraire dans un climat ouvert au dialogue et à la réflexion. Le climat de la nouvelle industrie a détruit tout ça en entourant cette activité de règles qui appartiennent au commerce et non à la littérature. On ne peut pas créer de best-sellers. Or, ces marchands, comme Random House récemment, donnent des instructions aux éditeurs pour faire des best-sellers. C'est comme dire qu'il faut créer plus de génies ! De plus, il y a souvent concurrence entre les maisons littéraires au sein d'un même groupe, si bien qu'on évite les risques et qu'on diminue le soutien aux projets d'écrivains en devenir. Il est facile de soutenir, par exemple, Joyce après *Ulysse*, ou Flaubert après *Madame Bovary*. Il était plus difficile de soutenir le même Flaubert lorsqu'il a écrit

Novembre, n'est-ce pas ? Donc, si vous êtes responsable d'une maison et que vous ne faites pas de best-sellers, vous serez viré. On assiste présentement à une autocensure qui ronge de façon infectieuse le monde de l'édition. Je connais des éditeurs qui, maintenant, te disent, les larmes aux yeux, qu'ils ne peuvent pas publier un livre de poésie, d'histoire, ou qui a moins de cent pages. »

Du fric et des saucisses

Rencontré lors de son passage au Festival Metropolis Bleu, qui se tenait à Montréal du 30 mars au 3 avril dernier, Alberto Manguel a été fidèle à sa réputation : l'homme de lettres, dont la bibliothèque personnelle (un ancien presbytère, ce qui a de quoi réaffirmer le caractère sacré de sa passion) compte pas moins de 30 000 ouvrages, a librement et tout haut réfléchi aux dangers qui menacent l'édition française. Par ricochet, mais à moindre échelle, il n'est pas exagéré d'y voir des ressemblances avec l'édition au Québec : « Comme dans les banques, où l'on assiste à un incessant mouvement des gérants pour ne pas avoir de rapport personnel avec le client, les grandes maisons d'édition déplacent à leur guise les directeurs éditoriaux. C'est ne pas comprendre que la vraie relation entre ces derniers et les écrivains est une relation aussi intime que celle d'un couple. On crée cette relation à partir de confidences et même d'amour. Il y a un certain érotisme dans cet échange, parce que la création d'une œuvre littéraire nécessite une confiance totale. Il ne faut pas se demander si le directeur littéraire ne voudra pas de nous si notre œuvre n'est pas commerciale, si elle est difficile ou si elle est un échec. Et sans oublier que, de plus en plus, les chaînes de librairies ont le pouvoir de dicter ce que les éditeurs doivent publier. »

Est-ce à dire que l'édition n'est maintenant plus qu'une affaire d'argent ? « Dans cet endroit malsain qu'est l'espace commercial, renchérit le penseur d'origine argentine, les agents ont acquis un rôle qui n'est pas le leur. Alors qu'ils devaient faciliter le rapport bureaucratique entre l'écrivain et l'éditeur et offrir un support à celui-ci de façon intime, voilà qu'ils sont devenus les maîtres d'œuvre qui exigent qu'un roman ait des caractéristiques précises avant même qu'il ne soit proposé à l'éditeur. De plus, celui qui distribue ces objets qu'on appelle "livres" et qui ne les ouvre généralement pas peut dire à l'éditeur qu'il ne veut plus de saucisses de ce genre, sous prétexte qu'il sait ce qui va se vendre. Les agents connaissent bien la vente, mais ne connaissent rien à la littérature, et les voilà qui vendent des *Da Vinci code* comme on vend des jeux vidéo. Et pourtant, il y a des lecteurs qui aiment la vraie littérature, mais ils ne représentent pas la majorité. Ils sont toutefois dans cette incertitude propre à la littérature, par nature ambiguë, non définitive », conclut-il.



Faire de l'argent

littéraires peuvent faire de gros succès. Ainsi en est-il de *La Petite fille qui aimait trop les allumettes*, de Gaétan Soucy, ou encore d'*Un dimanche à la piscine à Kigali*, de Gil Courtemanche. « Ces deux livres, traduits en une vingtaine de langues, ont donc aussi fait de belles percées à l'international », dit Pascal Assathiany, patron des éditions Boréal. De « belles percées » en rien comparables, évidemment, au succès mondial de *Da Vinci code* et maintenant d'*Anges et démons*, tous deux publiés chez Grasset. Avec ce livre, écrit avant *Da Vinci code* et tirant sur les mêmes ficelles, Dan Brown n'avait qu'à surfer sur la vague de son succès. Par surcroît, cette histoire de complot au Vatican a bénéficié, avec l'agonie et la mort hypermédiatisées de Jean-Paul II, d'une publicité gratuite extraordinaire. De circonstances favorables, comme on dit.

Reste à savoir comment un livre devient un succès international. « On chercherait vainement la recette », dit Pascal Assathiany. Il relève toutefois des éléments « facilitants » qui ne tiennent pas toujours, loin s'en faut, à la qualité littéraire. « Aujourd'hui, les best-sellers internationaux sont souvent des livres écrits en anglais, qui viennent surtout de pays à forte densité, et qui sont entre les mains d'un éditeur ayant des contacts internationaux », constate-t-il. Mais le best-seller international connaît aussi des configurations plus improbables, avec notamment Fred Vargas (dont les premiers polars, dans les années 90, avaient pourtant de petits tirages), Marc Levy, un illustre inconnu qui publiait *Et si c'était vrai*, ou encore Paulo Coehlo, auteur de *Sur le bord de la rivière Piedra, je me suis assise et j'ai pleuré* (calque de *By Grand Station Central, I Sat Down and Wept*, d'Elizabeth Smart).

Le livre-événement

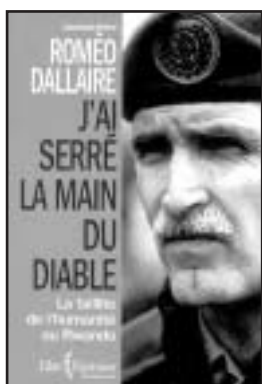
Cela étant, et bien que quelqu'un comme Pierre Graveline fasse valoir que « publier un texte, c'est toujours un grand coup de dés », certains succès sont assez prévisibles. Ainsi, les gestionnaires de la maison Libre Expression ne craignaient sûrement pas la faillite lorsqu'ils ont publié, l'automne dernier, *Ma vie en trois actes*, de Janette Bertrand. En date du mois de mai, assure Jean Baril, l'autobiographie de la femme la plus célèbre du Québec s'était vendue à plus de 200 000 exemplaires, et n'avait pas fini sa lancée.



La philosophie de M. Baril est simple : « Mes livres, je veux les faire connaître et les vendre. Et pour faire de l'argent, il faut en dépenser. » Donc investir dans la promotion. À cet égard, Michel Brûlé va plutôt loin : vente à 0,99 \$ des 12 000 premiers exemplaires de la série jeunesse « Amos Daragon », de Bryan Perro (près d'une dizaine de titres publiés à ce jour), publicité au sortir du pont Jacques-Cartier et dans les abribus, sollicitation de manuscrits auprès de personnalités vedettes, comme Anne-Marie et Jeannie Hilton. « Quand j'ai publié *Le Cœur au beurre noir*, on m'a traité de vautour. Mais je considère avoir fait un geste philanthropique, dans la mesure où ce livre pourra inciter d'autres victimes d'inceste à parler », dit l'éditeur.



La maison Libre Expression a quant à elle « acheté » l'histoire de Nathalie Simard — qui sera écrite par Michel Vastel — dès avant la diffusion du témoignage de l'ancienne enfant vedette par le réseau TVA. Le livre aura-t-il un succès comparable à *Ma vie en trois actes* ?



Le témoignage et l'autobiographie occupent en tout cas, avec le guide pratique et la psychologie populaire, un vaste pan de la planète best-sellers. Et depuis longtemps. Josée di Stasio a remplacé Germaine Gloutnez et sœur Berthe, la sexologue Jocelyne Robert a pris la succession du Dr Lionel Gendron, célèbre dans les années 70... Et de son fief de Chicoutimi, Jean-Claude Larouche a fait un tabac, en 1985, avec *Des fleurs sur la neige*, le témoignage d'une jeune femme sortie de nulle part, ÉLISA T..

avec le livre (suite de la page 27)

Un livre pour la gloire d'un éditeur

En 1985, JCL, éditeur régional, est peu ou prou considéré comme roupie de sansonnet par le milieu montréalais, là où tout se passe. Paraît donc *Des fleurs sur la neige*, témoignage d'une victime de violence paternelle, puis conjugale. « C'était gagnant parce que l'expérience d'Élisa T. avait été vécue en masse au Québec », dit Jean-Claude Larouche. Selon lui, « ce sont le bouche à oreille et les médias qui ont fait le succès du livre ». Succès ? Fin 2004, près de 173 000 exemplaires vendus, montrent les chiffres fournis par l'éditeur, sans compter une téléserie, avec Céline Dion dans le rôle principal. « Pour Élisa T., cela représente sûrement un quart de million en redevances », dit M. Larouche.

Tout phénomène social est susceptible de fournir matière à un livre. Et toute vedette est susceptible d'être transformée en auteur. Une « tendance lourde », estime Pierre Graveline, due autant aux éditeurs qu'aux médias. « Les éditeurs fabriquent des auteurs avec des stars. Le phénomène a toujours existé, mais il s'intensifie aujourd'hui parce que les médias veulent du divertissement. Ils s'arrachent les stars qui écrivent des livres, mais pas trop les écrivains. Faut-il d'abord être connu pour publier ? La question se pose. »

Marketing 101

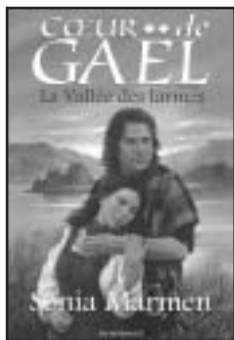
En 2002 — dernières données disponibles —, le Québec publiait 4 300 nouveautés, dont environ 40 % de romans, par rapport à un peu moins de 3 800 en 1999. En fait, comme en Europe et aux États-Unis, le nombre de nouveautés augmente d'année en année. « Il y a trop d'offre pour la demande », dit Jean Baril. Mais aucun éditeur ne semble disposé à mettre chez lui le couperet. À défaut de le faire, les éditeurs doivent donc s'atteler à la mise en marché de cette pléthore de titres, afin d'en acheminer le plus possible vers les lecteurs.



« Différentes approches sont utilisées, en fonction des titres. Certains bénéficieront d'un plan de communication », dit M. Baril. Le matraquage publicitaire conduit-il au best-seller ? Paradoxalement, c'est pour le best-seller potentiel que l'éditeur déploie les grands moyens. « Chaque livre n'a pas droit au même traitement : tout dépend de son genre et des budgets. Les stratégies de promotion sont déterminées en

fonction des tirages », précise Simone Sauren, responsable des relations de presse au Groupe Ville-Marie Littérature.

« Pour le roman historique, on met beaucoup de moyens en branle », ajoute-t-elle. Ce fut le cas pour Diane Lacombe, même si en 2002, lorsque paraissait *La Châtelaine de Mallaig*, elle n'était qu'une inconnue, auteure d'un premier roman. « Les directeurs commerciaux nous avaient déconseillé de publier ce roman, qui détonnait complètement par rapport à la production québécoise, tient à souligner son éditeur Pierre Graveline. Ici, le roman populaire qui marchait s'inscrivait dans le terroir québécois. Alors l'Écosse ? » Diana Gabaldon (traduite par Libre Expression), dont le succès ici est dû essentiellement au bouche à oreille, avait tout de même montré, quelques années auparavant, que l'Écosse pouvait être « vendeuse ». Difficile de croire que la maison VLB n'a pas pensé à Gabaldon. Coïncidence ? Sonia Marmen amorçait en 2003, chez JCL, une saga écossaise en trois tomes intitulée « Cœur de Gaël » : 220 000 exemplaires vendus à ce jour, affirme son éditeur, principalement dans les réseaux Québec Loisirs et France Loisirs.



Les chiffres sont assez similaires pour les deux premiers tomes de la saga médiévale de Diane Lacombe (le troisième, *L'Hermine de Mallaig*, est paru au printemps). Ce genre de livres, les représentants cherchent à les placer dans les vitrines des librairies, font des piles, installent des panneaux... La pub commence en somme dès la librairie, la stratégie consistant à attirer l'attention du lecteur et à lui montrer que le livre s'arrache... même si ce n'est pas encore tout à fait vrai. Diane Lacombe a en outre eu droit à tous les égards. Pour souligner la fin de la trilogie Mallaig, VLB a réuni les trois volumes en coffret et lancé un concours : « L'été Mallaig ». En juin 2006, deux personnes auront ainsi la chance de s'envoler pour l'Écosse en compagnie de la romancière. Valeur du prix : 6 000 \$.

Reconnue comme peu efficace, la publicité dans les médias écrits constitue un élément secondaire de la stratégie de promotion. « On annonce le livre ; c'est pour faire plaisir à l'auteur », dit Simone Sauren. En revanche, une entrevue avec l'auteur, publiée en une du cahier culturel du *Journal de Montréal* ou de *La Presse*, a généralement des effets immédiats sur les ventes. Mais le pouvoir de la télé reste à peu près insurpassable. « On scrute les émissions à la loupe, précise d'ailleurs M^{me} Sauren. Indéniablement, la télé fait vendre. C'est numéro 1 pour les politiciens, les journalistes ou les auteurs d'un livre polémique. »

Le bon produit au bon moment

En somme, plus un livre est vendeur, plus on lui consacrera d'efforts de promotion. Par ailleurs, si les attachées de presse sollicitent la télé, l'inverse est aussi vrai. Un auteur qui se double d'une personnalité médiatique, façon Janette Bertrand ou Marie Laberge, contribue à alimenter les cotes d'écoute ; et le passage à la télé alimente à son tour les ventes.

Certains auteurs, en outre, sont plus « sortables » que d'autres : en 2000, lorsqu'il publiait *Carnets de naufrage*, son premier roman publié au Boréal, le jeune Guillaume Vigneault (fils de Gilles) était la coqueluche des médias. Rafaëlle Germain, elle aussi « fille de » (Francine Chaloult, relationniste pour certains titres de Libre Expression, et Georges-Hébert Germain, journaliste et auteur de *Céline Dion, ma vie, mon rêve*), a également été beaucoup vue depuis l'automne dernier, alors qu'était publié *Soutien-gorge rose et veston noir* (Libre Expression).



« Avec Rafaëlle Germain, on savait qu'on rejoindrait la jeune génération de lecteurs », dit Jean Baril. Celui-ci est avant tout persuadé que « chaque auteur a son lecteur ». Le travail de l'éditeur, c'est de faire le plein de ce lectorat en utilisant les stratégies adéquates, qu'il s'agisse des médias ou des points de vente. À partir de là, peut-on créer un best-seller ? « Ça prend des moyens, le sens de l'aventure, le goût du risque », répond M. Baril.

« On essaie de fabriquer des succès, mais on ne peut pas imposer un livre que le public n'aime pas, qu'il n'est pas prêt à recevoir », dit pour sa part Pascal Assathiany. « Le best-seller repose sur une convergence d'éléments », ajoute-t-il. Le thème, l'auteur lui-même, la promotion, tout cela ensemble contribue à créer un succès, mais il y faut aussi une coïncidence avec l'imaginaire collectif.

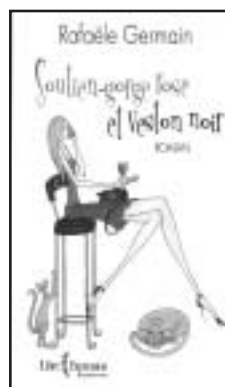
« À un certain moment se produisent un engouement, un coup de cœur qui demeurent un peu inexplicables », dit Chantal Savoie. Par ailleurs, dans la fabrication d'un succès, la force du bouche à oreille est grande. Une Marthe Gagnon-Thibaut n'a jamais vendu autrement ses livres, et c'est le cas de plusieurs auteurs de littérature populaire qui n'ont ni critiques ni entrevues dans les journaux.

« En tant qu'éditeur, on essaie de créer des tendances », dit Jean Baril. Mais celui-ci ne croit pas que le désir de rentabilité conduise à une uniformisation de la littérature. « Tous les genres de livres vont demeurer », affirme-t-il. « Les éditeurs littéraires ne sont sans doute pas menacés en soi, mais connaissent actuellement d'immenses problèmes de diffusion : peu de romans littéraires se retrouvent en vitrine, ils sont peu enseignés et à terme, on peut se demander quelle place il restera pour les "vrais" écrivains », s'inquiète quant à lui Pierre Graveline.

Ce qui protège encore la littérature, c'est tout de même notre structure de diffusion, croit Jean-Louis Fortin, directeur général de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL).

« Le Québec a conservé un équilibre entre les chaînes de librairies et les librairies indépendantes, et tant que ces dernières seront protégées, la diversité du livre sera assurée. L'actuelle loi du milieu du livre est une autre garantie de diversité », estime M. Fortin.

« Le best-seller amène de l'achalandage dans tous les types de librairies et au bout du compte profite à tout le monde, il sert la cause de tout le milieu. Il ne faut pas oublier, non plus, que le public attend le type de livres que font les Janette Bertrand, Nathalie Simard et Marie Laberge », ajoute Jean Baril. Eh oui ! Le public est avide de stars, de faits vécus, de sensationnalisme et de grandes histoires. La consolation, c'est sans doute que depuis les années 80, le best-seller d'ici a toujours fait une vive concurrence au best-seller étranger.





Une chronique de Laurent Laplante

Don Quichotte ou l'édifice ?

Deux événements sont survenus récemment qui, pour une rare fois, concernaient le livre. Dans le premier cas, le président vénézuélien Hugo Chavez annonçait la distribution à sa population d'un million de copies du *Don Quichotte* de Cervantès ; dans le second, le Québec inaugurerait sa Grande Bibliothèque au cœur de Montréal. Matière à débat, on le voit. Qui a raison ? Celui qui répand le chef-d'œuvre ou celui qui invite à le consulter ?

Je suis tenté, par lâcheté peut-être, de remonter en amont de la comparaison. Pourquoi, en effet, faudrait-il choisir ? Pourquoi pas un lieu où le livre servira à la recherche, à la consultation, au travail des spécialistes de tous poils, au ressourcement des professionnels de la littérature, de la librairie, des bibliothèques municipales et scolaires ? Mais pourquoi pas, en même temps, une délocalisation du livre telle que l'autonomie culturelle des régions puisse continuer à se passer de la métropole ?

L'argent, bien sûr, élève la voix. « Il faut choisir ! », dit-il, lui pour qui tout vaut pareil. « Optez ou pour le lieu ou pour la délocalisation. Optez pour la recherche savante ou la fréquentation amicale du livre. Ne pas choisir, ce serait mal gérer. » On voit le genre : déprimant et trompeur. La tentation surgit de répliquer vertement : pourquoi faudrait-il choisir entre deux investissements intelligents, alors que la sottise, commanditée ou non, obtient autant de financements simultanés qu'elle le veut ?

Reste à vérifier si nos gouvernants sont capables de ne pas choisir et de tenir autant à une tête de réseau qu'à un vrai réseau. Sont-ils capables de répandre tous les livres, les

savants et les humbles, les éthérés et les populaires, les uniques et les coups de cœur battant à l'infini ? Hugo Chavez, lui, va son chemin. Je le soupçonne même de complots simultanés. Avec *Don Quichotte*, il rappelle à son peuple qu'il ne faut pas céder, même si les moulins à vent semblent colossaux. Mais Chavez, intelligemment tortueux, demande aussi au Portugais José Saramago, prix Nobel de littérature 1998, de préfacier *Don Quichotte* ! Deux cultures, deux langues, deux genres littéraires, un même accès à l'oxygène. Voilà l'illustre contemporain ouvrant la porte au classique toujours évoqué et trop rarement lu. Voilà l'auteur de *La Caverne* et de *L'Aveuglement* en compagnie du chevalier à la triste figure. Pas un tri, mais une accolade entre hier et aujourd'hui, entre l'espagnol et le portugais, entre le mythe porteur et la résistance aux pressions pétrolières.

Cela se passe loin du Québec et de sa Grande Bibliothèque ? Pas du tout. Plusieurs analystes québécois, et des meilleurs, connaissent et fréquentent Cervantès. Sans aucun doute, leurs livres sont déjà disponibles à la Grande Bibliothèque et ne demandent qu'un coup de pouce pour animer aussi les régions. Des exemples ? Marc Chabot et son *Don Quichotte ou l'enfance de l'art*. Thierry Hentsch qui loge dans *Raconter et mourir* un fascinant chapitre sur la « folie singulière » de *Don Quichotte*.

Un peuple a besoin de mythes et de symboles, de lecture et de recherche, d'un lieu de recherche et d'innombrables foyers de conscience. À quand la distribution massive de *L'Homme rapaillé*, de Menaud, maître-draveur ou, parce que cela aussi nous appartient, de *L'Odyssée* ?



Don Quichotte (deux tomes), Cervantès, Gallimard, coll. Folio Classique, 635 p. et 624 p., 10,75 \$ ch.

La Caverne et L'Aveuglement, José Saramago, Points, 370p. et 366 p., 14,95 \$ et 13,95 \$

Raconter et mourir, Thierry Hentsch, PUM, 432 p., 29,95 \$

L'Homme rapaillé, Gaston Miron, Typo, 252 p., 12,95 \$

Menaud, maître-draveur, Félix-Antoine Savard, Bibliothèque québécoise, 162 p., 8,95 \$

L'Odyssée, Homère, Flammarion, coll. GF-Flammarion, 380 p., 9,95 \$

Aujourd'hui, on mange bio

Le nombre de biographies semble croître d'année en année. Plus besoin d'être mort et célèbre, ou d'avoir eu une vie remplie de faits héroïques, non : il suffit avant tout d'être connu et d'être médiatisé, et hop ! voilà notre vie couchée sur papier. Voici des « bios » éditées ici, sur des gens d'ici, par des auteurs d'ici, pour des lecteurs d'ici. Oublions un instant Grace Kelly, Jackie Onassis et Marilyn Monroe, et entrons dans les univers de Réjane Bougé, Louis Cyr, Gilles Kègle et Danielle Ouimet.

Par Pierre Blais

Regardez-moi dans les yeux...

Danielle Ouimet a fait bien des choses dans sa vie d'artiste. Dans *Si c'était à refaire...*, elle nous invite dans son intimité, relatant autant ses succès et déboires professionnels que ses relations amoureuses, ses amitiés, sa vie familiale et tutti-quant. Sur un ton qui prête à la confidence, l'actrice-animatrice raconte ses débuts dans le showbiz. Après avoir tâté du métier de mannequin, Danielle Ouimet, encore mineure et à la suite d'un concours, devient hôtesse au Canal Dix et rencontre Pierre Lalonde. En 1967, à l'aube de ses 21 ans, mère d'un jeune garçon prénommé Jean-François, elle songe à devenir actrice, et le hasard l'amène à participer aux auditions pour le rôle-titre dans *Valérie*, de Denis Héroux. Ouimet gagne haut la main, tourne le film « pour des peanuts », le scandale éclate : tout le monde veut voir le corps nu de l'ingénue et *Valérie* est vendu à l'étranger, où les seins sur grand écran sont grandement appréciés. La célébrité est acquise, mais pas la notoriété. Dévêtue de nouveau, elle tourne *L'Initiation* : nouveau succès, mais la désillusion fait son apparition. L'actrice veut désormais qu'on la prenne au sérieux et devient chroniqueuse culturelle à Télé-Métropole pour *Toute la ville en parle*, avant de jouer la comédienne dans *Dominique* et d'animer *Bla Bla Bla*. La vie artistique de Danielle Ouimet ressemble étrangement à sa vie amoureuse : les contrats sont parfois reluisants et, de temps à autre, assez médiocres. Les hommes passent comme des amants-amis (Michel Forget et Pierre Péladeau), ou comme des désespérés en quête de conquêtes, qu'elle préfère parfois ne pas nommer. Divisée par thèmes (amours, télé, cinéma, famille), cette autobiographie vaut le coup d'œil, notamment pour mieux comprendre le monde de la télé et du cinéma québécois des années 70, si bien dépeint par Jean-Claude Lord dans *Parlez-nous d'amour*, et décrit ici avec lucidité.

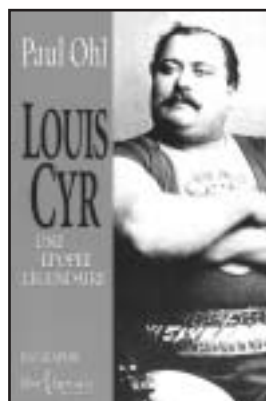
Le bon samaritain de la basse-ville

À Québec, Gilles Kègle est connu comme Barabbas. Homme pieux en plus d'être infirmier de la rue, il serait du genre à se faire crucifier pour sauver son prochain et sa vie, telle que la relate Anne-Marie Mottet, n'est que don de soi afin d'aider les plus démunis : un objectif devenu, au fil des années, sa raison de vivre. Gilles Kègle est né à Trois-Rivières au début des années 40. Enfant non désiré, il grandit avec un certain mal de vivre avant de s'installer en septembre 1960, à l'âge de 18 ans, dans un monastère de Québec. Cloîtré, il apprend à mieux se connaître. Sitôt la vie monastique

terminée, il retourne aux études et trouve un emploi d'infirmier auxiliaire. Les ennuis ne sont pas terminés pour autant : Kègle accepte difficilement l'autorité, se met à boire considérablement mais réussit à s'en sortir lorsqu'il rencontre plus démunis que lui. Son salut, il le trouve dans le soutien apporté aux déshérités. Ainsi se résume sa vie. Puisque l'amour qu'il porte à ses deux chats l'empêche *in extremis* de se suicider, il entreprend une quête auprès des personnes pauvres, malades et âgées de la basse-ville, pratiquant son métier dans des conditions précaires. Heureusement, la fondation portant son nom et ses bénévoles lui viennent en aide. L'histoire est touchante, remplie de bonté et de modestie, car Kègle est un exemple à suivre même si, étrangement, cette courte biographie nous laisse croire que quelques zones d'ombres subsistent dans sa vie. Mais ça, ça ne nous regarde pas : l'empathie de l'homme transparait plus que jamais sous la plume d'Anne-Marie Mottet.

Cyr, surhomme sympathique

Lorsqu'il est question d'aborder la vie incroyable de l'homme fort Louis Cyr, Paul Ohl est une véritable encyclopédie. Passionné par ce Québécois plus grand que nature, l'auteur a couché sur papier toutes les informations relatives à la vie trépidante de celui qui pouvait soulever plus de 4337 livres avec son corps et 553 livres d'un seul doigt. Six cent trente-quatre pages plus tard, on reste coi devant l'histoire de Cyr, qui commence par un portrait du Québec pauvre et cléricale du XIX^e siècle, pour mieux se terminer par la gloire internationale acquise par l'homme au début du XX^e siècle. Ohl relate les championnats gagnés haut la main les uns après les autres, au Québec, aux États-Unis et en Angleterre. De Lowell au Massachusetts en passant par Montréal et Saint-Jean-de-Matha, Paul Ohl nous livre, avec à l'appui de nombreux extraits de journaux de l'époque, le parcours du surhomme qui, selon



le mythe, pesait plus de dix-huit livres à la naissance. Car mythe il y a. Décédé à l'âge de 48 ans en 1912, il reste célèbre notamment pour son tir des chevaux ; sa vie, elle, telle que mise en scène par Ohl, est loin d'être tirée par les cheveux : elle demeure l'exemple d'une aventure surhumaine, d'un tour de force passionnant.

Histoires de vues

Dans *Je ne me lève jamais avant la fin du générique*, autobiographie présentée sous forme de récit, Réjane Bougé, déjà auteure de quatre livres, n'a pas la prétention de briller grâce au glamour de son parcours¹, mais plutôt de nous inviter à partager son amour du cinéma. Elle retrace son enfance, ses liens avec ses parents, ses premières amours et sa passion pour Montréal en nous entretenant des films qui l'ont marquée, se remémorant ses visites dans les salles obscures à la recherche d'émotions cinématographiques. Ainsi, elle nous parle d'Hitchcock, de comédies musicales, de Jean-Pierre Léaud et de Claude Chabrol, alternant Doris Day et Sandrine Kiberlain, s'abreuvant aussi bien au cinéma de Denis Villeneuve qu'à celui de Buñuel. On fredonne avec elle la chanson-thème de *L'Effrontée* et on frissonne en sa compagnie en pensant aux scènes de possession de *L'Exorciste*. La dame a du goût et semble curieuse de nature, puisqu'elle souligne autant les qualités d'un Cronenberg que les « fausses » scènes² entre De Niro et Pacino dans *Heat*. Bien que ce recueil soit plutôt anecdotique, on ne le referme pas avant la fin de son « générique », qui regroupe chronologiquement tous les titres mentionnés par l'auteure !

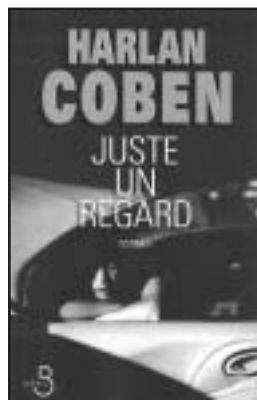


¹ Bougé fut pendant quinze ans animatrice culturelle à la radio de Radio-Canada.

² Dans le film *Heat* de Michael Mann, on misait beaucoup sur cette première rencontre au grand écran entre Robert De Niro et Al Pacino. Les deux comédiens étaient à l'affiche du film *Le Parrain 2*, mais dans des scènes différentes. Dans *Heat*, on les retrouve face à face à deux reprises. Mais hélas, ils ne sont jamais côte à côte, et grâce au montage, on peut facilement croire qu'ils ne se sont jamais rencontrés lors du tournage des dites scènes, d'où la déception des fans des deux comédiens italo-américains lors de la sortie du film.

Si c'était à refaire..., Danielle Ouimet, Publistar, 527 p., 27,95 \$
Gilles Kègle, l'infirmier de la rue, Anne-Marie Mottet, Boréal, 163 p., 19,95 \$
Louis Cyr, une épopée légendaire, Paul Ohl, Libre Expression, 634 p., 36,95 \$
Je ne me lève jamais avant la fin du générique, Réjane Bougé, Québec Amérique, coll. Littérature d'Amérique, 238 p., 19,95 \$


Mélanie Quimper
PANTOUTE

Jacynthe Dallaire
Les BOUQUINISTES


Juste un regard

Harlan Coben, Belfond, 394 p., 24,95 \$

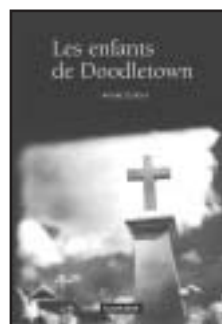
Une photo ancienne refait surface, et l'univers de Grace s'écroule. Son mari disparaît, les policiers sont sceptiques, elle doit donc le retrouver seule. Déterminée à découvrir la vérité sur le passé de celui qu'elle aime, Grace se retrouve au centre d'une vaste conspiration. Traquée, menacée, inquiète pour la sécurité de ses enfants, elle prend pleinement conscience que sa vie est une imposture. Coben est un excellent conteur. Toujours on se laisse prendre par l'ingéniosité de ses intrigues, son sens du drame, sa faculté de créer des rebondissements. C'est ce qui justifie son succès et efface aux yeux du lecteur les légères imperfections du style. Un roman parfait pour les vacances ou les heures

creuses des nuits d'insomnie. *MÉLANIE QUIMPER*


Dette de sang

William Lashner, Éditions du Rocher, 534 p., 29,95 \$

Un corps est retrouvé, le crâne défoncé, dans le port de la ville. Victor Carl, un avocat paumé, est chargé de l'enquête par la mère du défunt, un petit truand sans envergure et sans le sou. Notre avocat, endetté de toute part, se lance dans une aventure pleine de coups dans la gueule et de mafioso sans scrupules. Toutes les réponses de cette sordide histoire dorment depuis vingt ans, et les réveiller n'est pas toujours de bon augure. Entre son père mourant à l'hôpital et sa course contre la montre, Carl finit par voir la lumière au bout du tunnel. Mais l'argent ne lui fera pas lâcher prise si facilement. *JACYNTHE DALLAIRE*



Nouveauté

Le village des damnés

Des frissons sur la plage, ça vous dit ? *Les Enfants de Doodletown* s'annonce comme une lecture estivale de premier choix. Alerté par des documents livrés dans une enveloppe, Nicolas fait appel à son vieil ami John pour enquêter dans un village étasunien très bizarre : les habitants vivent sans contact avec l'extérieur, n'ont pas de voitures et le taux de mortalité infantile est franchement inquiétant. Les deux détectives résoudront-ils le mystère ? Il s'agit d'un deuxième polar pour Annie Dufour, dont *Cinq enlèvements, quatre cadavres, trois amours, deux bouledogues et une...* (Leméac, 2002), avait connu un succès d'estime.

LES ENFANTS DE DOODLETOWN, Annie Dufour, La courte échelle, 192 p., 23,95 \$



Nouveauté

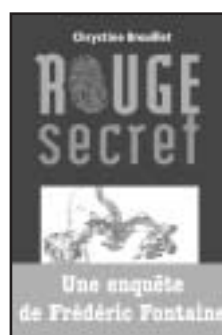
Le monde selon Peace

« L'éventreur du Yorkshire » a baptisé dans le sang et la peur la lente ascension de Margaret Thatcher. « There is no such thing as society », disait la dame... S'inspirant d'une série de meurtres qui frappa de stupeur l'Angleterre des années 70, David Peace est parvenu à compléter une fresque solide, liant enquête policière et critique sociale. Quatrième et dernier volet de cette suite vertigineuse inaugurée avec *1974*, *1983* présente le point de vue de trois personnages : l'avocat John Piggott, le policier Maurice Jobson et le délateur BJ. Chacun d'entre eux jette sur cette histoire sa part de lumière. Chacun y apporte également sa part d'ombre.

1983, David Peace, Rivages, coll. Thriller, 489 p., 39,95 \$

Un polar québécois au cinéma (enfin presque)

Au moment de mettre sous presse, la rumeur courait que *La Commanderie*, roman policier d'André Jacques (Québec Amérique, 2004) aurait de bonnes chances d'être adapté au grand écran. En effet, la maison de production Cité-Amérique a manifesté son intérêt pour les aventures de l'antiquaire Alexandre Jobin, ex-officier des services de renseignements de l'armée canadienne. Dans cette intrigue se déroulant à Montréal, à Paris et en Savoie, Jobin doit démêler une sombre affaire dans laquelle s'entremêlent l'art, les sectes, les idées de l'extrême droite, la mafia russe et le trafic d'images pornographiques ... À suivre !



Nouveauté

La face cachée de la lune

Dans ce premier volet d'une nouvelle série de l'auteure de *Chère voisine*, Frédéric Fontaine fait son apparition. Ne croyant pas à la culpabilité d'Irène Pouliot, tombée sous le joug d'un mari machiavélique, le détective fera tout pour redonner la liberté à cette femme issue d'un milieu modeste, douée pour la peinture, et qui trouve son seul réconfort dans le souvenir de sa fille... Suspense psychologique brossant le portrait des milieux carcéraux féminins au Québec dans les années 70, *Rouge secret*, en s'attardant aux relations complexes unissant le bourreau et sa victime, devrait être l'un des grands succès de l'été 2005.

ROUGE SECRET, Chrystine Brouillet, Boréal, 504 p., 25,95 \$



Nouveauté

Les nuits sont longues à Édimbourg

Dix-huit ans plus tard, nous en sommes à la quinzième enquête de John Rebus, la dixième à être traduite en français. *La Colline des chagrins* pénètre plus avant dans les ténèbres du mélancolique inspecteur d'Édimbourg. Flip Balfour a disparu : on a retrouvé un petit cercueil contenant une poupée. Pendant ce temps, Siobhan Clark, jeune collègue de Rebus, s'intéresse à Quizmaster, relation virtuelle de Flip. Tous les éléments sont liés les uns aux autres. Comment ? Pourquoi ?

LA COLLINE DES CHAGRINS, Ian Rankin, Éditions du Masque, 521 p., 32,95 \$

Sherlock Holmes

Enquête ouverte

Sherlock Holmes n'est pas fait pour le quotidien, qu'il supporte embrouillé par la drogue. Authentique passionné, il ne fonctionne qu'à plein régime, enivré au parfum du mystère. La passion, sa représentation du moins, ne s'embarrasse guère de la réalité. Elle l'embrase, plutôt : c'est là la grande affaire de la littérature et de ses personnages, coupables souvent d'avoir préféré l'absolu à la mesure. S'identifiant à ces êtres de papier, les lecteurs font parfois basculer le texte dans la marge. Les adorateurs de Sherlock Holmes, lecteurs et auteurs, sont du nombre.

Par Mathieu Simard, librairie pantoute

Foule sentimentale

La parution de la deuxième aventure de Sherlock Holmes (*Le Signe des quatre*, 1890) inaugure le phénomène. Certains lecteurs, entraînés par la narration du docteur Watson, iront jusqu'à demander l'aide du détective. Triomphe s'il en est, qui finit pourtant par ennuyer Arthur Conan Doyle. L'écrivain et médecin y perd un temps qu'il souhaiterait consacrer à une œuvre à ses yeux plus sérieuse. Aussi, Holmes disparaît-il avec son grand rival, James P. Moriarty, dans *Le Dernier Problème* (1893).

On ne tue pas Bobby Ewing : encore moins Sherlock Holmes. Conan Doyle résiste aux protestations jusqu'en 1901, année où il fait paraître *Le Chien des Baskerville*. Deux ans plus tard, un éditeur américain le convainc une fois pour toutes de ressusciter le détective. Le voici de retour pour trente-trois nouvelles aventures... de la main de son créateur. Car, sans même évoquer sa destinée au-delà du livre (on ne compte plus les adaptations pour le théâtre, le cinéma et la télévision), Sherlock Holmes enquête encore et toujours.

Plaisir d'initié

L'automne dernier, les éditions L'Archipel faisaient paraître *Études en noir : Les Dernières Aventures de Sherlock Holmes*. Traduction d'un recueil de textes paru il y a déjà vingt-trois ans, on n'y trouvait qu'une seule aventure digne de ce nom, nouvelle dont la paternité, au demeurant, est douteuse. Dans l'avant-propos, Thierry Saint-Joanis, président de la Société Sherlock Holmes de France, prétend que les *Études en noir* offrent au cycle canonique « [...] ce que les bonus d'un DVD sont à un classique du cinéma ». Pour les « holmésiens » purs et durs, s'entend. Car sous ce commentaire enthousiaste, se cache la phrase qui tue. Pièce en un acte, anecdotes, pastiches et œuvres de jeunesse de l'auteur : un ensemble à la qualité parfois discutable, mal servi par un sous-titre trompeur. Un texte de circonstance, destiné à recueillir des fonds pour l'Université d'Édimbourg, m'a quand même ravi. On y retrouve en quatre pages ce qui fait le charme de l'œuvre originale. La recette ? Une situation initiale confortable, happée par une réplique sèche, une part de raisonnement holmésien et une pincée de cette vieille amitié que lui porte son chroniqueur.

Sherlock et Mary

Réédition de *Sherlock Holmes et l'apicultrice* (Ramsay, 1998), *Sacrifier une reine* de Laurie R. King est une belle réussite. Nous sommes en 1915. Orpheline placée sous la tutelle de sa

tante, Mary Russell passe l'été de ses 15 ans dans le Sussex. Au cours d'une de ses promenades, elle tombe littéralement sur Holmes, qui s'adonne à l'apiculture pour occuper sa retraite. Le détective gagne ici un second souffle. Watson remplissait certes son rôle de faire-valoir à merveille, jouant fraternellement les employés dociles. Mais en Mary Russell, Holmes trouve enfin une alliée dotée d'un cerveau capable de le confronter, cerveau dont le corps, pour paraphraser Holmes lui-même, n'est toutefois pas qu'un appendice... Nombre de pastiches, depuis maintenant un siècle, ont cherché à normaliser les rapports de Holmes avec les femmes, mais sans pour autant dévoiler un ressort important du roman. On trouve ici une tentative cohérente d'attendrir le célibataire le plus endurci de la vieille Albion. À suivre dans le deuxième volet de la série, *Le Cercle des héritières* (Michel Lafon, 2004), qui met en scène une secte féministe.

Adler... Irene Adler

Intarissable sujet que l'imperméabilité de Holmes aux charmes des femmes ! Elle résiste à toutes les intempéries... mais se trouve fort ébranlée le jour où le détective est roulé dans la farine par l'ancienne flamme du roi de Bohême, Irene Adler (*Scandale en Bohême*). On retrouve la belle cantatrice à l'avant-plan dans *Holmes contre l'irrésistible Irene*, quatrième titre traduit en français d'une série initiée en 1991 par Carole Nelson Douglas. Penelope Huxleigh, la narratrice, y rapporte les exploits de son amie Irene, qui n'aime rien tant qu'épicer son bonheur conjugal avec son nouvel amour d'un petit mystère à résoudre. Succulent ! L'opposition entre la facétieuse et excessive Irene et la discrète et sage Penelope déplace et condense la relation entre Watson et Holmes. La structure narrative use du meilleur de la tradition du palimpseste : le journal de Penelope fait lui-même l'objet, dans l'œuvre, d'une étude par Fiona Witherspoon, universitaire de notre temps, membre de l'illustre Société des amis d'Irene Adler. Puisqu'Irene a bel et bien existé, Sherlock Holmes aussi ! Dès lors, ne reste plus qu'à démêler le vrai du faux dans les détails divergents de leurs chroniques respectives. Mais notre roman ? Prenant souche dans le passé militaire du docteur Watson, il fait montre d'une séduisante virtuosité à enchaîner l'univers fictionnel du limier de Baker Street à celui de l'enquêtrice mondaine. On s'y moque notamment, dans une scène irrésistible d'humour pour les initiés, de la blessure à l'épaule de Watson, qui passe, dans la série originale, à la jambe...



Sir Arthur dans la quatrième dimension

Érotiques débridés, polars *gore*, les pastiches de la série prennent souvent des formes ludiques ou lubriques. Dans *L'Instinct de l'équarisseur* de Thomas Day, nous avons droit à un piquant exercice de science-fiction qui joint les deux.

Holmes et Watson existent. Ils n'évoluent cependant pas à Londres, mais à Londen, dans un monde parallèle au nôtre, d'où ils ont contacté Arthur Conan Doyle pour leur servir de chroniqueur. Dans cet univers étrange cohabitent Humains et Worsh, une race à l'apparence d'ours, et une pléthore de démons assoiffés de sang. *L'Instinct de l'équarisseur*, d'abord paru en 2002 aux Éditions Mnemos, est sacrément bien documenté : le jeune Thomas Day y entremêle anecdotes historiques et détails littéraires du seuil du XX^e siècle. Tout cela servi par une écriture aux métaphores taquines, qui laisse ses personnages se révéler par leurs paroles et leurs gestes.

Watson, insatiable goinfre qui dégage ses deux Colts plus vite que son ombre, apparaît particulièrement relevé dans le rôle de l'inventeur brouillon. Holmes, quant à lui, plus intoxiqué que jamais, d'une cruauté ravie et d'une sexualité débridée, est l'assassin de la reine Epiphany 1^{ère}, appliquant une justice aussi impitoyable qu'expéditive. Enfin, personnage central du roman, Conan Doyle, affublé de sa morgue catholique, apporte ses compétences médicales et un peu d'équilibre à un tandem dont l'efficacité est inversement proportionnelle au volume de scrupules.

Rares sont les êtres de fiction à occuper autant de place que Sherlock Holmes : pastiches, films, jeux vidéos... jusqu'aux faits divers. On apprendait en effet que l'ancien président de la Sherlock Holmes Society, dont la vente d'archives de Conan Doyle avait parfait le désespoir, aurait, en avril 2004, maquillé son suicide en meurtre, s'inspirant d'une affaire de Holmes. Il souhaitait ainsi faire accuser un universitaire américain qu'il tenait pour responsable de la dispersion des documents. Un cas où la passion holmésienne frôle la pathologie. Lumière froide issue du brouillard victorien, entre les crimes de Jack l'Éventreur et l'œuvre de Bram Stoker, le détective est un mythe moderne, alliage paradoxal d'infailibilité et d'angoisse, en lequel nous trouvons toujours un reflet.

Études en rouge, Arthur Conan Doyle, Libro, 126 p., 3,95 \$
Le Signe des quatre, Arthur Conan Doyle, Libro, 122 p., 4,95 \$
Un Scandale en Bohême, Arthur Conan Doyle, Libro, 123 p., 3,95 \$
Études en noir, Arthur Conan Doyle, L'Archipel, 283 p., 29,95 \$
Sacrifier une reine, Laurie R. King, Michel Lafon, 346 p., 24,95 \$
Le Cercle des héritières, Laurie R. King, Michel Lafon, 284 p., 24,95 \$
L'Instinct de l'équarisseur, Thomas Day, Folio, 432 p., 15,95 \$
Holmes contre l'irrésistible Irene, Carole Nelson Douglas, Masques, coll. Labyrinthes, 496 p., 14,95 \$
Le Testament de Sherlock Holmes, Bob Garcia, Du Rocher, 410 p., 29,95 \$

Des nouvelles de l'imaginaire

La nouvelle est-elle un genre qui se perd ? Moins appréciée que le roman, n'est-elle tout simplement pas moins facile d'accès pour le lecteur non averti ? On a parfois cette impression, en librairie, lorsqu'on essaie de conseiller des recueils de nouvelles : « Je ne sais pas, peut-être que j'aimerais mieux un roman... ». La nouvelle semble plus obscure, voire plus hermétique. La SF comme le fantastique n'échappent pas à cette règle. Pourtant, de nombreux recueils sont publiés, et quantité d'auteurs sont réédités chaque année.

Par Pascale Raud, librairie Pantoute

Que dire du genre ?

Est-il difficile de trouver de bons auteurs de nouvelles ? C'est un travail d'écriture tellement différent du roman : l'auteur ne dispose pas de 200 pages, mais tout au plus de 50. Il s'agit d'être efficace en peu de mots : créer un univers, faire croire à un personnage, monter une intrigue, parfois en moins de 10 pages. Le style est souvent soit plus sobre pour permettre plus d'efficacité, soit plus délirant, ce qui serait insupportable sur 300 pages. La nouvelle impose à la fois plus de contraintes, et permet plus de liberté. Paradoxe ? Il y a un avantage autre que le pur plaisir de lecture à dévorer un recueil de nouvelles. N'avez-vous jamais découvert un auteur parce que vous aviez lu l'un de ses textes dans un recueil, dans un manuel scolaire ou dans un magazine ? Le texte court permet de s'initier à l'œuvre d'un écrivain d'une façon plutôt plaisante.

Quelques anthologies récentes

Pour illustrer à quel point certains nouvellistes ont le talent au bout de leur plume, jetons un œil sur *Tracés du vertige* : 30 nouvelles pour redéfinir l'imaginaire de demain. Al Sarrantonio, à la fois journaliste, éditeur et écrivain, a réuni en un seul volume plus de détenteurs de prix prestigieux de SF que j'en ai jamais lus (Hugo, Nebula et bien d'autres). Il avait déjà frappé fort dans 999 : *Les maîtres du fantastique*

et de l'épouvante (Albin Michel), où il avait réuni vingt-neuf nouvelles inédites. Dans *Tracés du vertige*, on trouve tous les écrivains dont on ne saurait se passer en SF, tels Dan Simmons, Ursula Le Guin, Michael Moorcock, Stephen Baxter, Joe Hadelman, mais également Joyce Carol Oates, que je ne m'attendais pas à trouver ici. Un vrai moment de bonheur pur : non seulement on lit de grands auteurs, mais en plus ce sont des nouvelles inédites, écrites spécialement pour cette occasion.

Plus *underground*, non pas par le sujet mais du fait de la notoriété des auteurs, sans être de moindre qualité, *Utopiae 2004* : Dix auteurs du monde entier présente des nouvelles des quatre coins du globe. Les auteurs ne sont pas très connus, faute d'avoir été traduits. Pour quelques écrivains que Bruno della Chiesa est allé chercher, il s'agit de leur tout premier texte. Certains sont d'une redoutable actualité. La nouvelle intitulée In « God we trust » est malheureusement d'une réalité dérangeante, et « Quand viendra l'apocalypse » est douloureusement chargé de vérité. Alors, non, il n'y a pas qu'aux États-Unis, au Canada ou en France qu'on trouve de bons auteurs en littérature de genre : il y en a aussi en Bulgarie ou au Chili. Un recueil vraiment intéressant, qui montre les différences d'imaginaire selon les cultures.

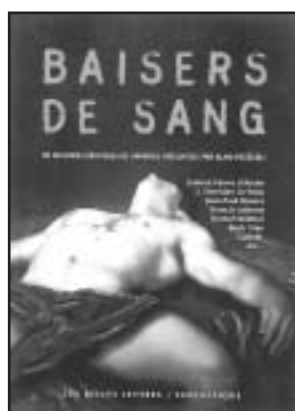
Une autre anthologie a retenu mon attention. Celle-ci, au titre intrigant de *Vingt pas dans l'insolite*, plonge dans des univers étranges mais qui pourraient, selon toute vraisemblance, être expliqués. D'ailleurs, il n'y a pas 20, mais 21 nouvelles (mais d'où vient cette dernière ?). Inutile de préciser que l'humour y est noir, le bizarre, la norme, et l'angoisse, provoquée par l'absurde intense. Passons aux vampires. *Baisers de sang* montre les liens étroits qui existent entre les vampires et l'érotisme. Si on a peur de ces créatures, il y a également une sorte de fantasme récurrent, encore plus évident lorsqu'il s'agit de goules ou de succubes. L'ambiance du recueil est évidemment sombre et morbide, mais prouve qu'il y a d'autres auteurs qu'Anne Rice dans le genre. Je terminerai par

Poppy Z. Brite, qui remet le couvert avec *Petite Cuisine du diable*. Qualifié par l'auteure elle-même de « schizophrène », ce recueil lui ressemble évidemment.

Quelques auteurs à découvrir

Sans m'étendre sur toutes les nouvelles figurant dans les recueils (auquel cas je devrais demander 10 pages pour pouvoir en parler), je vous suggérerais quelques lectures que j'ai faites au cours des derniers mois : *Miroirs et fumées* de Neil Gaiman (J'ai Lu, coll. Fantastique, 14,95 \$), *Le Voyage gelé* de Philip K. Dick (Folio, coll. SF, 12,95 \$), *Nouvelles* (t. 1, 2 et 3) de Richard Matheson (J'ai Lu, coll. Fantastique, 15,95 \$ ch.), *Les Passeurs de millénaire*, un collectif (Livre de Poche, coll. SF, 14,95 \$), *Forêts secrètes* de Francis Berthelot (Le Béal, 25,95 \$), *Dystopia* (t. 1 et 2) de Richard Christian Matheson (Flammarion, coll. Imagine, 22,95 \$ et 26,95 \$), *Fantômes et farfouilles* de Fredric Brown (Folio, coll. SF, 13,95 \$). Et bien entendu, le maître incontesté de la nouvelle, celui qui n'a écrit que ça, et qui a découvert de grands auteurs : Harlan Ellison. Essayez *La Machine aux yeux bleus* (Flammarion, coll. Imagine, 27,95 \$) et *Dérappages* (Folio, coll. SF, 17,95 \$).

Alors, la nouvelle de SF/fantastique est-elle en perte de vitesse ? Je ne crois pas. Elle est comme beaucoup de choses : ce n'est pas parce qu'on n'en parle pas partout et tout le temps qu'elle n'existe pas. Elle est bien en vie et a un bel avenir devant elle.



Tracés du vertige : 30 nouvelles pour redéfinir l'imaginaire de demain, présenté par Al Sarrantonio, Flammarion, coll. Imagine, 590 p., 49,95 \$

Utopiae 2004 : Dix auteurs du monde entier, présentés par Bruno della Chiesa, L'Atalante, 164 p., 15,95 \$

Vingt pas dans l'insolite, une anthologie de Roland Lacourbe, L'Atalante, 586 p., 36,95 \$

Baisers de sang : 20 histoires de vampires, présentées par Alain Pozzuoli, Les Belles Lettres, coll. Fantastique, 274 p., 40,95 \$

Petite Cuisine du diable, Poppy Z. Brite, Au Diable Vauvert, 275 p., 38,95 \$

Alec Covin

L'ombre des loups

Après Jean-Christophe Grangé et Maxime Chattam, un nouvel auteur français sème la terreur « à l'américaine ». Né en 1970, Alec Covin a, de son propre aveu, « [...] une culture suffisamment complète, sinon variée, pour avoir toujours une ou deux sottises à dire à table ». On ne s'en plaindra pas. Cette érudition relevée d'humour noir s'ajoute à un sens du suspense peu commun dans *Les Loups de Fenryder*, premier tome d'une trilogie en cours d'écriture. Stanley Holder est un écrivain à la réputation établie. À la sortie de son dernier roman, il n'accorde qu'une seule entrevue. Une de trop. Les secrets qu'il livre provoquent indirectement la mort de sa propre fille et le calvaire d'une famille, les Baldwin. Les Loups du général Fenryder sont en chasse...

Propos recueillis par Mathieu Simard

Stanley devient écrivain à cause de la peur que lui inspire une histoire de sa grand-mère, Rose. Il cesse de l'être lorsqu'il en dévoile le contenu, un massacre mystérieux qui s'est déroulé en 1933. Rose lui avait en outre défendu de devenir « l'un de ces vauriens d'écrivains ». Pourquoi cet interdit ?

J'ai introduit ce prologue parce que je voulais qu'il y ait un schéma de conte dans le roman. Dans un conte, il y a toujours un tabou. C'est parce que Stanley transgresse ce tabou que les Loups se réveillent. Rose a cessé de vivre parce qu'elle a eu peur : Stanley écrit des histoires de peur et en vit bien jusqu'à ce qu'il révèle le secret. Un bon écrivain de fantastique ne se contente pas de prendre les contes au sérieux : il les prend au tragique. Il doit replonger son lecteur dans la forêt de son enfance. C'est là qu'il retrouve cette vieille connaissance, le loup.

Le fondateur de la société secrète est un ancien général sudiste, Fenryder. D'où vient ce nom, et pourquoi la guerre de Sécession ?

L'un de mes thèmes favoris, avec la peur, c'est celui de la puissance. Je ne pouvais me tourner que vers les États-Unis, la seule grande puissance au monde. La guerre de Sécession est une période pas très connue en Europe. En raison des camps qui s'y opposent, je voulais mettre en rapport cette période avec le mythe scandinave du Ragna Rok¹, le « crépuscule des puissances », qui se déclenche quand le loup Fenrir se libère. Avec lui se déchaînent les forces du chaos. C'est la fin du monde telle que la mythologie scandinave pouvait la concevoir. *Les Loups de Fenryder* est une transposition par-

tielle de ce mythe. Contrairement à *American Gods*² de Neil Gaiman, où le lecteur doit posséder une certaine culture mythologique pour comprendre les subtilités du livre, j'ai voulu que ça reste discret. Fenryder est nommé ainsi pour Fenrir, l'écrivain Stanley Holder renvoie au dieu Hod. C'est un dieu aveugle, qui est cause de la mort du dieu Balder... la famille Baldwin. Vous voyez ?

Le *Da Vinci Code*, écrit par un Américain, évoque certaines sociétés secrètes européennes. L'intrigue de fond de votre roman repose sur un cercle occulte américain. Se renvoie-t-on la balle ?

La différence avec Dan Brown, c'est que je crois qu'il s'intéresse aux sociétés secrètes quand elles sont religieuses. Moi, ce qui m'intéresse, c'est la dimension politique. La société secrète de Fenryder, sauf quelques citations de la Bible par-ci par-là, n'a rien de religieux. J'aime penser la société de Fenryder comme l'expression d'une pulsion de mort de l'Occident. C'est un mélange de Ku Klux Klan, pour le politique, d'Al-Qaïda, pour le terrorisme, et de Golden Dawn³ pour la magie. Mon roman fait l'histoire de l'un des Loups, Charlie McNeice. Fenryder est plutôt une espèce de drapeau idéologique : c'est le grand absent. Je le ferai intervenir dans mon deuxième roman, mais dans le premier, il plane comme une ombre gigantesque.

De la même façon, les Loups de Fenryder renvoient à leurs victimes leurs propres peurs, comme une ombre projetée. Effectivement. Je crois d'ailleurs que ça rejoint les deux dimensions oniriques à l'œuvre dans ce roman. D'abord, c'est le principe même du fantastique, cette capacité à cristalliser les peurs humaines. Les Loups de Fenryder ne font pas autre chose que l'écrivain pour ses lecteurs. L'autre dimension, c'est le rêve américain. Qu'il s'agisse de Johnny Baldwin, l'acteur qui a quitté Hollywood pour la Louisiane, ou de l'écrivain Stanley Holder, le rêve américain tourne chaque fois au cauchemar. J'ai joué de façon ironique avec ce côté-là. Le bal de 1933, qui est à l'origine de l'histoire, est un événement mondain réussi... jusqu'à ce qu'il y ait le massacre.

Vous déplacez certaines figures propres au roman comme au cinéma. Je pense à Jaws, à Freddy Krueger, tout comme à H. P. Lovecraft.

Je reprends certains schémas classiques tout en jouant avec eux. Mon requin, il apparaît dans une piscine ! Dans la scène de l'auto-stoppeuse, les rats ne surgissent pas d'une cave obscure comme on pourrait s'y attendre⁴. C'est mon côté hitchcockien. Vous vous rappelez cette scène de *La Mort aux trousses* (*North by Northwest*, 1959) ? Cary Grant attend un personnage en rase campagne et il se fait attaquer en plein jour par un avion. Le spectateur s'attendrait plutôt à ce que ça se passe dans une ville, de nuit, et que l'attaque vienne de



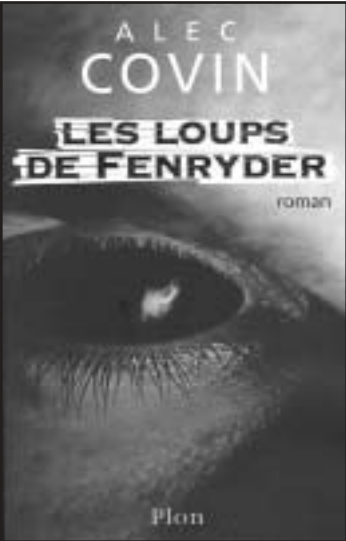
la route. Peu de gens ont remarqué que la scène principale a lieu dans un « Bed and Breakfast ». J'y mets une famille d'Américains qui ont pour clients un vieux couple d'Allemands et une famille de Français, qui ne sont pas atteints par les événements fantastiques. Je voulais montrer, un peu ironiquement, ce qu'est un Américain aujourd'hui. C'est celui qui déguste, contrairement à l'Européen, qui visite maintenant l'Histoire en touriste. Enfin, le pistolet de Stanley Holder est un *Sig Sauer* à sept coups, non un revolver classique à six coups. Cette septième balle, c'est un peu la définition de mon fantastique.

¹ L'Edda est la grande fresque mythologique scandinave. Alec Covin fait allusion à la version composée par le poète et chef politique islandais Snorri Sturluson (1179-1241) : *L'Edda. Récits de mythologie nordique*, Gallimard, coll. L'Aube des peuples, 240 p., 32,95 \$.

² 2001 ; en français : J'ai Lu, coll. Fantastique, 604 p., 16,95 \$

³ Fondée dans les années 1880, la Golden Dawn est une société initiatique britannique qui ajoutait aux tables tournantes bien en vogue à l'époque divers éléments de magie rituelle.

⁴ Allusion à la nouvelle « The Rats in the Wall » de Howard Phillips Lovecraft (1890-1937), parue dans le magazine *Weird Tales* de mars 1924. On en retrouve une version française, « Les Rats sous les murs », dans *Par-delà le mur du sommeil*, H.P. Lovecraft, Folio, coll. SF, 333 p., 12,50 \$



Les Loups de Fenryder, Plon, 435 p., 39,95 \$



Nouveauté

LES BISCUITS AUX PÉPITES DE CHOCOLAT. 101 RECETTES ORIGINALES, Gwen Steege, Éditions Ada, 148 p., 14,95 \$



Nouveauté

BARBECUE D'INTÉRIEUR, Steven Raichlen, Éditions de l'Homme, 484 p., 34,95 \$



Nouveauté

L'ESSENTIEL DES CAVES ET DES CELLIERS, Guénaël Revel, Les 400 coups, 137 p., 17,95 \$

Livres pratiques



Annie Mercier
PANTOUTE



Jacqueline Chavignot
CLÉMENT MORIN

le libraire **CRAQUE**



Les Oiseaux gourmands

Jean Lévillé, Éditions de l'Homme, 177 p., 29,95 \$

Les ornithologues amateurs sont de plus en plus nombreux de nos jours, et quantité de guides les informent sur les caractéristiques des oiseaux : taille, plumage, présence au Québec ou en Amérique du Nord. Jean Lévillé, lui, s'intéresse plus particulièrement au comportement de la gent ailée ; il nous a donné l'année dernière *Les Oiseaux et l'amour* et, ce printemps, un livre sur le comportement des oiseaux, fruit de ses observations de volatiles familiers (moineau, gros-bec errant, bernache du Canada) ou exotiques (urubu, héron garde-boeufs, coquette huppe-col). Constitué d'une trentaine de chapitres illustrés des photographies de l'auteur, ce livre se parcourt non comme un manuel technique, mais plutôt comme un long poème dans une langue fleurie... JACQUELINE CHAVIGNOT



Guide du mosaïste

Sarah Kelly, Eyrolles, 320 p., 65 \$

Ce *Guide du mosaïste* représente le juste milieu entre la théorie et la pratique. Il permet d'acquérir l'essentiel des techniques de mosaïque tout en abordant des techniques particulières et plus complexes. On y retrouve des conseils sur le choix des outils, des matériaux, des couleurs et sur la composition de motifs pour assurer le succès de votre création. Les trente projets présentés vous aideront à progresser à votre rythme, étape par étape. De plus, les réalisations requièrent des techniques différentes basées sur des œuvres d'artistes, ces dernières étant présentées comme des sources d'inspiration et des pistes créatives. Ce livre a pour but de vous donner les moyens de réaliser vos propres chefs-d'œuvre. ANNIE MERCIER

Bertrand Dumont et l'horticulture écologique

L'année 2005 est faste pour les amateurs d'horticulture et de jardinage. Pas moins d'une vingtaine de nouveautés, toutes plus intéressantes les unes que les autres, ont envahi les tablettes des librairies. Hasard ou air du temps, près de la moitié de ces livres proposent des méthodes écologiques pour jardiner. Mais cette année est aussi celle de Bertrand Dumont, puisqu'il publie à lui seul (comme auteur ou éditeur) pas moins de 6 nouveautés.

Par Denis LeBrun

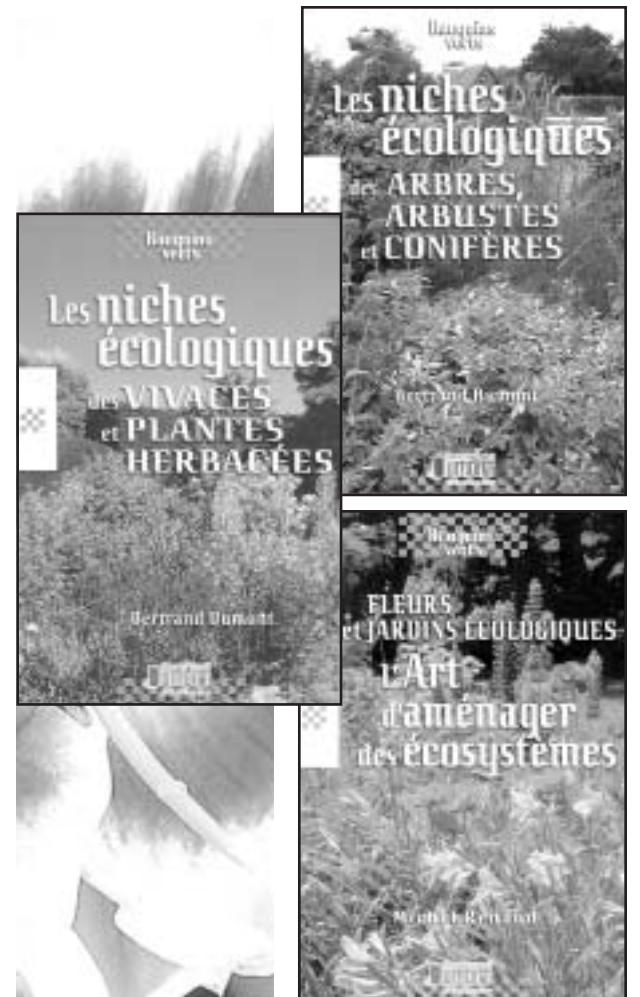
On ne présente plus Bertrand Dumont. Ce Québécois d'adoption, professionnel de l'horticulture, a signé plus de quinze livres et a été chroniqueur pour une multitude de médias. Photographe exceptionnel, il a marqué de sa rigueur et de sa compétence la revue *Fleurs, plantes et jardins* durant les dix ans où il l'a dirigée. Il lançait ce printemps une toute nouvelle maison d'édition consacrée exclusivement à l'horticulture, Bertrand Dumont Éditeur, avec quatre livres, dont deux signés de sa main : *Les Niches écologiques des vivaces et plantes herbacées* et *Les Niches écologiques des arbres, arbustes et conifères* (446 p. et 414 p., 39,95 \$ ch.). Bâti sur le même modèle, ces deux titres présentent plus de 4000 végétaux, ce qui en fait de véritables dictionnaires. À chaque notice s'ajoutent des renseignements sur la résistance aux chevreuils et aux rongeurs, sur l'attraction des papillons et oiseaux, sur la résistance aux maladies et insectes, ou sur les propriétés allergènes. Mais l'originalité de ces deux « bibles » repose sur le système de classement des végétaux par niches écologiques, qui mettent en évidence les besoins en lumière et la qualité du sol. Un parti pris que M. Dumont explique : « Les plus récentes recherches ont montré que, dans un jardin, quand on installe une plante dans un milieu qui ressemble à celui dans lequel elle pousse naturellement, la plante est peu sensible aux attaques des prédateurs (insectes et maladies). Dans de bonnes conditions, elle opti-

mise le réseau d'entraide que la nature lui procure. L'aménagement paysager par niches écologiques est basé sur les habitudes gagnantes de la terre. »

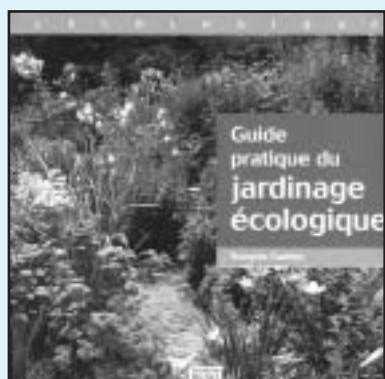
Complément idéal à ces deux ouvrages, *L'Art d'aménager des écosystèmes* de Michel Renaud (352 p., 39,95 \$), décrit la théorie qui sous-tend ce parti pris écologique. Bourré de trucs et de conseils, ce livre présente une façon de jardiner différente, qui s'aide de la nature plutôt que de la combattre. Même pour un débutant, les explications sont claires. Renaud nous apprend à mieux connaître notre environnement pour être en mesure de bien l'aménager sans peine, sans pesticides, sans engrais chimiques... et sans acharnement thérapeutique.

Plantes décoratives pour patio et balcon, d'Hélène Baril (192 p., 27,95 \$), s'adresse aux citadins qui désirent mettre en valeur petits espaces, balcons ou terrasses, grâce à des associations florales originales. L'auteure suggère des arrangements spectaculaires réalisés avec une cinquantaine de plantes qui se cultivent parfaitement en jardinières. Les photographies, pour la plupart de Bertrand Dumont, sont superbes. Ce dernier raconte que, pour lui, les clichés sont primordiaux dans les livres d'horticulture : « La qualité doit être parfaite. Le fait que je possède (par le biais d'une autre compagnie, Horti Média) plus de 100 000 photos ayant pour thème le jardinage facilite le travail des auteurs. Cela me permet aussi de travailler avec des auteurs qui n'ont pas de compétences en photographie. »

Enfin, le *Guide des jardins à visiter au Québec* de Julie Boudreau (220 p., 24,95 \$) est, selon moi, le livre le plus complet sur le sujet.



Abondamment illustré, on y retrouve la description de quatre-vingts jardins ouverts au public. J'y ai revu mes espaces verts préférés (La petite école, Sculptures en jardins), et j'en ai découvert plein d'autres à visiter. C'est également un très bel objet, comme tous les livres de Bertrand Dumont. D'ailleurs, pour l'éditeur, l'objet-livre doit être tout aussi bien pensé que le texte : couverture, reliure, papier et format sont adaptés à l'utilisation habituelle que l'on fait des livres de jardinage : « Comme nous publions dans le domaine du jardinage (qui, rappelons-le, a pour finalité la beauté), le contenant est aussi important que le contenu. Une très grande importance est accordée à toutes les étapes de la production. Les livres doivent être de vrais guides que les lecteurs peuvent emmener au jardin ou à la jardinerie. D'ici quelques années, au premier coup d'œil, les gens devraient (du moins, je l'espère) reconnaître tout de suite les livres publiés par Bertrand Dumont Éditeur. » Bref, Bertrand Dumont ne s'est pas lancé pas en édition les yeux fermés. Et si on se fie à cette première tournée, sa maison est vouée à un bel avenir...



Le Guide pratique du jardinage écologique de François Gariépy (Éditions Michel Quintin, 184 p., 24,95 \$) s'adresse à tout jardinier amateur qui veut se lancer dans le jardinage écologique à partir de bonnes bases. Bien conçu, il décrit simplement (photographies à l'appui) les gestes à poser dans un jardin : le meilleur guide qu'un débutant puisse se procurer.

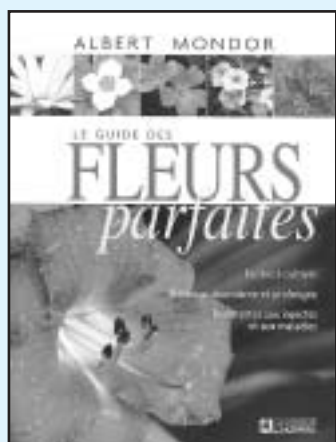
50 plantes utiles de François Gariépy (Éditions Michel Quintin, 136 p., 24,95 \$). Complément du précédent ouvrage, ce guide décrit la culture et les propriétés d'une cinquantaine de plantes. Utile pour préparer vos insecticides naturels, vos tisanes et vos pots-pourris !

Solutions écologiques en horticulture de E. Smeeters, A. Daniel et A. Djotni (Broquet, 198 p., 22,95 \$) est le livre qu'il vous faut pour contrôler les ravageurs, les mauvaises herbes et les maladies dans votre jardin, tout en respectant l'environnement. On y apprend aussi à reconnaître nos alliés.

Les Hémérocailles de Réjean D. Millette (Éditions de l'Homme, 352 p., 29,95 \$) nous présente les principaux cultivars de cette plante de plus en plus populaire, des conseils de culture et des suggestions, le tout abondamment illustré. Difficile de faire mieux, tout comme *Les Lilas* et *Les Hostas*, publié dans la même collection.

Le Guide des fleurs parfaites d'Albert Mondor (Éditions de l'Homme, 447 p., 39,95\$). Par « fleurs parfaites », l'auteur entend des plantes faciles à cultiver, résistantes aux maladies, et des fleurs impressionnantes à floraison abondante. Un livre très bien illustré : les choix d'un véritable connaisseur.

Le Guide des arbres, arbustes et conifères pour le Québec, de Bertrand Dumont (Broquet, 632 p., 39,95 \$). Un guide exhaustif et bien illustré : une référence pour tous les végétaux ligneux.





Nouveauté

Des vacances brillantes

L'été ramène le farniente : baignade en mer, randonnée à vélo, bière et saucisses sur feu de camp... Dans *Soleil, sable et science*, Raynald Pepin raconte la première journée de vacances d'une famille bien sympathique. Grâce à plusieurs expériences d'ordre chimique, biologique, physique, géologique ou astronomique, l'ancien chroniqueur de *Québec Science* démontre que bronzer idiot est impossible : toute action provoque une réaction, et vice versa. Drôle et instructif : petits comme grands y trouvent leur compte !

SOLEIL, SABLE ET SCIENCE, Raynald Pepin, MultiMondes, 224 p., 29,95 \$

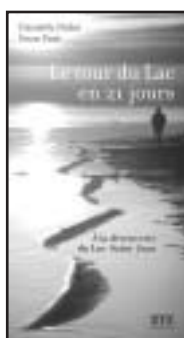


Nouveauté

« Samuel, lâche ta sœur ! »

Pour qui a les nerfs un peu fragiles, voyager avec des enfants est comme faire du bungee. À la différence notable que la tension ne se relâche jamais ! Isabelle Chagnon et Lio Kiefer, globe-trotters émérites, ont tout prévu pour vous faciliter la vie. Ceux qui s'accommodent déjà fort bien des sorties familiales auront également avantage à consulter ce guide : préparation du voyage, quoi faire en cas de maladie, conseils pour survivre à la gare, à l'aéroport, à l'hôtel... et quelques petites phrases pour permettre à vos bouts de choux de se débrouiller en anglais comme en espagnol.

VOYAGER AVEC DES ENFANTS, Isabelle Chagnon & Lio Kiefer, Ulysse, 253 p., 24,95 \$



Nouveauté

Un lac, deux écrivains

(Re)découvrez le majestueux lac Saint-Jean par le biais de ses sites enchanteurs, de sa Véloroute et de ses auberges, mais aussi grâce aux écrivains et aux musiciens du coin. Pendant vingt et un jours, le couple Dubé-Paré (*Un été en Provence*) a humé, touché, goûté une région qu'ils nous invitent à parcourir à travers leur regard et une liste d'attractions incontournables. Il résulte de leur périple un guide original alliant habilement littérature et tourisme.

LE TOUR DU LAC EN 21 JOURS. À LA DÉCOUVERTE DU LAC-SAINT-JEAN, Danielle Dubé & Yvon Paré, XYZ éditeur, 248 p., 20 \$

Croissance personnelle



Nouveauté

Interdit d'asservir

Sexologue et communicatrice réputée, Jocelyne Robert est d'abord connue pour ses publications portant sur la sexualité des enfants et des adolescents. *Le Sexe en mal d'amour* a une visée plus large : il dénonce la fausse liberté sexuelle qui sévit de nos jours et touche tous les âges de la vie. Pour la justesse de son ton, son agréable tour d'esprit, son appel à la jouissance librement consentie et assumée, on ne saurait se priver de ce livre qui s'ouvre sur une jolie légende amérindienne : « Le bonheur se cache dans un petit pois [...]. Si on l'ignore, on perd à coup sûr le petit pois et... le bonheur ».

LE SEXE EN MAL D'AMOUR, Jocelyne Robert, Éditions de l'Homme, 221 p., 24,95 \$



Nouveauté

Respirer par le nez

Le stress et l'anxiété constituent sans nul doute des fléaux. On subit tous du stress (80 % de la population, disent les statistiques) mais, chez certains sujets, cet état mental mène à l'épuisement professionnel ou à la dépression. Spécialiste du stress, la Québécoise Louise Lacourse suggère une panoplie de méthodes simples et efficaces qui permettent d'améliorer notre qualité de vie. D'autres aspects importants du contrôle du stress sont également abordés, dont la gestion du temps et la zoothérapie.

ON SE CALME... L'ART DE DÉSAMORCER LE STRESS ET L'ANXIÉTÉ, Louise Lacourse & Linda Bertrand (collab.), Un monde différent, 240 p., 22,95 \$



Nouveauté

Au-delà du réel

L'intelligence du corps va de pair avec la vie spirituelle ; la prise de conscience de notre essence permet de rejoindre l'universalité. En quinze chapitres, *Le Livre des secrets* explique comment accéder à la connaissance suprême, à « devenir réel ». Auteur d'une vingtaine de best-sellers, Deepak Chopra dirige un centre en Californie, où il livre un enseignement basé sur les traditions hindouistes et les évidences scientifiques modernes.

LE LIVRE DES SECRETS, Deepak Chopra, Guy Trédaniel Éditeur, 296 p., 43,95 \$

Taras Grescoe

C'est où, le bout du monde ?

Après avoir lu *Un voyage parmi les touristes*, on se demande si Taras Grescoe est allé au bout du monde ou au bout de lui-même. En s'arrêtant dans les endroits les plus fréquentés par une faune touristique parfois surréelle, parfois franchement imbécile, ce globe-trotter impénitent en a probablement davantage appris sur l'être humain que sur les lieux que des milliers de curieux en mal d'exotisme continuent à visiter chaque année.

Par Antoine Tanguay

Destination monde

Taras Grescoe n'a rien d'un anthropologue ou d'un philosophe cherchant à définir ce curieux instinct qui pousse ses compatriotes à s'entasser comme des sardines devant les attraits touristiques des quatre coins du globe, mais il n'en demeure pas moins un fin observateur de la gent vagabonde. Maniaque des guides de voyage et des anecdotes sur l'histoire du tourisme mondial, l'auteur de *Sacré Blues*, un « portrait iconoclaste du Québec » (VLB, 2002) a volontairement rejoint les sentiers battus et parcouru à pied, en autobus, en train ou en avion un itinéraire qui l'a mené d'un bout du monde à l'autre, soit de la pointe de Cabo Fisterra, en Espagne, à l'île Tianya Haijiao, en Chine. « Tout a commencé par l'idée d'écrire un guide sur les guides touristiques. Le projet a évolué avec le temps, et j'y ai ajouté l'envie de décrire le tourisme de masse tel qu'il est aujourd'hui, à l'heure où 700 millions de gens bougent un peu partout dans le monde. [...] Je voulais prendre le temps de faire ce que font beaucoup de gens avec leur sac à dos, moi qui n'étais pas un voyageur naïf, car j'avais déjà derrière moi beaucoup d'années d'écriture sur le voyage », raconte Grescoe.

Sur les traces de Compostelle

Si les voyages forment la jeunesse, celui qu'a réalisé Grescoe a plutôt formé son idée sur les instincts qui nous poussent à nous agglutiner comme des moutons dans des endroits où, espérons-nous, nous rencontrerons le mystère

de l'inconnu et le confort de notre foyer tout à la fois. D'un point de vue personnel, le périple de l'écrivain a donné lieu à un profond questionnement sur ses convictions de voyageur, sur sa soif de fugue. Il en a rapporté quelques considérations mordantes sur les touristes, mais aussi sur lui-même : « Avant, j'avais l'impression que je ne serais jamais en place bien longtemps. Ce qui a changé, toutefois, c'est qu'après neuf mois, j'étais vraiment fatigué de changer d'hôtel tous les trois jours, de dîner seul dans les villes que j'ai aimées. Ce n'était plus une vie pour moi : j'ai découvert qu'il me fallait un pied-à-terre. »

Au départ, le voyage s'annonçait prometteur. Grescoe avait choisi d'arpenter, sans s'inspirer de la prose d'un certain écrivain brésilien, le chemin de Compostelle, le *Camino*. Mais rapidement, le caractère folklorique de son entreprise a laissé place à la dure réalité des pèlerins des temps modernes. On ne s'attaque plus au *Camino* au nom de la foi, mais bien pour le simple plaisir de le parcourir et de s'arrêter dans des haltes aménagées spécialement pour les vigoureux marcheurs. Sur la route, Grescoe se souvient d'avoir rencontré des personnes fort agréables et d'autres, beaucoup moins. Une fois en France, il a délaissé la marche à pied pour goûter au plaisir interdit de l'auto-car climatisé et aux joies préprogrammées du voyage organisé. Le choc est de taille et le kilométrage parcouru, à l'avenant. Tout en digressant sur l'histoire du tourisme de masse et sur l'entreprise d'un de ses plus dignes fondateurs, Thomas Cook, l'auteur découvre à un rythme effréné les charmes de Paris, puis ceux de la Suisse, tout en savourant au cours des escales les pitreries destinées à divertir les voyageurs pressés. À peine s'est-il remis du voisinage parfois insupportable de ses congénères qu'il s'embarque pour la Grèce et l'Italie, où il découvre une tout autre forme de tourisme, préférée cette fois par une clientèle plus jeune et, disons-le, plus intéressée à goûter à l'alcool du pays qu'au récit des grands moments de l'histoire locale. Avec le recul, cette expérience demeure assez représentative de l'état du tourisme mondial : « Après le 11 septembre, le désir d'être protégé, de voyager dans une bulle touristique a augmenté, et le tourisme connaît une popularité croissante. Par contre, on assiste à une hausse du tourisme de la débauche. » En d'autres termes, l'Ailleurs c'est bien, mais avec l'option « bar ouvert », c'est mieux. Toute ressemblance avec certains forfaits offerts de nos jours ne serait que fortuite.

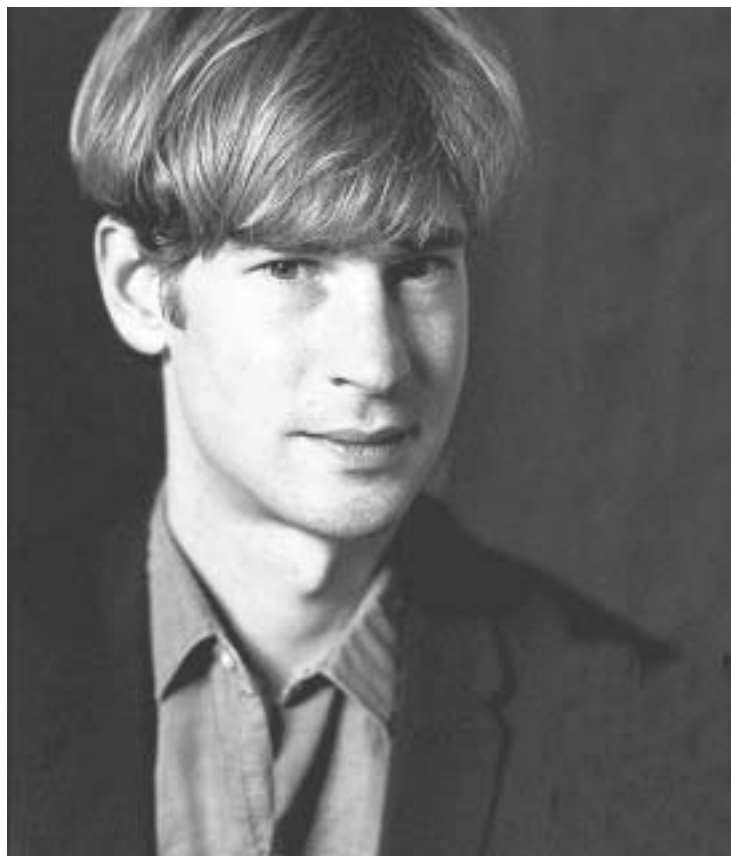
Le bout du monde

Avant d'atteindre, un peu exténué, la Chine après avoir fréquenté les plus sordides attractions sexuelles de Thaïlande, expérience dont il tire d'ailleurs quelques

pages marquantes, Grescoe aura goûté à toutes les manières possibles de voir le monde. Il s'estime heureux d'avoir réalisé l'expérience, même s'il avoue avoir pris plaisir à écorcher au passage nos travers de voyageurs : « J'ai rencontré assez de gens intéressants et intelligents pour affirmer qu'il y a un avenir pour le tourisme. Et malgré tous les préjugés que l'on peut avoir sur les différentes nationalités, il y a toujours quelques personnes qui viennent nous contredire. »

Sorte de condensé de l'art du voyage du XIX^e siècle à nos jours vu à travers la lorgnette d'un bourlingueur avisé, *Un voyage parmi les touristes* donne à réfléchir sur notre manière d'envisager le tourisme contemporain et, surtout, d'aborder l'Autre : « Il n'a jamais été aussi facile de voyager. Or, on voit de moins en moins de véritables contacts entre les voyageurs et les habitants [...] Je comprends la peur de l'Autre, mais je ne comprends pas pourquoi certaines personnes désirent rester en petit groupe en évitant de parler aux gens qui habitent l'endroit que l'on visite. Il faut savoir prendre une distance vis-à-vis le discours des agences de voyages », affirme Grescoe.

C'est, enfin, dans les dernières pages que l'on sert sans doute la plus précieuse des leçons : « Bien voyager ne veut pas dire aller plus loin, mais y aller mieux ». Aujourd'hui, Grescoe, qui prépare un autre livre sur les voyages et leurs relations avec la consommation de substances euphorisantes, se dit content d'accumuler les kilomètres, tout en ajoutant qu'au fond, il est toujours bon de s'en aller en sachant qu'un jour, nous retournerons à la maison, là où il fait bon vivre.



Un voyage parmi les touristes, VLB éditeur, 410 p., 29,95 \$

Aux quatre coins du Québec... LA NATURE

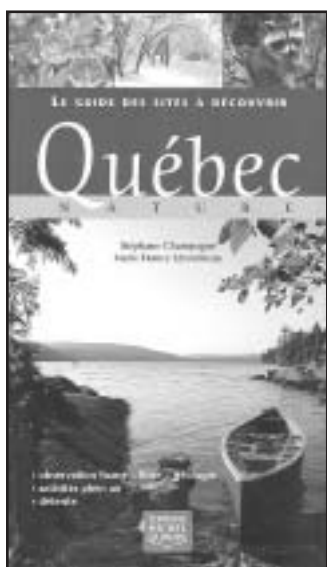
La nature québécoise est généreuse et colorée. Elle est reconnue dans le monde entier pour la spectaculaire diversité de ses panoramas avec les montagnes, les forêts, les plages et les millions de lacs et de rivières qui composent ses paysages. Comme un immense terrain de jeux, le Québec est l'endroit idéal pour profiter des joies du grand air. La preuve en est que l'écotourisme prend de plus en plus de place dans le cœur des Québécois, par souci de préserver leurs espaces naturels, mais aussi grâce à la variété des attraits et des activités qu'offre notre vaste territoire. Pourquoi aller conquérir la forêt tropicale ou traverser le désert du Sahara quand il y a autant de belles choses autour de chez soi ?

Par Annie Mercier, librairie Pantoute



Cap sur les parcs

Vous avez envie de passer vos vacances dans les plus beaux sites naturels québécois ? C'est la chance que vous offrent nos vingt-deux parcs nationaux. Ces zones écologiques protégées, qui mettent en vedette la faune et la flore, prennent le visage de leur région : montagneux, forestiers, marécageux ou marins. Pour faire la découverte de ces coins de paradis, feuillotez *Les Parcs nationaux du Québec*. Ce livre rend hommage à la magnificence et aux particularités de chaque parc en plus de raconter son histoire. Comme il est agréable de revisiter en images les parcs déjà connus comme le Bic ou celui de la Gaspésie, d'en découvrir d'autres (Plaisance, en Abitibi) et, enfin, d'en apprendre sur les projets futurs, dont deux parcs pour le Nord québécois ! La passion évidente pour la nature des photographes d'Enviro Foto nous est transmise par la beauté et la fragilité pures des paysages choisis. Si ce livre a pour mission de nous faire rêver de chez nous, le pari est gagné : vous succomberez ! Après quelques pages, vous serez époustoufflés par autant de splendeur et grandira en vous l'envie d'enfiler vos bottines pour aller à la rencontre de ces lieux sauvages et majestueux.



Pour maximiser le temps passé à profiter de ces lieux exceptionnels et ne rien manquer des endroits fréquentés, *Québec Nature* présente nos dix-neuf belles régions et plus de trois cents destinations nature. De l'ascension d'un mont à la balade en vélo jusqu'à la visite d'un jardin ou d'un vignoble en passant par l'escalade et le parapente, il y en a pour tous les goûts ! La rubrique « Coups de cœur » propose des activités incontournables tandis que « En un clin d'œil » fournit les renseignements essentiels à une réalisation sans tracas de votre aventure : accès, tarifs, services offerts et divertissements dans les environs. Pour vous donner l'occasion de pousser encore plus loin la conquête des lieux, une capsule recense plusieurs autres activités de plein air à faire dans la région choisie, outre les attractions nature majeures comme les parcs et les réserves, ce qui permet de sortir des sentiers battus. Vous trouverez même des idées originales pour occuper les jours de pluie. Ce guide indispensable, au format parfait pour vous accompagner, est à laisser dans la boîte à gants de votre voiture ou dans votre sac d'expédition. Idéal pour les excursions imprévues ; tournez les pages à l'aveuglette et partez à l'aventure ! Peu importe la direction, l'enchantement est garanti.

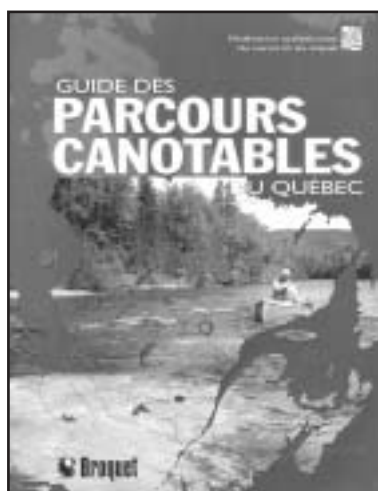
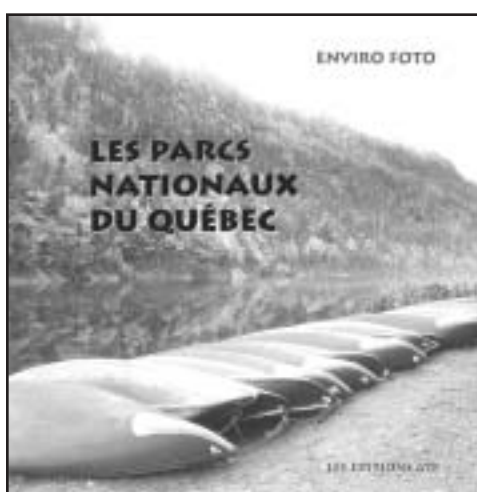
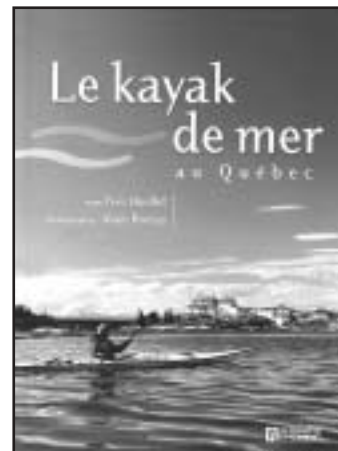
Au fil de l'eau

Avec ses 80 000 km² de lacs et de rivières et un imposant fleuve, le Québec est le royaume des amoureux de plaisirs aquatiques et nautiques. Plongée sous-marine ? Plaque à voile ? Tout y est possible. Mais le plus extraordinaire moyen de découvrir les richesses du Saint-Laurent, ses récifs côtiers, ses oiseaux marins, ses phoques et même ses baleines est, sans conteste, le kayak. Plus qu'un loisir, le kayak est une

relaxation : on glisse dans un silence feutré sur l'eau limpide en contemplant le paysage. La sensation de liberté qu'il procure est sûrement le secret de ce nouveau « chouchou » des amateurs de plein air. À la suite de l'engouement marqué pour cette embarcation, un guide très complet sur le sujet paraît aux Éditions de l'Homme cet été, *Le Kayak de mer au Québec*. Yves Ouellet nous y fait découvrir les plus ravissants parcs classiques et sites d'exploration comme le fjord du Saguenay et le parc de l'Archipel-de-Mingan, en plus de présenter des circuits pour les kayakistes confirmés. Pour les plus curieux, il relate l'histoire du kayak, en explique les techniques et présente les pionniers de cette discipline. Le kayak offre une nouvelle possibilité à tous ceux qui ont déjà fait le tour du Québec par la terre de le faire par la mer, en logeant le littoral de baie en baie, d'île en île, de plage en plage.

Si vous êtes à contre-courant des tendances, pourquoi ne pas voir le Québec comme les coureurs des bois, en payant ? Le *Guide des parcours canotables du Québec* est parfait pour préparer votre itinéraire de canot-camping, que ce soit sur la réputée et sublime rivière Bonaventure ou ailleurs. Des renseignements précieux sont donnés par l'intermédiaire de deux cents fiches, qui mentionnent le niveau de difficulté du cours d'eau, la possibilité de gîte ou de campement sur le trajet, le temps de canotage par section, et même la qualité des paysages à admirer. Cette quatrième version consolidée du guide était fortement attendue cette saison, et avec raison, puisqu'il est la source d'information principale pour les passionnés de canot ou de kayak de rivière. Il est l'allié parfait pour dompter les vagues et arriver à bon port en solo, en duo ou en famille.

Bonnes vacances chez vous !



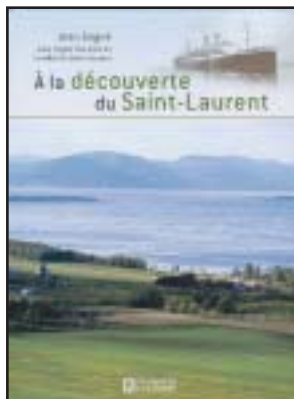
Les Parcs nationaux du Québec, Enviro Foto, GID, 239 p., 69,95 \$
Québec Nature, Stéphane Champagne & Marie-France Létourneau, Michel Quintin Éditeur, 319 p., 34,95 \$
Le Kayak de mer au Québec, Yves Ouellet (texte) & Alain Dumas (photographies), Éditions de l'Homme, 303 p., 39,95 \$
Guide des parcours canotables du Québec, Fédération québécoise du canot et kayak, Broquet, 455 p., 49,95 \$



Jean Moreau
CLÉMENT MORIN



René Paquin
CLÉMENT MORIN

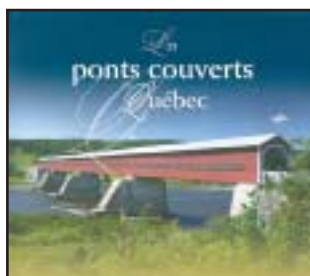


À la découverte du Saint-Laurent

Jean Gagné, Éditions de l'Homme, 331 p., 39,95 \$

Comme Québécois, nous sommes tous très attachés au fleuve Saint-Laurent, mais le connaissons-nous vraiment ? Jean Gagné nous fait découvrir de très belle façon le fleuve sous différents aspects de sa vie. Il aborde dans son livre le côté historique de cette voie de navigation essentielle à la colonisation de la Nouvelle-France, les îles qui se trouvent sur son parcours, les affluents qui la nourrissent, les divers villages qui la bordent. À la fin de chaque chapitre, Gagné nous donne des adresses et des numéros de téléphone d'organismes rattachés de près à la vie du fleuve, à sa flore ainsi qu'à la vie des hommes, dont il est également question. Voici un très beau livre richement illustré et chargé

d'informations pertinentes sur l'un des plus beaux fleuves du monde. **JEAN MOREAU**



Les Ponts couverts au Québec

Québec, G. Arbour, F. Caron & J. Lefrançois,

Les Publications du Québec, 216 p., 34,95 \$

Depuis une dizaine d'années, les Publications du Québec exploitent les multiples trésors patrimoniaux que recèlent les Archives nationales. Les populaires livres de la collection « Aux limites de la mémoire » en sont la preuve. Mais à partir d'aujourd'hui, il faudra ajouter à cette liste un nouveau titre : *Les Ponts couverts au Québec*. Écrit par un

trio d'auteurs passionnés, cet ouvrage est remarquable par la richesse de son iconographie et la précision de ses informations historiques. Des ingénieurs célèbres aux techniques de construction privilégiées, de la fonction « coloniale » de ces ponts à leur valeur patrimoniale, *Les Ponts couverts au Québec* révèle une dimension de notre histoire encore peu explorée. Un pont de ce genre existe toujours dans votre coin de pays ? Prenez le temps, après avoir lu ce livre, d'en observer tous les détails : coup de foudre assuré ! **RENÉ PAQUIN**

Abécédaires :

Nouvelle vague !

Qui n'a jamais vu ou tenu entre ses mains l'un de ces vieux abécédaires, qui prennent souvent la forme d'un livre cartonné, à la reliure fragile, aux illustrations tristes à faire pleurer une hyène (!), et où l'enseignement de l'alphabet se résume à illustrer (maladroitement) un objet dont le nom commence par la lettre que l'on veut présenter (par exemple : « P » pour « pomme ») ? Et on reste toujours étonnés, après tant d'années d'édition jeunesse, de voir que ce même genre de produit continue d'être publié !

Par François Boutin, librairie Monet

Heureusement, depuis quelque temps, certains éditeurs ont décidé de prendre les choses en mains en actualisant ce genre qui, on l'a vu, tombait en désuétude, et ce, malgré certains efforts louables, mais pas toujours concluants d'autres éditeurs d'ici et d'ailleurs. Ainsi, on tente maintenant de combiner la qualité de l'illustration (car l'attrait visuel, on le sait, est très important) à une certaine recherche dans le texte : que ce soit par le ton, la musicalité des mots et un certain esprit ludique — outil crucial pour faciliter l'apprentissage et pour favoriser une forme de complicité entre l'enfant et l'adulte.

Au cours des derniers mois, on a pu voir arriver en librairie une avalanche de ce nouveau type d'abécédaires, qui se rapprochent tantôt de l'album de fiction, tantôt du recueil de poésies ou de comptines, et même du livre d'art ! Tous ont en commun la qualité exceptionnelle des illustrations, doublée du simple plaisir de jouer avec les mots et les sonorités. Dans *L'Atruche auto-stoppeuse*, l'auteur nous présente à chaque page un animal dont la posture rappelle la forme de la lettre qu'il représente, ce qui entraîne des situations pour le moins farfelues. Le texte, teinté d'humour parfois absurde, nous permet de rencontrer un kangourou karatéka, un hibou hypocondriaque ou encore un yack yougoslave ! Plus près de chez nous, aux éditions Les 400 coups, le dernier album de Pierre Pratt, *Le Jour ou Zoé zozota*, nous emmène en 26

illustrations pour autant de lettres dans des petits moments qui peuvent paraître anodins pour certains, mais qui peuvent aussi revêtir une grande importance dans la vie des personnages qui y sont présentés. Et on reste figés devant cet album empreint de poésie autant visuelle que textuelle. Bref, *Le Jour...* représente un beau moment à partager entre l'adulte et l'enfant. Enfin, avec *Territoires*, l'auteure, Édith Dufaux, érige l'abécédaire au rang de véritable livre d'art. Dans cet album d'une rare qualité, aux illustrations magnifiques, chaque lettre renvoie à un territoire, un espace imaginaire où se déroulent des actions et des situations improbables, voire oniriques. Difficile de ne pas se laisser imprégner de cet univers poétique où le texte s'entremêle avec la poésie, l'humour et le fantastique. Autre fait à observer dans cet album, c'est que chaque illustration renvoie elle-même à la lettre de l'alphabet à laquelle elle se rattache (« B » pour « baie », « L » pour « labyrinthe », etc.). D'autant plus que, pour couronner le tout, une superbe affiche est offerte avec *Territoires*, nous présentant, d'un seul coup d'œil, tous les univers qui font partie du livre.



Et voilà ! La table est mise pour vous laisser partir à la découverte de ces « nouveaux mondes » ! Bien sûr, ce ne sont là que trois exemples puisés parmi les meilleurs titres de la production récente, mais ils peuvent nous servir de points de repères pour explorer ces abécédaires « nouvelle vague ». Sans perdre de vue le mandat premier de l'abécédaire, *L'Atruche auto-stoppeuse*, *Le Jour où Zoé zozota* et *Territoires* nous démontrent qu'il est possible de plaire autant à l'adulte qu'à l'enfant, et que l'apprentissage de l'alphabet ne devrait pas être triste et contraignant.

L'Atruche auto-stoppeuse, Simon Kohn, Éditions Thierry Magnier, 64 p., 23,95 \$ (à partir de 5 ans)
Le Jour ou Zoé zozota, Pierre Pratt, Les 400 coups, 54 p., 14,95 \$ (à partir de 5 ans)
Territoires : Les 26 lettres de l'alphabet, Édith Dufaux, L'Inventaire, 60 p., 45,95 \$ (à partir de 6 ans)



Nouveauté

Fraises à la folie

Les jumeaux Marie et Mario Maribelle adorent les sucreries. Nos deux gourmands trouvent leur bonheur au dépanneur, où leur argent de poche est troqué contre jujubes et bonbons à saveur de fraise. Un jour, une visite chez le dentiste s'impose : leurs dents ne sont pas belles à voir ! Alors qu'ils croyaient devoir avaler du brocoli jusqu'à la fin de leur vie, les petits sortiront ravis de leur expérience grâce à l'arme secrète de M. Lecroc... Portée par une belle musicalité, cette histoire toute mignonne traite efficacement du refus et de la peur d'aller chez le dentiste. De 3 à 8 ans.

DRÔLE DE FRAISE !, Louise Gagnon (texte) & Jean Morin (ill.), Le Raton Laveur, 24 p., 7,95 \$



Nouveauté

Travailleurs en herbe

Réputé pour ses guides sur les carrières, Septembre Éditeur reste fidèle à sa mission en proposant un ouvrage divisé en quatorze grands secteurs, qui présente quelque trois cents métiers et professions. Du monde de la construction à celui de l'édition en passant par l'industrie du tourisme et de l'aérospatiale, les tâches de chacun sont expliquées grâce aux illustrations et au style concis privilégiant l'action : « Le chauffeur de taxi retire les bagages de sa voiture », « Le fromager s'assure que l'égouttage se déroule bien ». Dès 9 ans.

DICTIONNAIRE ILLUSTRÉ DU MONDE DU TRAVAIL, Denis Pelletier, Septembre Éditeur, 96 p., 29,95\$

Des romans qui n'ont pas pris une ride

La métamorphose valait le coup d'être mentionnée : les éditions de **La courte échelle** remettent en circulation 32 titres sélectionnés parmi la populaire collection « Roman+ » (64 titres, 950 000 exemplaires écoulés), qui seront maintenant regroupés sous le vocable dans la **collection « Ado »**. La refonte de cette collection lancée il y a quinze ans est justifiée par plusieurs raisons, dont un aspect visuel correspondant davantage au goût des adolescents d'aujourd'hui et une volonté de répondre plus spécifiquement à leurs besoins en la scindant en trois catégories soit « Ado » (12 à 14 ans), « Ado+ » (14 à 16 ans) et « Jeune adulte » (16 à 18 ans). Par ricochet, La courte échelle souhaite renouveler le lectorat. À ce jour, 32 titres ont été réimprimés, dont plusieurs classiques, notamment la série des « Inactifs » de Denis Côté, *Comme une peau de chagrin* de Sonia Sarfati, la série « Léa » de Marie-Francine Hébert et *Un jeu dangereux* de Chrystine Brouillet. Chaque roman se vend 12,95 \$.

Ces chanteurs qui écrivent...

Père à cinq reprises, **Paul McCartney** deviendra sous peu auteur de livres pour la jeunesse. Dans le sillage de la chanteuse Madonna, dont le cinquième album illustré vient de paraître (*Bôta de Carats*, Scholastic), l'ex-Beatles prend la plume, avec la collaboration de Philip Ardagh (la série « Eddie Dickens », Albin Michel), pour *High in the Clouds : An Urban Furry Tail*. Publié par le groupe Penguin Young Readers, ce livre, qui mettra en scène un écureuil et une grenouille, est prévu pour octobre 2005. Aucune traduction française n'est annoncée pour le moment.



Nouveauté

Faire d'une pierre deux coups

Le courageux petit Loli est bien décidé à conquérir Odipo, une île qu'on dit peuplée d'animaux fabuleux et cruels. Lors de son exploration, le garçonnet découvrira bien quelques créatures menaçantes, mais aussi plusieurs autres, très gentilles ou très drôles... L'originalité de cette histoire écrite et illustrée par Caroline Merola tient dans son concept tête-bêche, présenté sous un jour neuf. Puisqu'il faut lire jusqu'à la dernière page puis tourner le livre en sens inverse pour en connaître la fin. Un album coloré et surprenant qui plaira aux petits et aux grands. Dès 4 ans.

L'ÎLE AUX MONSTRES, Caroline Merola, La courte échelle, 32 p., 15,95 \$

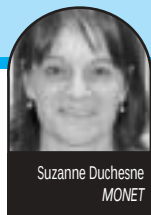


Nouveauté

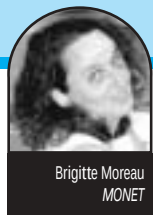
Coucou, c'est moi !

Edgar vit dans une horloge avec ses parents. Il rêve de s'élever vers le ciel comme les hirondelles. Mais les coucous de bois ne volent pas. Après s'être écrasé au sol, Edgar part donc, à l'insu de ses père et mère, découvrir le monde à pied. De ses explorations, le petiot ramènera une patte cassée, un bec ébréché et des couleurs délavées sous l'averse, mais qu'à cela ne tienne : il se sera fait plusieurs amis ! Dans la même série : *Les Amours des monsieur Edgar*. Dès 5 ans.

L'ENFANCE DE MONSIEUR EDGAR, Christiane Duchesne (texte) & Pierre M. Trudeau (ill.), Les 400 coups, coll. Les petits albums, 32 p., 8,95 \$



Suzanne Duchesne
MONET



Brigitte Moreau
MONET



Annie Mercier
PANTOUTE



Yolande Lavigueur
MONET



Mélanie Quimper
PANTOUTE

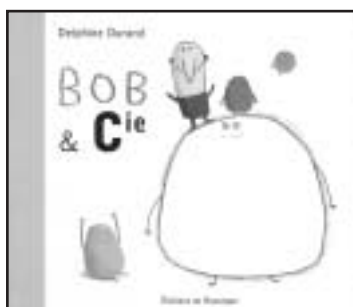


Ma première folie

Johanne Mercier, Reynald Cantin & Hélène Vachon,
Éditions Fou-Lire, coll. Le Trio rigolo, 128 p., 8,95 \$

Ma première folie présente trois courtes histoires sur un thème racontées par trois auteurs bien connus des jeunes. On y retrouve Daphné, Laurence et Yo qui, à tour de rôle, nous font découvrir leurs premières expériences sur un ton humoristique. Les 10 ans et plus s'amuseront bien en compagnie de Daphné et de sa tante un peu envahissante, de Yo en route pour un camp d'été qui s'annonce plutôt moche, mais qui lui réserve un incident faisant frissonner les plus courageux, et de Laurence, qui croit avoir rencontré l'amour de sa vie. La formule gagnante à laquelle s'ajouteront d'autres titres dans la veine

des « pires » situations (*Mon pire prof, Mon pire party, Ma pire gaffe*) ne manquera pas de captiver les lecteurs par sa fraîcheur et sa fantaisie. *SUSANE DUCHESNE*



Bob et Cie

Delphine Durand, Le Rouergue, 64 p., 27,75 \$

Bob et cie est un petit album de philosophie tout à fait irrésistible, un clin d'œil intelligent sur le commencement du monde, où sont personnifiés tous les grands éléments constitutifs. Au début, il y a le néant, incarné par le Grand Vide, qui attend tout le monde : l'eau, la terre, le soleil et Bob l'humain, évidemment, qui se donne de plus en plus d'importance jusqu'à ce que Dieu, « qui passait par là

», en profite pour revendiquer son statut de créateur. Et l'Histoire avec un grand H s'invente au fur et à mesure ! Lisez cet album avec vos enfants, c'est une occasion en or pour les faire réfléchir sur les grandes questions existentielles... Vous serez hilares du début jusqu'à la fin avec, en prime, le sentiment de faire quelque chose d'essentiel et de gratuit. *BRIGITTE MOREAU*



Lulu et le loup bleu

Daniel Picouly (texte) & Frédéric Pillot (ill.),
Magnard, 32 p., 26,50 \$

Une autre aventure de l'attachante Lulu Vroumlette. Lors d'une promenade en forêt, elle fait la rencontre d'un grand loup bleu bien malheureux. Avec son air gentil et inoffensif, Loup-Bleu ne fait peur à personne ! Tous les habitants de la forêt rigolent sur son passage : mais que se passe-t-il donc ? Le loup bêgaie ! Pas très sérieux au moment de pousser un cri terrifiant...

Lulu aidera son ami le loup à gagner le respect des autres animaux, mais comment ? Superbe texte teinté d'humour et magnifiquement illustré. *ANNIE MERCIER*



La Face cachée de Luna

Julie Anne Peters, Milan, coll. Macadam, 369 p., 19,95 \$

Deux enfants grandissent dans une famille ordinaire, mais le garçon est en réalité une fille ! Sa sœur Regan peine à assumer sa propre identité avec ce frère à l'étroit dans son corps de gars. La nuit, il s'en libère pour devenir Luna, une fille qui n'a d'autre miroir que Regan pour exprimer ses impossibles rêves et la lourdeur du rôle imposé par les cellules parentale et sociale. Au fil d'efficaces retours en arrière, le lecteur comprend le scaphandre psychologique dans lequel les parents sont enfermés : impossible d'accepter un fils transsexuel. Le drame est digne des tragédies classiques

avec cet archétype de la lune qui doit disparaître pour se retrouver dans toute sa rondeur, sa lumière, sa vie. Ne vous privez pas de vivre ce roman très dense, qui nous éclabousse de superbes vérités. *YOLANDE LAVIGUEUR*



L'Oeil d'Otolep : Les Mondes d'Ewilan (t. 2)

Pierre Bottero, Rageot Éditeur, 334 p., 24,95 \$

Ce deuxième tome de la seconde trilogie consacrée aux aventures d'Ewilan nous ramène en Gwendalavir. Ewilan est de retour à l'Académie pour devenir l'une des Sentinelles qui protégera l'Empire. Elle a maintenant 16 ans, ses sentiments envers Salim sont troublés par l'apparition de Liven, et elle est remise des mauvais traitements que lui a fait subir Elea Ril' Morienvall. Une nouvelle mission l'appelle : avec ses compagnons, elle traverse les montagnes, le désert d'Orou et la Mer des Brumes pour aller reconduire le jeune Illian à ses parents. Cependant,

une menace plane sur les habitants de Gwendalavir et Ewilan est particulièrement en danger... On referme le livre émus et impatients d'en connaître la suite. Si vos ados n'ont pas encore lu les livres de Pierre Bottero, courez leur acheter le premier tome, *D'un monde à l'autre*. *MÉLANIE QUIMPER*

le libraire

journal de librairies indépendantes

LE LIBRAIRE recherche un journaliste (contractuel) connaissant très bien la littérature québécoise.

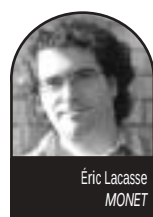
Tâches : entrevues avec des auteur(e)s d'ici / possibilité de rédaction d'articles.

Compétences requises : niveau collégial ou universitaire, 2 ans d'expérience comme rédacteur ou journaliste (milieu littéraire de préférence), intérêt marqué pour la littérature québécoise, bonne connaissance de la librairie (un atout), excellente maîtrise du français, ponctualité, autonomie, grande disponibilité et capacité à travailler sous pression et à distance.

Envoyez votre CV et votre portfolio
avant le **15 août** à :

JOURNAL LE LIBRAIRE a/s Hélène Simard
286, rue Saint-Joseph Est, Québec QC G1K 3A9

Seuls les candidats retenus seront contactés.

Éric Lacasse
MONETÉric Bouchard
MONET

Le Pays tout en haut : Le Trio Bonaventure (t. 2)

Edith & Corcal, Delcourt, coll. Delcourt jeunesse, 32 p., 15,95 \$

Voici la suite très attendue (et réussie !) du « Trio Bonaventure », dont le premier tome, *La Maison Jaune*, a déjà remporté une ribambelle de récompenses. Pour ce second album, Baltus, Bénigne et Barnabé découvrent que l'immeuble dans lequel ils habitent fut construit sur l'emplacement d'une forêt magique où vivait autrefois le mythique peuple des Lupins. Avec l'aide de la concierge et de ses secrets, les trois frères et sœurs, revêtus de l'uniforme des croisés, montent à l'assaut de l'escalier sans fin menant à la vérité. Les auteurs Edith et

Corcal nous montrent une fois de plus jusqu'où l'imaginaire débridé de trois enfants peut mener. Et c'est avec beaucoup de plaisir que nous nous laissons entraîner dans ce *Pays tout en haut* ! ÉRIC LACASSE



La Musique de Marie (t. 2)

Usamaru Furuya, Casterman, coll. Sakka, 248 p., 20,95 \$

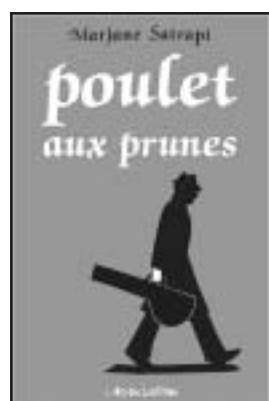
Dans le premier tome de *La Musique de Marie*, on explorait des îles paradisiaques dans lesquelles la notion de « mal » n'existait pas. Cependant, cette paix ambiante cachait en réalité une sombre machination... Pour que plus jamais les êtres humains ne s'entredéchirent, les Anciens avaient mis en place une religion offrant un bonheur mécanisé : tous entendaient la musique de Marie et étaient heureux. Un monde parfait. Mais les Anciens avaient aussi prévu que tous les cinquante ans serait donné à un individu le choix de garder, ou non, son peuple dans cette pacifique léthargie. Tourner la clé qui redémarrera la boîte à musique pour un autre demi-siècle ? Kai devra décider. En deux tomes seulement, une fable d'anticipation totalement maîtrisée. ÉRIC LACASSE



Ulice le lapin

Reutimann & Omond, Éditions Paquet, 32 p., 20,95 \$

Ulice le lapin entreprend un jour de faire pousser dans son jardin plein de bonnes choses, comme des « tartocarotiers » ! Mais rien ne pousse par manque d'eau. Son voisin lui suggère alors d'aller au marché s'acheter de petits nuages qu'il pourra suspendre au-dessus de son jardin. Ce qu'il fait. Mais, sur le chemin du retour, Ulice fait la rencontre d'une brochette de personnages auxquels il viendra en aide grâce ses petits nuages, dans une odyssée magnifique portant sur l'idée du partage. Cette bande dessinée pour les premiers lecteurs est aussi entièrement muette, mais les images qu'elle contient demandent à être explorées avec le plus grand soin. Un album plein de saveurs ! ÉRIC LACASSE



Poulet aux prunes

Marjane Satrapi, L'Association, coll. Ciboulette, 88 p., 26,95 \$

Devançant par une voix l'extraordinaire *Mariée par correspondance* d'Alex Kalesniko, cet atypique récit à tiroirs a été élu album de l'année à Angoulême ! On y apprend d'emblée que le personnage principal, un musicien irascible, mourra dans sept jours. L'histoire sera donc celle de ses dernières heures et réflexions, au travers desquelles nous revivrons les événements du passé de cet être complexe et éperdument passionné, qui l'ont amené à se laisser mourir... L'imagerie de l'auteur — représentations sobres et aplats noirs — est dépouillée mais éloquente. Satrapi, qui prouve une fois de plus ses talents de conteuse dans ce dépayçant tableau des mœurs iraniennes — où la boulette d'opium remplace avantageusement le ritalin, confirme son statut de star de la bande dessinée ! ÉRIC BOUCHARD



Nouveauté

La Femme de trente ans

Aïe ! Mademoiselle a trente ans : l'âge des grandes questions. Démystification en règle des malheurs et angoisses de la maturité, *Candeur et décadence* s'ouvre par cette cruelle comparaison entre la valeur ajoutée sur le marché de la séduction de l'homme vieillissant et celle, ébranlée, de la femme avançant en... expérience. Pour cette nouvelle dissection à vif d'une célibataire bonne vivante, le trait d'Eva Rollin est d'une réjouissante précision. Hormones et humour au rendez-vous !

MADemoiselle (t. 2) CANDEUR ET DÉCADENCE, Eva Rollin, Marchand de feuilles, coll. Bonzaï, 181 p., 19,95 \$

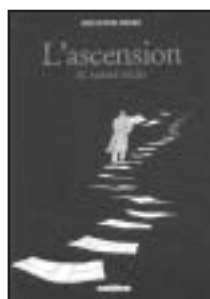
3500 fois Spirou

L'hebdomadaire de BD franco-belge *Spirou*, fondé il y a 67 ans, a fracassé un record de longévité dans l'histoire de la presse le 11 mai dernier, alors que sortait en kiosque le 3500^e numéro. Apprécié d'une génération à l'autre, le magazine est connu pour les auteurs de renom qui signent des planches en ses pages, et les créateurs de talent qu'il a contribué à faire découvrir au fil du temps. Une opération promotionnelle d'envergure accompagnait l'événement.



Cap sur Michel Risque

Les anciens lecteurs de *Croc* auront droit à une belle surprise cet été : la réimpression, aux Éditions de La Pastèque, de la première aventure rocambolesque de **Michel Risque**, *Le Savon maléfique*, suivie dans un avenir proche de *Michel Risque en vacances* et de *Cap sur Poupoune* (dessin : Jacques Godbout ; scénario : Pierre Fournier). Parues d'abord dans les pages du magazine d'humour québécois, les péripéties de Risque seront dorénavant publiées à La Pastèque, et totaliseront 14 albums. Qui ne se souvient pas du naïf Risque, parodie des héros virils à grosse mâchoire carrée dans le style James Bond et Bob Morane, de la rondellette Poupoune, son grand amour, ou du rouquin Red Ketchup, le violent agent du F.B.I. ? La renaissance de ce héros constitue un événement BD de taille !



Nouveauté

Brèves de BD

Plutôt discret avant son grand retour avec *Mémoire morte*, *Le Dessin* et *La 2 333^e dimension*, qui ont confirmé sa position de fabuliste d'avant-garde, Marc-Antoine Mathieu est aujourd'hui au sommet de sa forme. *L'Ascension et autres récits* (qui comprend une histoire d'abord publiée chez Autrement) est son premier recueil d'histoires brèves. En 5 pages comme en 100, le créateur, depuis toujours attiré par les expérimentations formelles au parfum onirique, surprend et démontre que son imaginaire ne s'épuise nullement. Du bonbon pour les amateurs de noir et blanc qui aiment mettre au défi leur esprit cartésien.

L'ASCENSION ET AUTRES RÉCITS, Marc-Antoine Mathieu, Delcourt, 58 p. À paraître prochainement.



Nouveauté

Des anges dans nos campagnes

De 1958 à 2004, des Cantons-de-l'Est à l'Île d'Orléans en passant par Montréal, Jean-Louis Tripp nous présente le destin de personnages attachants, qui doivent composer avec les vicissitudes de l'amour et du temps qui passe. Heureusement, des anges veillent sur eux. Tripp (*Le Nouveau Jean-Claude*), qui connaît le Québec puisqu'il y a séjourné en 2004, livre un album atypique dans sa forme (*Paroles d'anges* ne contient, ironiquement, aucun dialogue), mais aussi fort réussi dans son ton, rempli de tendresse et d'amertume. Un bel hommage au Québec de la part d'un bédéiste né de l'autre côté de l'Atlantique.

PAROLES D'ANGES, Jean-Louis Tripp & Alexandra Carrasco, Glénat, coll. La loge noire, 56 p., 21,95 \$

La voix des images

À lire les journaux culturels, on croirait que le médium n'a d'importance que pour le théâtre ou la littérature, où on se fait un devoir de traiter de mise en scène ou de style. Mais pour les médiums de narration visuelle tels le cinéma ou la bande dessinée, on se borne souvent à résumer une histoire, sans une ligne sur l'approche visuelle. Il est vrai qu'au cinéma, l'esthétique « réaliste » est devenue la norme : films en noir et blanc ou muets jugés dépassés, cinéma d'animation confiné au public jeunesse, etc. En cela, la bande dessinée exprime pleinement sa diversité : hormis les innombrables séries d'action au dessin formaté singeant le cinéma américain, la variété des styles graphiques s'avère infinie !

Par Eric Bouchard, librairie Monet

Et pourtant, la critique sur la BD évacue trop souvent cette dimension du médium. Les images se prêteraient-elles mal au discours ? Pourtant, histoire de l'art, graphisme, publicité et psychologie s'en chargent depuis un bon siècle. Quand on sait qu'un cinquième de la population québécoise est analphabète fonctionnelle, doit-on s'inquiéter davantage de sa proportion d'aniconètes¹, qui empirera sans doute après que l'on ait sabré dans ces matières scolaires superflues que sont les cours d'arts ? Pourtant, dans un univers où chacun est bombardé d'images, ne devrait-on pas songer à développer le sens critique des populations ? Refaisons nos classes en compagnie de quelques auteurs classiques...

Traits d'esprit

On connaît la ligne claire d'Hergé, ce trait homogène cernant toute forme sur un même plan en deux dimensions, ou encore la ligne crade de Reiser ! On connaît aussi le style atome de l'école de Marcinelle (Franquin, Tillieux), un trait dynamique célébrant le culte futuriste des années 50. En somme, il y a autant de types de traits que d'écritures ; Jean-Claude Forest, reconnu à juste titre comme l'un des grands calligraphes de la profession, vient de faire l'objet d'une élogieuse monographie². Car non seulement cet écrivain inventif aux scénarios surréalistes est l'instigateur de la BD adulte (*Barbarella*, 1962), mais il représente aussi l'un des pinceaux les plus énergiques ! Avec son réalisme stylisé, ses

pleins et déliés d'une grande beauté plastique et son traitement des phylactères, parfaitement intégrés aux compositions des cases, ce précurseur connaît actuellement une importante reconnaissance, avec les rééditions posthumes de ses œuvres chez Casterman et à L'Association, ces derniers nous offrant la version définitive de sa libre adaptation de *L'île mystérieuse* de Jules Verne³.

Couleur jazz

Chaque case de Loustal est un tableau, une photo, un arrêt du temps, immanquablement ancré dans la plage, le silence, les femmes, la musique, l'incommunicabilité et les grosses voitures américaines, ce dont la couverture de *La Nuit de l'alligator*⁴ est une parfaite synthèse ! Cette compilation d'histoires courtes, réalisées sur l'ensemble de la carrière de l'auteur, nous offre une palette de styles excessivement variés, allant du noir et blanc hachuré à l'aquarelle délavée, puis au style plus direct adopté ces dernières années, formes brutes cerclées d'un trait vif et épais. Et toujours chez Loustal, cette inimitable qualité de lumière et d'ambiance, toujours ce mariage inusité de l'image silencieuse et du texte *off*, offrant deux vues décalées du même instant,

se mariant en une étonnante palette de sens. La majorité des textes sont signés Paringaux, ce qui nous rappelle le génial Barney et la note bleue⁵.



www.adage-edition.com
ISBN 2-921956-26-8
Diffusion Raffin

Adage

Sensible au rythme des vers libres
et à la syncope des signes,
Dominique Cornu se déploie
avec style dans ce troisième recueil.
Parce que la poésie n'est rien
sans la crispation des images,
ses vers conjuguent
l'oubli et le souci du détail,
le hasard et l'histoire.

Société de développement
des entreprises
culturelles
Québec

Conseil des Arts
du Canada

L'as de l'ellipse

L'indispensable collection « Classiques » de Casterman s'enrichit de l'édition intégrale des trois tomes du *Quéquette blues* de Baru⁶. Cette première œuvre de l'auteur, introuvable depuis des années, livre le récit émouvant et partiellement autobiographique de la vie quotidienne d'adolescents issus de la classe ouvrière française dans les années 50. L'inimitable style de Baru (et ses tronches mémorables !), est renforcé par de fortes qualités narratives : l'auteur fait partie de ceux qui font travailler le lecteur par des ellipses brutales et maîtrisées. Ce dispositif s'était avéré particulièrement efficace dans le magnifique *Chemin de l'Amérique*⁷, fulgurante ascension d'un boxeur algérien déchiré entre la France et son pays lors de la guerre d'indépendance.

Pour aller plus loin :
Lire la bande dessinée, Benoît Peeters,
Flammarion, coll. Champs, 194 p., 13,95 \$

¹ Calqué sur « analphabète » : ne sachant pas lire les images.

² *L'Art de Jean-Claude Forest*, Philippe Lefèvre-Vakana, Éditions de l'An 2, 163 p., 59,95 \$

³ *Mystérieuse matin, midi et soir*, Jean-Claude Forest, L'Association, coll. Éperluette, 68 p., 29,95 \$

⁴ *La Nuit de l'alligator*, Loustal, Paringaux & Villard, Casterman, 110 p., 31,95 \$

⁵ *Barney et la note bleue*, Loustal & Paringaux, Casterman, 88 p., 27,95 \$

⁶ *Quéquette blues*, Baru, Casterman, coll. Classiques, 152 p., 39,95 \$

⁷ *Le Chemin de l'Amérique*, Baru, Casterman, 47 p., 15,95 \$

OÙ TROUVER le libraire ?

CHEZ LES LIBRAIRIES PARTENAIRES...



LIBRAIRIE PANTOUTE

1100, rue St-Jean
Québec QC G1R 1S5
Tél.: (418) 694-9748

286, rue St-Joseph Est,
Québec QC G1K 3A9
Tél.: (418) 692-1175

www.librairiepantoute.com



Les Bouquinistes LIBRAIRIE • CAFÉ

392, rue Racine Est
Chicoutimi QC
G7H 1T3
Tél.: (418) 543-7026
Téléc.: (418) 543-4175

bouquinistes@videotron.ca



Librairie Monet

Galeries Normandie
2752, de Salaberry
Montréal, Qc H3M 1L3
Tél.: 514.337.4083

www.librairiemonet.com



CLÉMENT MORIN Livres • Café Magazines • Papeterie fine

4000, boul. des Forges
Trois-Rivières QC
G8Y 1V7
Tél.: (819) 379-4153

1, Plaza de la Mauricie
Shawinigan QC
G9N 1C1
Tél.: (819) 539-8326

www.cmorin.qc.ca
cmorin@cmorin.qc.ca



LIBRAIRIE LE FURETEUR

25, rue Webster
Saint-Lambert QC
J4P 1W9
Tél.: (450) 465-5597

fureteur@librairiefureteur.qc.ca



librairie agréée • papeterie fine • jeux éducatifs

HULL OTTAWA
Village Place-Cartier Marché By
425, boul. Saint-Joseph 33, rue George
Hull, QC J8Y 3Z8 Ottawa, ON, K1N 8W5
Tél.: (819) 595-2414 Tél.: (613) 241-6999
Fax: (819) 595-3672 Fax: (613) 241-5680

Courriel : soleil@librairiedusoleil.ca



30, rue Saint-Germain E.
Rimouski QC G5L 1A2

llapoint@globetrotter.qc.ca

tél.: (418) 723-2189 téléc.: (418) 723-0103



79, place La Salle
Baie-Comeau QC
G4Z 1J8
Tél.: (418) 296-9334
Téléc.: (418) 296-2559



www.gallimardmontreal.com
info@gallimardmontreal.com

3700, boul. St-Laurent
Montréal, QC H2X 2V4
Tél.: (514) 499-2012



262, Sainte-Catherine Est
Montréal, QC
H2X 1L4 Métro Berri
Tél.: (514) 844-0756
Fax: (514) 844-3090
zonelibre@zonelibre.ca



598, Saint-Viateur
Joliette, QC
J6E 3B7 Tél.: (450) 759-2822
(450) 586-6116
Courriel: limartin@pandore.qc.ca



LIBRAIRIE AGRÉÉE | PAPETERIE

Métro Berri-UQÀM
505 rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H2L 2C9
Tél.: (514) 845-5243
Téléc.: (514) 845-5264
librairie@parchemin.ca



PLAZA ST-HUBERT
6330, St-Hubert, Mtl
(514) 274-2870
GALERIES RIVE NORD
100, boul. Brien
Repentigny
(450) 581-9892
TOURS TRIOMPHE
2512 Daniel-Johnson
Laval
(450) 682-0636



LIBRAIRIE ASSELIN Enr.

5834 boul. Léger Est,
Montréal-Nord (Québec)
H1G 1K6

Tél.: (514) 322-8410
Fax : (514) 322-3673



1055, avenue du Pont Sud
Alma (Québec) G8B 2B7
Tél. : (418) 668-3170
Téléc. : (418) 668-8896



8585, boul. Lacroix
Ville de Saint-Georges, QC
G5Y 5L6
Tél.: (418) 228-9510
www.librairieselect.com



230, rue Lafontaine
Rivière-du-Loup QC
G5R 3A7
Tél.: 862-2896
Fax.: 862-2183



MARCHÉ DU LIVRE
801, de Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 1Y7
Tél. : (514) 288-4350
Téléc. : (514) 288-1163
marchedulivre@qc.ca



LIBRAIRIE
Livres en tête inc.
110, rue St-Jean Baptiste Est
Montmagny, QC
G5V 1K3
Tél.: (418) 248-0026
E-mail: livres@globetrotter.net

ET DANS PLUSIEURS BIBLIOTHÈQUES...*

Bibliothèque d'Alma
Bibliothèque Marie-Victorin
Bibliothèque de Beauharnois
Bibliothèque de Beloeil
Bibliothèque de Boucherville
Bibliothèque de Brossard
Bibliothèque Canadienne
Bibliothèque de Cap-de-la-Madeleine
Bibliothèque de Roger-Lemelin
Bibliothèque Centrale
Bibliothèque de Chambly
Bibliothèque de Charlesbourg
Bibliothèque de Chicoutimi
Bibliothèque de Contrecoeur
Bibliothèque de Dorsal

Bibliothèque de Jean-Baptiste-Dubéger
Bibliothèque Émile-Nelligan
Bibliothèque Gabrielle-Roy
Bibliothèque de Grand-Mère
Bibliothèque de Greenfield Park
Bibliothèque J.P.Dawson
Bibliothèque de Jonquière
Bibliothèque de Kirkland
Bibliothèque de La Baie
Bibliothèque de La Prairie
Bibliothèque Laure-Conan
Bibliothèque Les Saules
Bibliothèque de l'Île-Bizard
Bibliothèque de l'Île-des-Sœurs
Bibliothèque de Longueuil

CHEZ LES LIBRAIRIES DEPOSITAIRES...



Centre commercial Le Village
2, chemin de l'Équerre
Baie Saint-Paul (Québec) G3Z 2Y5
Tél. : (418) 435-5432
Téléc. : (418) 435-0244



351, boul. Samson, suite 300
Laval QC H7X 2Z7
tél. (450) 689-4624
fax (450) 689-8131



1, rue Turgeon
Ste-Thérèse, QC J7E 3H2
Tél.: (450) 435-6060 • Fax: (450) 437-3132
site Internet: www.librairie-ste-thérèse.qc.ca
courriel: livres@librairie-ste-thérèse.qc.ca



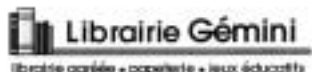
531, rue Du Sud
Cowansville, QC J2K 2X9
Tél.: (450) 263-0888



Carrefour de la Pointe
12675 Sherbrooke Est
P.A.T. Qc. H1A 3W7
Tél. : (514) 642-3070
www.librairiemonic.com



435, rue Donald
Ottawa (Ontario)
K1K 4X5
Tél. : (613) 747-1553
Téléc. : (613) 747-0866



PLAQUE DES QUATRE-BOURGEOIS
999, du Bourgeois, Saint-Paul, QC G1W 4S6
tél.: (418) 658-6815 - téléc.: (418) 657-6251
www.librairiegemini.com



Carrefour La Pocatière

625, 1^{ère} Rue
Local 700
La Pocatière, QC
G0R 1Z0
Tél.: (418) 856-4774

liboptio@globetrotter.net



LIBRAIRIE
BANDES DESSINÉES
INTERNATIONALES

4826, rue Saint-Denis
Montréal, QC, H2J 2L6

Tél.: (514) 286-0352
Fax : (514) 286-0388

librairie@F52.ca
www.F52.ca



2655, chemin Gascon
Mascouche, (Québec), J7L 3X9
Tél.: (450) 477-0007
Téléc.: (450) 477-0067



191, rue St-André
Vieux-Terrebonne,
(Québec) J6W 3C4
Tél.: (450) 471-3142



4556, rue Sainte-Catherine Est
Montréal (Québec) H1V 1Y7
T: 514-253-5828 • F: 514-251-9889
Courriel : info@lubu.ca
www.lubu.ca

LIBRAIRIE DU CENTRE DU QUÉBEC

287, rue Lindsay
Drummondville (Québec) J2B 1G2
Tél. : (819) 478-1395
Téléc. : (819) 478-1398



1552 boul. Jacques-Cartier
Mont-Joli (Québec) G5H 2V8
Tél. et Téléc.: (418) 775-7871
Sans frais : 1-888-775-7871
hibocou@globetrotter.net



21, rue Saint-Pierre
Rimouski (Québec) G5L 1T2
Tél. : (418) 722-7707
Téléc. : (418) 725-5139
librairie.venus@globetrotter.net



4362, rue Saint-Denis
Montréal (Québec)
H2J 2L1

Tél. : (514) 849-3585
Téléc. : (514) 849-6791
libpaul@paulines.qc.ca



1567, rue King Ouest,
Sherbrooke (Québec) J1J 2C6
Tél. : (819) 566-0344
Téléc. : (819) 566-4305



Daniel Bouchard, propriétaire
Tél.: (418) 547-2493 • Fax : (418) 547-6944
2304, rue St-Dominique, Jonquière QC G7X 6L8



1255 Périgny, Chambly
(Québec) J3L 2Y7
Tél.: (450) 658-4141



LIBRAIRIE AGRÉÉE
MAIL PLACE DE VILLE
770 Laure
Sept-Îles, QC
Tél.: (418) 968-8881

La Boutique du Livre

315, rue Kenny
Saint-Boniface
Manitoba R2H 3E7

Tél.: (204) 237-3395
Sans frais: 1-888-712-8389
www.boutiquedulivre.com



LA GALERIE DU LIVRE INC.
(Librairie agréée)

La Galerie du livre inc.
769, 3e Avenue
Val-d'Or (Québec) J9P 1S8
Tél. : (819) 824-3808
Téléc. : (819) 824-3322



LIBRAIRIE A.B.C. ENR.

398, rue Saint-Joseph
La Tuque (Québec) G9X 1L6
Tél. : (819) 523-5828
Téléc. : (819) 523-4900



40, rue Évangéline
Granby (Québec) J2G 8K1
Tél. : (450) 378-9953
Téléc. : (450) 378-7588



825, rue St-Laurent Ouest
Longueuil, QC, J4K 2V1
Tél.: (450) 679-8211 • Fax: (450) 679-2781
courriel: ailire@qc.aira.com



LIBRAIRIE CARCAJOU

PLACE ROSEMÈRE
401, boul. Labelle
Rosemère (Québec)
J7A 3T2



MÉDIASPAUL

250, rue Saint-François Nord
Sherbrooke (Québec) J1E 2B9
Tél. : (819) 569-5535
Téléc. : (819) 565-5474
Courriel : libmedia@qc.aira.com

COLLÈGE
FRANÇOIS-XAVIER-
GARNEAU
1660, boul. de l'Entente
Québec (Québec) G1S 4S3
Tél. : (418) 681-8134
Téléc. : (418) 688-7631
www.coopfxgarneau.com



CÉGEP
GRANBY-HAUTE-YAMASKA
235, rue Saint-Jacques
Granby (Québec)
J2G 3N1
Tél. : (4185) 372-8895
Téléc. : (450) 672-4511
coop@college-granby-hy-qc.ca

COLLÈGE
JEAN-DE-BRÉBEUF
5625, avenue Decelles
Montréal (Québec)
Tél. : (514) 342-3665
Téléc. : (514) 342-0118
coopbrebeuf@qc.aira.com



120, rue Saint-Germain Sud
Rimouski (Québec) G5L 4B5
Tél. : (418) 723-8521
Téléc. : (418) 725-3135
Courriel : alpha@l'alphabet.qc.ca



114, rue Church
Cowansville (Québec) J2K 1T8
Tél & téléc. : (450) 263-6154

Bibliothèque de Loretteville
Bibliothèque Marius-Barbeau
Bibliothèque de Mercier
Bibliothèque de Mont-Carmel
Bibliothèque de Montréal-Nord
Bibliothèque de Mont-Saint-Hilaire
Bibliothèque Multiculturelle
Bibliothèque Neufchâtel
Bibliothèque l'Octogone
Bibliothèque Père-Ambroise
Bibliothèque de Pierrefonds
Bibliothèque de Pointe-du-Lac
Bibliothèque Saint-Albert
Bibliothèque Saint-André
Bibliothèque de Saint-Basile-le-Grand
Bibliothèque de Saint-Bruno
Bibliothèque Saint-Charles

Bibliothèque de Saint-Constant
Bibliothèque de Saint-Hubert
Bibliothèque Saint-Jean-Baptiste
Bibliothèque de Saint-Jean-sur-le-Richelieu
Bibliothèque de Saint-Lambert
Bibliothèque Saint-Laurent
Bibliothèque de Saint-Louis-de-France
Bibliothèque de Saint-Rémi
Bibliothèque de Sainte-Catherine
Bibliothèque Monique-Corriveau
Bibliothèque de Sainte-Julie
Bibliothèque Saul Bellow
Bibliothèque de Shawinigan
Bibliothèque de Sorel
Bibliothèque Sylvain-Garneau
Bibliothèque de Trois-Rivières Ouest
Bibliothèque de Aliette-Marchand

Bibliothèque de Varennes
Bibliothèque de Verdun
Bibliothèque du Vieux-Québec
Bibliothèques de la Ville de Montréal
(succursales Ahuntsic, Cartierville, Salaberry, etc.)
Bibliothèques de la Ville de Trois-Rivières
CRSBP (à travers la province)

Institutions scolaires

Collège d'Alma
Collège de Chicoutimi
Collège de Jonquière
Collège Saint-Félicien
Collège des Jésuites
Lycée du Saguenay
Université du Québec à Chicoutimi

Commissions scolaires

Commission scolaire de Jonquière
Commission scolaire des Rives-du-Saguenay
Commission scolaire de la Baie-James

Autres

Théâtres, boutiques et galeries d'art, salles de spectacle,
cafés, restaurants, musées, SAQ, Alcan, gouvernement du
Québec, Maisons de la culture, etc.

Vous désirez distribuer le libraire ?

Vous êtes propriétaire ou gérant(e) d'une librairie et vous aimeriez que votre clientèle puisse
profiter des bons choix de lecture du **Libraire** ?

Contactez **Hélène Simard** au (418) 692-5421 ou à hsimard@lelibraire.org
Au plaisir de vous compter parmi nous !

* Liste non exhaustive

Les rendez-vous

Les Correspondances d'Eastman

Parrainée par **Louise Portal**, la troisième édition des **Correspondances d'Eastman** se déroulera du **18 au 21 août prochains**. Le thème de cette année est le **rêve**. Outre le populaire circuit des « Chambres d'écriture », vous pourrez profiter des nombreuses lectures-spectacles, des cafés et des pique-niques littéraires. Une soixantaine d'écrivains, de comédiens et de musiciens y prendront part. Le calendrier complet des activités est disponible depuis le 6 juin au www.lescorrespondances.ca.

Les Bouquinistes du Saint-Laurent

Le rendez-vous estival par excellence pour les lecteurs ! Inspirée par le 100^e anniversaire de naissance de Jean-Paul Sartre, la **14^e tournée des Bouquinistes du Saint-Laurent** prendra cette année l'itinéraire suivant : **Montréal** (du 16 juin au 10 juillet, Quai du Vieux Port), **Québec** (du 15 juillet au 7 août, terrasse Dufferin), **Gatineau** (du 19 au 22 août, Place de la Francophonie) et **Ottawa** (du 26 au 29 août, canal Rideau, près des écluses). Le romancier **Dany Laferrière** a accepté la présidence d'honneur de l'événement, qui regroupe libraires et antiquaires du livre. Pour découvrir des livres du monde d'hier et d'aujourd'hui ! Infos : info@lesbouquinistes.org

La Promenade des écrivains

Depuis six ans, **La Promenade des écrivains** offre aux visiteurs férus de littérature une balade sur les pas des auteurs ayant décrit la ville de Québec. **Deux itinéraires** sont désormais proposés : « Histoires d'arbres, de ruelles et de montagnes » et « Québec, ville verticale ». Placée sous la houlette de l'écrivain et professeur de littérature **Marc Rochette**, l'équipe des **Promenades...** est complétée par Arleen Thibault, auteure et conteuse, de même que par Julie Lebrun, membre du Cercle des Conteurs de Québec. Coût d'une promenade : 15 \$ par personne (étudiant : 8 \$). Départs : mercredi à 18 h et samedi à 11 h. Pour les groupes de 5 à 15 personnes, des promenades supplémentaires peuvent être organisées sur réservation, tous les jours de la semaine, de 10 h à 18 h. Information et réservations : (418) 264-2772 / promenade@oricom.ca / www.promenade-ecrivains.qc.ca

Camp littéraire Félix : dernier appel !

Les **poètes** et **romanciers en herbe** ou ayant un projet en chantier doivent se hâter pour profiter des ateliers d'écriture du **Camp littéraire Félix** qui, depuis sa fondation en 1990, est « voué au développement d'une relève littéraire québécoise et francophone ». Pas moins de six formations animées par des auteurs chevronnés, entre autres Normand de Bellefeuille, Yolande Villemaire, Yvon Paré et Aude, sont offertes cette année à l'Hôtel de la Plage, à Notre-Dame-du-Portage, non loin de Rivière-du-Loup. Les ateliers débutent aux alentours du 20 août, et se poursuivent jusqu'à fin octobre. Exceptionnellement, un septième atelier est donné à Jonquière par Jean Pierre Girard. Les durées varient (entre 2 et 5 jours) et les coûts, qui comprennent l'hébergement, les repas et les ateliers, vont de 400 \$ à 1000 \$. Infos : formulaire en librairie, (418) 856-5353 ou sur www.pages.globetrotter.net/camp litteraire felix

BD Montréal : pour les auteurs et pour le rire !

Le **Salon du livre de Montréal (SLM)** et le **festival Juste pour rire** lancent **BD Montréal**. Du 14 au 24 juillet, un immense chapiteau abritera une quarantaine de stands d'éditeurs québécois, belges, français et canadiens. Seront donc offerts aux bédéphiles de nombreux albums, en plus d'ateliers et de dédicaces, de rencontres et de conférences. La crème des bédéistes québécois sera présente, de même que la plupart des éditeurs québécois et étrangers possédant un fonds en bande dessinée. La directrice du SLM, M^{me} Francine Bois, et M^{me} Luce Rozon, vice-présidente du Festival, se disent très heureuses de cette association. La première édition est placée sous la présidence d'honneur du Québécois **Jean-Paul Eid**, collaborateur au défunt magazine *Croc*, créateur de Jérôme Bigras, ce banlieusard qui ne se sépare jamais de sa tondeuse à gazon et, plus récemment, auteur de **Scaphandre 8** et **Le Naufragé de Memoria** (Mille-Îles/400 coups). C'est un rendez-vous !

Les lauréats

Québécois et canadiens :

Gilles Pellerin, Prix de création littéraire 2005 Ville de Québec/Salon international du livre de Québec, littérature adulte pour *l'Instant même* (L'instant même).
Jean Lemieux, Prix de création littéraire 2005 Ville de Québec/Salon international du livre de Québec, littérature jeunesse pour *Le Fil de la vie* (La courbe échelle).
François Avard, Grand Prix littéraire Archambault pour *Pour de vrai* (Libre Expression).
Stéphane Dompierre, Grand Prix de la relève littéraire Archambault pour *Un petit pas pour l'homme* (Québec Amérique).
Anique Poitras, Prix Chronos Vacances pour *Isidor Suzor* (Dominique et compagnie).
Anne Villeneuve, Prix Illustration jeunesse catégorie album (Salon du livre de Trois-Rivières) pour *Me voilà ! Mon album de bébé* (Hurtubise HMH).
Stéphane Poulin, Prix de l'illustration Elizabeth Mazrik-Cleaver pour *Un chant de Noël* (Dominique et compagnie).
Micheline Lachance, Grand Prix du livre de la Montérégie (1^{er} prix) pour *Lady Cartier* (Québec Amérique).
Lise Blouin, Prix Prince-Maurice du roman d'amour pour *L'Or des fous* (Triptyque).
Hélène Vachon, Prix Communications et Société pour *L'Oiseau de passage* (Dominique et compagnie).
Lucie Papineau & Marisol Sarrazin, Prix Communications et Société pour *Pépin le pingouin* (Dominique et compagnie).
Antonio d'Alfonso, Prix Trillium 2004 pour *Un vendredi du mois d'août* (Leméac).
Pierre Hébert, Prix Gabrielle-Roy pour *Censure et littérature au Québec* (Fides).
Kim Doré, Prix Émile-Nelligan pour *Le Rayonnement des corps noirs* (Poètes de brousse).
Jean-Paul Eid, Prix Bédélus Québec pour *L'Abîme : Les Naufragés de Memoria (t.2)* (Les 400 coups).
Festival international de poésie de Trois-Rivières, Prix Hector-Fabre, pour sa contribution au rayonnement international de la Mauricie.

Étrangers :

Marjane Satrapi, Prix du meilleur album du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême pour *Poulet aux prunes* (L'Association).
Georges Wolinski, Grand Prix d'Angoulême pour l'ensemble de son œuvre.
Michel Winock, Prix Montaigne pour *La France et les Juifs : De 1789 à nos jours* (Seuil).
Philippe Geluck, Prix de l'Académie Alphonse-Allais pour la série « Le Chat » (Casterman).
Amos Oz, Prix Goethe pour l'ensemble de son œuvre (Gallimard).
Guibert, Lefevre & Lemerrier, Prix Bédélus d'Or pour *Le Photographe* (Dupuis).
Joël Egloff, Prix du livre Inter, pour *L'Étourdissement* (Buche-Chastel).



Jean Barbe, Prix des libraires du Québec volet « Québec » pour *Comment devenir un monstre* (Leméac).
Carlos Ruiz Zafón, Prix des libraires du Québec volet « Hors Québec » pour *L'Ombre du vent* (Grasset).

Erratum

Dans le numéro d'avril 2005...

- ® Le commentaire de Céline Bouchard sur **Va je ne sais où, chercher je ne sais quoi**, un recueil de contes russes publié aux Éditions Jacques Grancher, aurait dû être classé en littérature étrangère, non pas en littérature jeunesse.
- ® Les textes de l'album pour la jeunesse intitulé **Poil de serpent, dent d'araignée** (Prix du Gouverneur général 1997, illustrations de Stéphane Poulin), sont de Danielle Marcotte, et non de Dominique Demers. Nos excuses à l'auteure et aux éditions Les 400 coups.



Socadis, distributeur de livres pour le Canada, est à la recherche d'un(e) agent(e) administratif(ive) aux ventes et approvisionnements. La personne devra en outre planifier les promotions, les achats et gérer les communication avec les éditeurs.

Les compétences requises sont ; minimum secondaire V, le CEGEP est un atout, connaître le marché du livre et les programmes Ms-Excel et Outlook.

Si l'offre vous intéresse, veuillez nous faire parvenir votre C.V. par télécopieur au **514 331-8202**, avant le **30 juin 2005**.

Socadis, 420, rue Stinson, Saint-Laurent, Qc, H4N 3L7

Avis aux lecteurs

Madame Isabelle Delisle, auteure, désire informer ses lecteurs que, dans son ouvrage « **Choisir la santé** », elle a utilisé des extraits des livres de M. Marcel Mercier, « **L'énergie et le pouvoir des mains** » ainsi que « **Le corps-énergie** », en omettant involontairement de citer la source des extraits repris. Ces textes sont ceux des **pages 161 à 168 du livre « Choisir la santé »**. Mme Delisle présente ses excuses à M. Mercier pour cet oubli malheureux et invite les lecteurs à consulter les ouvrages de M. Mercier pour en savoir plus sur le toucher thérapeutique.